

The cover features a whimsical illustration by Quentin Blake. At the top, several witches with large noses and wild hair are peeking over a yellow hill. One witch in the center has a particularly large, bulbous nose and wide eyes. Below the title, two children, a boy and a girl, are looking up towards the witches. The background is a mix of yellow, purple, and red washes.

Roald Dahl

illustré par Quentin Blake

Sacrées Sorcières

Roald Dahl

Sacrées sorcières

Illustrations de Quentin Blake

Traduit de l'anglais par Marie-Raymond Farré



GALLIMARD JEUNESSE

Roald Dahl : bien plus que de belles histoires !

Saviez-vous que 10 % des droits d'auteur* de ce livre sont versés aux associations caritatives Roald Dahl ?

La *Roald Dahl Foundation* soutient des infirmières spécialisées qui soignent des enfants atteints d'épilepsie, de maladies du sang et de traumatismes crâniens à travers le Royaume-Uni. La Fondation apporte aussi une aide matérielle aux enfants et adolescents souffrant de difficultés de lecture ou de troubles cérébraux ou sanguins (des causes qui furent chères à Roald Dahl tout au long de sa vie) en finançant hôpitaux et associations caritatives et en mettant des bourses à la disposition d'enfants et de familles.

Le *Roald Dahl Muséum and Story Centre* est situé aux abords de Londres, dans le village de Great Missenden (Buckinghamshire) où Roald Dahl vivait et écrivait. Au cœur du musée, dont le but est de susciter l'amour de la lecture et de l'écriture, sont archivés les inestimables lettres et manuscrits de l'auteur. Outre deux galeries pleines de surprises et d'humour consacrées à sa vie de façon dynamique, le musée est doté d'un atelier d'écriture interactif (Story Centre) où parents, enfants, enseignants et élèves peuvent découvrir l'univers passionnant de la création littéraire.

* Les droits d'auteur versés sont nets de commission.

www.roalddahlfoundation.org

www.roalddahlmuseum.org



La *Roald Dahl Foundation* (RDF) est une association caritative enregistrée sous le n°1004230.

Le *Roald Dahl Muséum and Story Centre* (RDMSC) est une association caritative enregistrée sous le n°1085853.

Le *Roald Dahl Charitable Trust*, une association caritative récemment créée, soutient l'action de la RDF et du RDMSC.

Titre original : *The Witches*

© Roald Dahl Nominee Ltd, 1983, pour le texte

© Quentin Blake, 1983, pour les illustrations

© Éditions Gallimard, 1984, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour la présente édition

Pour Liccy

Les vraies sorcières

Dans les contes de fées, les sorcières portent toujours de ridicules chapeaux et des manteaux noirs, et volent à califourchon sur des balais.

Mais ce livre n'est pas un conte de fées.

Nous allons parler des *vraies sorcières*, qui vivent encore de nos jours. Ouvrez grand vos oreilles, et n'oubliez jamais ce qui va suivre. C'est d'une importance capitale. Voici ce que vous devez savoir sur les *vraies sorcières* :

Les vraies sorcières s'habillent normalement, et ressemblent à la plupart des femmes. Elles vivent dans des maisons, qui n'ont rien d'extraordinaire, et elles exercent des métiers tout à fait courants.

Voilà pourquoi elles sont si difficiles à repérer !

Une *vraie sorcière* déteste les enfants d'une haine cuisante, brûlante, bouillonnante, qu'il est impossible d'imaginer. Elle passe son temps à comploter contre les enfants qui se trouvent sur son chemin. Elle les fait disparaître un par un, en jubilant. Elle ne pense qu'à ça, du matin jusqu'au soir. Qu'elle soit caissière dans un supermarché, secrétaire dans un bureau ou conductrice d'autobus.

Son esprit est toujours occupé à comploter et conspirer, mijoter et mitonner, finasser et figoler des projets sanglants.

« Quel enfant, oui, quel enfant vais-je passer à la moulinette ? » pense-t-elle, à longueur de journée.

Une *vraie sorcière* éprouve le même plaisir à passer un enfant à la moulinette qu'on a du plaisir à manger des fraises à la crème. Elle estime qu'il faut faire disparaître un enfant par semaine ! Si elle ne tient pas ce rythme, elle est de méchante

humeur. *Un enfant par semaine, cela représente cinquante-deux enfants par an !*

Un tour, deux tours de moulinette, et hop !... plus d'enfant !
Telle est la devise des sorcières.

Mais la victime est souvent choisie avec soin. Voilà pourquoi une sorcière traque un enfant comme un chasseur traque un petit oiseau dans la forêt. La sorcière marche à pas feutrés... elle bouge lentement, au ralenti... de plus en plus près... puis enfin, elle est prête et *pfrouutt !*... elle fonce sur sa victime comme un faucon. Des étincelles crépitent, des flammes jaillissent, des rats rugissent, des lions fulminent... Et l'enfant disparaît !



Une sorcière, vous comprenez, n'assomme pas un enfant ; elle ne le poignarde pas dans le dos ; elle ne le tue pas d'un coup de pistolet. Les gens qui se conduisent ainsi finissent par être capturés par la police.

Mais une sorcière n'est jamais jetée en prison. N'oubliez pas qu'elle a de la magie au bout des doigts, et le diable dans la tête. Grâce à ses pouvoirs magiques, les pierres peuvent bondir comme des grenouilles, et des langues de feu papilloter à la surface des eaux.

Terrifiants pouvoirs !

Heureusement, il n'y a plus beaucoup de sorcières, de nos jours. Mais il en reste suffisamment pour vous donner le

frisson. En Angleterre, il y en a probablement une centaine. Certains pays en ont plus, d'autres beaucoup moins. Mais aucun pays au monde n'est à l'abri des sorcières.

Une sorcière, c'est toujours une femme.

Je ne veux pas dire du mal des femmes. La plupart sont adorables. Mais le fait est que les sorcières sont toujours des femmes et jamais des hommes.

Il n'y a pas de sorcier, mais il y a des vampires ou des loups-garous, qui, eux, sont toujours des hommes. Les vampires et les loups-garous sont dangereux, mais une sorcière est *deux fois plus dangereuse !*

En tout cas, pour les enfants, une véritable sorcière est la plus dangereuse des créatures. Ce qui la rend doublement dangereuse, c'est qu'elle a l'air inoffensive ! Même si vous êtes bien au courant (et bientôt, vous allez connaître tous les secrets des sorcières), vous n'êtes jamais absolument sûr d'être en présence d'une sorcière ou d'une charmante femme.

Si un tigre pouvait se transformer en un gros chien qui remue la queue, vous iriez certainement lui caresser le museau, et... vous seriez le festin du tigre ! C'est pareil avec les sorcières, car elles ressemblent toutes à des femmes gentilles.

Veillez regarder le dessin :

Laquelle des deux femmes est une sorcière ?

Question difficile !

Et pourtant, tous les enfants devraient pouvoir répondre sans hésitation.



Maintenant, vous savez que votre voisine de palier peut être une sorcière.

Ou bien la dame aux yeux brillants, assise en face de vous dans le bus, ce matin.

Ou même cette femme au sourire éblouissant qui vous a offert un bonbon, au retour de l'école.

Ou encore (et ceci va vous faire sursauter !) votre charmante institutrice qui vous lit ce passage en ce moment même. Regardez-la attentivement. Elle sourit sûrement, comme si c'était absurde. Mais ne vous laissez pas embobiner. Elle est très habile.

Je ne suis pas, bien sûr, mais pas du tout, en train d'affirmer que votre maîtresse est une sorcière. Tout ce que je dis, c'est qu'elle peut en être une. *Incroyable ?... mais pas impossible !*

Oh ! si seulement il y avait un moyen de reconnaître à coup sûr une sorcière, alors, c'est elle qui passerait à la moulinette ! Malheureusement, il n'existe pas de moyen sûr. Mais il y a un certain nombre de petits signes et de petites habitudes bizarres que partagent toutes les sorcières. Et si vous les connaissez, alors, vous pourrez échapper à la moulinette pendant qu'il est encore temps !

Grand-mère

À huit ans, j'avais déjà rencontré deux fois des sorcières. La première fois, je m'en étais tiré sain et sauf. J'eus moins de chance la deuxième fois. Lorsque vous lirez ce qui m'arriva, vous pousserez, sans doute, des cris d'effroi. Mais il faut dire toute la vérité, même si elle est horrible. Enfin, je vis toujours, et je peux vous parler (même si je ne suis plus... ce que j'étais !), et cela, je le dois à ma merveilleuse grand-mère.

Grand-mère était norvégienne, et les Norvégiens connaissent bien les sorcières. Avec ses sombres forêts et ses montagnes enneigées, la Norvège est le pays natal des premières sorcières. Mes parents étaient également norvégiens, mais comme mon père travaillait en Angleterre, c'est là que je suis né et que je suis allé à l'école pour la première fois.

À Noël et en été, nous revenions voir Grand-mère en Norvège. La vieille dame, si je me souviens bien, était la seule parente qui nous restait. C'était la mère de ma mère, je l'adorais et je dois avouer que je me sentais plus proche d'elle que de ma mère. Ensemble, nous parlions tantôt anglais tantôt norvégien, peu nous importait. Nous parlions couramment les deux langues.

Je venais d'avoir sept ans. Comme d'habitude, mes parents m'emmenèrent en Norvège pour passer Noël chez Grand-mère. Alors que nous roulions au nord d'Oslo par un froid glacial, notre voiture dérapa et dégringola dans un ravin. Mes parents moururent sur le coup. Ma ceinture de sécurité me retint au siège arrière, et je m'en sortis avec une simple blessure au front.

Je ne raconterai pas les événements horribles de ce terrible après-midi. Lorsque j'y pense, j'en ai encore des frissons. Bien

sûr, j'échouai dans la maison de Grand-mère. Elle me serra très fort dans ses bras, et nous passâmes toute la nuit à sangloter.

— Qu'allons-nous faire, à présent ? demandai-je.

— Tu vas rester avec moi, répondit-elle. Je m'occuperai de toi.

— Je ne reviendrai pas en Angleterre ?

— Non, dit-elle. Je ne pourrai pas y vivre. Dieu me pardonne, mais j'aime trop la Norvège.

Le lendemain, espérant me faire oublier mon chagrin, Grand-mère se mit à me raconter des histoires. C'était une merveilleuse conteuse, et tout ce qu'elle disait me captivait.

Mais je fus véritablement envoûté lorsqu'elle commença à me parler des sorcières.

— Attention, mon petit, dit Grand-mère. Je vais te parler des vraies sorcières. Il ne s'agit pas des sorcières des contes de fées, mais de *créatures* bien vivantes ! Je ne mentirai jamais. Je te dirai l'horrible et l'épouvantable vérité. Tout ce que je vais te raconter est réellement arrivé. Et le pire, c'est que les sorcières vivent toujours parmi nous, et qu'elles ressemblent à n'importe quelle femme. Il faut que tu me croies sur parole.

— Pourquoi ? Est-ce incroyable, Grand-mère ?



— Mon petit, dit-elle, tu ne feras pas long feu dans ce bas monde si tu ne sais pas reconnaître une sorcière.

— Mais tu m'as dit que les sorcières ressemblaient à n'importe quelle femme ! Alors, comment les reconnaître ?

— Écoute-moi attentivement, dit Grand-mère. Et retiens bien tout ce que je vais t'apprendre. Après tu feras le signe de croix, tu prieras, et tu souhaiteras que Dieu te protège.

Nous nous trouvions dans la grande salle à manger de sa maison d'Oslo, et je m'apprêtais à aller au lit. Les rideaux n'étaient jamais tirés et, par la fenêtre, je voyais de gros flocons de neige tomber sur un monde triste et sombre. Grand-mère était une femme forte et massive, très vieille et très ridée, vêtue d'une robe de dentelle grise. Majestueuse, elle trônait dans son fauteuil, *où il n'y avait pas place pour la moindre souris !* Quant à moi, j'étais accroupi à ses pieds, en pyjama, robe de chambre et pantoufles.

— Tu jures que tu ne vas pas te moquer de moi, Grand-mère ?

— Écoute, dit-elle. J'ai connu cinq enfants, oui, *cinq enfants*, qui ont *disparu* de cette terre, et qu'on n'a plus jamais revus. Un coup des sorcières.

— Tu essaies de me faire peur ! m'écriai-je.

— Tout ce que je veux, dit-elle, c'est que tu ne *disparaisses* pas, toi aussi. Je t'aime, et je veux que tu restes avec moi.



— Parle-moi des enfants qui ont *disparu*, demandai-je.

C'était la seule grand-mère, que j'ai connue, qui fumait le cigare. Elle en alluma un, un long cigare noir qui sentait le caoutchouc brûlé.

— La première enfant, commença-t-elle, s'appelait Ranghild Hansen. Ranghild était une petite fille de huit ans. Un jour, elle jouait sur la pelouse avec sa petite sœur. Leur mère, qui préparait du pain dans la cuisine, sortit pour respirer un peu.

« Où est Ranghild ? » demanda-t-elle.

« Elle est partie avec la grande dame », répondit la petite sœur.

« Quelle grande dame ? » demanda la mère.

« La grande dame aux gants blancs, répondit la petite sœur. Elle a pris Ranghild par la main, et l'a emmenée avec elle. »

Personne ne revit jamais Ranghild.

— Est-ce qu'on l'a cherchée ? demandai-je.

— On l'a cherchée à des kilomètres à la ronde, répondit Grand-mère. Tous les gens du village s'y sont mis, mais ils ne l'ont jamais retrouvée.

— Qu'est-il arrivé aux quatre autres enfants ? demandai-je.

— Ils ont *disparu*, tout comme Ranghild. Avant *chaque disparition*, une *étrange dame rôdait devant la maison*.

— Mais comment ont-ils *disparu*, Grand-mère ?

— La seconde *disparition* fut fort curieuse. Les Christiansen vivaient à Holmenkollen, et, dans leur salle à manger, il y avait une vieille peinture à l'huile dont ils étaient très fiers. Le tableau représentait des canards dans une cour, devant une ferme. À part cette flopée de canards, il n'y avait aucun personnage. C'était un grand et beau tableau. Eh bien, un jour, leur fille Solveg revint de l'école en croquant une pomme. Elle dit qu'une gentille dame la lui avait donnée dans la rue. Le lendemain matin, la petite Solveg n'était plus dans son lit. Ses parents la cherchèrent partout, en vain. Puis, soudain, le père s'écria : « Je l'ai trouvée ! Solveg donne à manger aux canards ! » Il désignait le tableau et, en effet, Solveg s'y trouvait. Dans la cour de la ferme, elle faisait le geste de jeter du pain aux canards. Le père courut vers le tableau, et le toucha. Mais cela ne servit à rien : la petite fille faisait partie du tableau. Elle était peinte sur la toile !



— L'as-tu vu ce tableau, Grand-mère ?

— Plusieurs fois, et le plus curieux, c'est que la petite Solveg changeait chaque jour de place. Une fois, elle regardait par la fenêtre de la ferme. Une autre fois, elle se tenait sur le côté gauche du tableau, un canard dans les bras...

— L'as-tu vue changer de place, Grand-mère ?

— Non, ça, personne ne l'a vu. Quand elle donnait à manger aux canards ou qu'elle regardait par la fenêtre, elle ne bougeait pas. Ce n'était qu'un petit personnage peint à l'huile. Et de plus, elle grandissait avec les années ! Dix ans plus tard, la petite fille était devenue une jeune fille. Trente ans plus tard, c'était une femme mûre. Cinquante-quatre ans plus tard, elle *disparut* brusquement du tableau.

— Elle était morte, Grand-mère ?

— Sait-on jamais ? Il se passe de si mystérieux événements dans le monde des sorcières...

— Qu'est-il arrivé au troisième enfant, Grand-mère ?

— La troisième s'appelait Birgit Svenson. Elle vivait en face de ma maison. Un jour, des plumes se sont mis à lui pousser sur le corps. En un mois, elle était devenue une grosse poule blanche. Et bientôt, elle se mit à pondre des œufs ! Pendant des années, ses parents la gardèrent dans un enclos, au milieu du jardin.

— Ils étaient comment ces œufs, Grand-mère ?

— C'étaient les plus gros œufs bruns que j'aie jamais vus. Sa mère en faisait de délicieuses omelettes.

Je regardai Grand-mère, qui ressemblait à une vieille reine assise sur son trône. Ses yeux gris paraissaient fixer un point, au loin. Seul son cigare semblait réel, et des nuages de fumée bleue tournoyaient autour de sa tête.

— Mais la petite fille qui s'est changée en poule, a-t-elle disparu ? demandai-je.

— Non, répondit Grand-mère. Pas Birgit. Elle a vécu ce que vivent les poules, quelques années, en pondant toujours des œufs bruns.

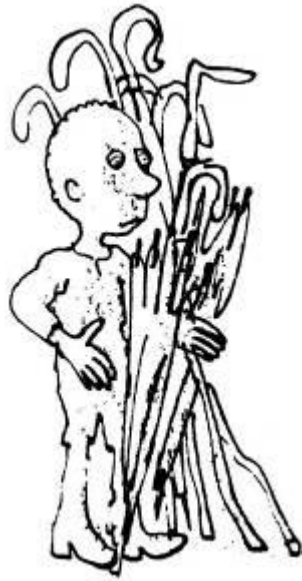
— Tu m'avais dit que tous les enfants avaient *disparu*.



— Je me suis trompée, répliqua Grand-mère. Je suis vieille et je perds la mémoire.

— Qu'est-il arrivé au quatrième enfant, Grand-mère ?

— Le quatrième était un garçon nommé Harald. Un matin, il se réveilla avec la peau toute jaune, dure et craquelée, comme une vieille noix. Et, le soir, il s'était changé en pierre.



— En pierre ? répétai-je, étonné.

— En granit ! dit Grand-mère. Je t'emmènerai le voir, si tu veux. Ses parents le gardent toujours à la maison. Harald est une petite statue qu'on a placée dans le vestibule. Les visiteurs accrochent leur parapluie à son bras !

Bien que très jeune, je n'étais pas prêt à gober n'importe quoi ! Mais Grand-mère parla avec conviction, sérieusement, sans jamais sourire, sans un éclair de malice dans ses yeux. Aussi commençai-je à être ébranlé.

— Continue, Grand-mère. Tu m'as dit qu'ils étaient cinq. Qu'est-il arrivé au dernier ?

— Veux-tu tirer une bouffée de mon cigare ?

— Je n'ai que sept ans, Grand-mère.

— Aucune importance, dit-elle. Si tu fumes le cigare, tu ne prendras jamais froid.

— Et le cinquième enfant ? répétai-je.

— Le cinquième... marmonna-t-elle, en mâchonnant le bout de son cigare, comme si elle grignotait une délicieuse asperge. Ce fut un cas très intéressant. Un enfant de neuf ans, nommé Leif, passait ses grandes vacances avec toute sa famille, dans un fjord. Après avoir pique-niqué, ses parents se mirent à nager entre les rochers, et le jeune Lief plongea. Son père, qui l'observait, remarqua qu'il restait sous l'eau plus longtemps que d'habitude. Quand, enfin, il revint à la surface, Lief était devenu un marsouin.

— Non, ce n'est pas vrai ! m'écriai-je.



— C'était un ravissant petit marsouin, extrêmement amical.

— Il a été transformé en marsouin ? dis-je.

— Absolument, répondit Grand-mère. Je connaissais bien sa mère. Elle me raconta que Lief, le marsouin, resta tout l'après-midi avec sa famille, et qu'il promena ses sœurs et ses frères à cheval sur son dos. Ce fut un merveilleux moment. Puis Lief fit au revoir en agitant la nageoire, et s'éloigna. On ne l'a plus jamais revu.

— Mais comment sa famille savait-elle que le marsouin était Lief ?

— Parce qu'il parlait, répondit Grand-mère. Il riait et plaisantait avec eux tout le temps.

— Ça a dû faire un drame dans la famille...

— Pas vraiment, dit Grand-mère. Rappelle-toi que nous avons l'habitude de ce genre d'événement, en Norvège. Les sorcières sont parmi nous. Il y en a probablement une dans la rue, en ce moment. C'est l'heure d'aller au lit.

— Une sorcière pourrait-elle entrer dans ma chambre par la fenêtre ? demandai-je, frissonnant un peu.

— Non, répondit Grand-mère. Une sorcière ne fera jamais des choses aussi stupides que de grimper le long des gouttières et pénétrer chez les gens par effraction. Tu seras en sécurité dans ton lit. Allons, viens, je vais te border.

Comment reconnaître une sorcière ?

Le lendemain soir, après mon bain, Grand-mère m'emmena dans la salle de séjour pour me raconter la suite.

— Aujourd'hui, commença Grand-mère, je vais t'apprendre les détails qui permettent de reconnaître une sorcière.

— À coup sûr ? demandai-je.

— Pas vraiment, répondit-elle. C'est bien là le problème. Mais cela pourra t'être utile.

Elle laissa tomber les cendres de son cigare sur sa robe, et j'espérai qu'elle ne prendrait pas feu avant de m'avoir fait ses révélations.

— D'abord, dit-elle, une sorcière porte des gants.

— Pas toujours, dis-je. Pas en été, lorsqu'il fait chaud.

— Même en été, dit Grand-mère. Elle *doit* porter des gants. Veux-tu savoir pourquoi ?

— Bien sûr, répondis-je.

— Parce qu'une sorcière n'a pas d'ongles. Elle a des griffes, comme un chat, et elle porte des gants pour les cacher. Remarque que beaucoup de femmes portent des gants, surtout en hiver. Donc, ce détail est insuffisant.

— Maman portait des gants, dis-je.

— Pas à la maison, dit Grand-mère. Les sorcières portent des gants, même chez elles. Elles ne les enlèvent que pour aller dormir.

— Comment sais-tu tout ça, Grand-mère ?

— Ne m'interromps pas sans cesse, dit-elle. Écoute-moi jusqu'au bout. Ensuite une sorcière est toujours chauve.

— *Chauve* ! m'exclamai-je.

— Chauve comme un œuf, poursuivit Grand-mère.

Quel choc ! Une femme chauve, cela ne court pas les rues !

— Pourquoi sont-elles chauves, Grand-mère ?

— Ne me demande pas pourquoi, répliqua-t-elle.

Mais tu peux me croire. Aucun cheveu ne pousse sur la tête d'une sorcière.

— C'est horrible !

— Répugnant ! dit Grand-mère.

— Si les sorcières sont chauves, dis-je, il est facile de les démasquer.

— Pas du tout, répliqua Grand-mère. Une sorcière porte toujours une perruque, une perruque de première qualité. Il est à peu près impossible de distinguer sa perruque de véritables cheveux. À moins de lui tirer les cheveux !

— C'est ce que je ferai !

— Ne sois pas idiot, dit Grand-mère. Tu ne peux pas tirer les cheveux de toutes les femmes que tu rencontres, même si elles portent des gants ! Essaie, et tu verras ce qui t'arrivera.

— Alors, ce que tu m'apprends ne peut pas me servir, dis-je.

— Aucun de ces détails n'est suffisant, dit Grand-mère. Mais si tu remarques ces deux détails réunis chez la même femme, c'est sûrement une sorcière. Remarque que le port de cette perruque pose un sérieux problème.

— Quel problème ? demandai-je.

— Une irritation de la peau, répondit-elle. Si une actrice porte une perruque, elle la met sur ses cheveux, comme toi ou moi. Mais une sorcière pose directement sa perruque sur son cuir chevelu. Le dessous d'une perruque est toujours rugueux. Ce qui donne une affreuse démangeaison. Les sorcières appellent cela la *gratouille* de la perruque. Et il ne s'agit pas d'une mince *gratouillette*.

— Y a-t-il d'autres trucs pour reconnaître une sorcière ?

— Oui, répondit Grand-mère. Observe les narines. Les sorcières ont des narines plus larges que la plupart des gens. Le bord de leurs narines est rose et recourbé, comme celui d'une coquille Saint-Jacques.

— Pourquoi ont-elles de si larges narines ? demandai-je.

— Pour mieux sentir, répondit Grand-mère. Une sorcière a un flair stupéfiant. Elle peut flairer un enfant qui se trouve de l'autre côté de la rue, en pleine nuit.

— Elle ne pourrait pas me sentir, dis-je. Je viens de prendre un bain !

— Détrompe-toi ! s'écria Grand-mère. Un enfant propre sent horriblement mauvais pour une sorcière. Plus tu es sale, moins elle te sent.

— C'est absurde...

— Mais pourtant vrai, dit Grand-mère. Ce n'est pas la *saleté* que sent la sorcière, mais la *propreté* ! L'odeur de la peau d'un enfant dégoûte la sorcière. Cette odeur suinte par vagues. Ces *vagues puantes*, comme disent les sorcières, flottent dans l'air et viennent frapper leurs narines comme une gifle, ce qui les fait tituber !

— Écoute-moi, Grand-mère...

— Ne m'interromps pas, dit-elle. C'est ainsi. Si tu ne t'es pas lavé pendant une semaine, ta peau est sale. Alors, évidemment, les vagues puantes ne suintent pas avec autant de force.

— Je ne prendrai plus de bains, décidai-je, aussitôt.

— N'en prends pas trop souvent, dit Grand-mère. Un bain par mois, c'est bien suffisant pour un enfant.

C'est à ces moments-là que j'aimais le plus Grand-mère.

— Grand-mère, dis-je. S'il fait nuit noire, comment une sorcière sent-elle la différence entre une grande personne et un enfant ?

— Parce que la peau des adultes ne sent pas mauvais, répondit-elle. Seulement la peau des enfants.

— Mais moi, est-ce que j'empeste ?

— Pas pour moi, répondit Grand-mère. Pour moi, tu sens la fraise à la crème. Mais, pour une sorcière, ton odeur est dégoûtante.

— Qu'est-ce que je sens ? demandai-je.

— Le caca de chien, répondit Grand-mère.

— *Le caca de chien* ! criai-je, complètement abasourdi. Mais ce n'est pas vrai !

— Il y a pire, ajouta Grand-mère avec une pointe de malice. Pour une sorcière, *tu sens le caca de chien tout fumant* !

— C'est archifaux ! m'écriai-je. Je ne sens pas le caca de chien, fumant ou non !

— C'est un fait, dit Grand-mère. Inutile d'en discuter.

J'étais révolté. Je n'arrivais pas à croire ce que venait d'affirmer Grand-mère.

— Si tu vois une femme se boucher le nez en te croisant dans la rue, ajouta-t-elle, c'est sûrement une sorcière.

— Dis-moi vite un autre détail pour repérer une sorcière, demandai-je, voulant changer de sujet.

— Les yeux, dit Grand-mère. Observe bien les yeux. Les yeux d'une sorcière sont différents des tiens ou des miens. Regarde bien la pupille toujours noire chez les gens. La pupille d'une sorcière sera colorée et tu y verras danser des flammes et des glaçons ! De quoi te donner des frissons !

Grand-mère, satisfaite, s'enfonça dans son fauteuil et rejeta une bouffée de son cigare qui empestait. Moi, j'étais assis à ses pieds, la regardant, fasciné. Elle ne souriait pas, elle avait l'air très sérieuse.

— Y a-t-il d'autres détails ? demandai-je.

— Oui, bien sûr, dit Grand-mère. Tu ne sembles pas très bien comprendre que les sorcières ne sont pas de vraies femmes ! Elles ressemblent à des femmes. Elles parlent comme des femmes. Elles agissent comme des femmes. Mais ce ne sont pas des femmes ! En réalité, ce sont des créatures d'une autre espèce, ce sont des démons déguisés en femmes. Voilà pourquoi elles ont des griffes, des crânes chauves, des grandes narines et des yeux de glace et de feu. Elles doivent cacher tout cela, pour se faire passer pour des femmes.

— Y a-t-il d'autres trucs pour les démasquer, Grand-mère ? répétai-je.

— Les pieds, dit-elle. Elles n'ont pas d'orteils.

— Pas d'orteils ! m'écriai-je. Mais qu'est-ce qu'elles ont à la place ?

— Rien, répondit Grand-mère. Elles ont des pieds au bout carré, sans orteils.

— Marchent-elles avec difficulté ? demandai-je.

— Un peu, répondit Grand-mère. Elles ont quelques problèmes avec les chaussures. Toutes les femmes aiment porter de petits souliers pointus, mais une sorcière, dont les pieds sont très larges et carrés, éprouve un véritable calvaire pour se chausser.



— Pourquoi ne portent-elles pas des souliers confortables au bout carré ?

— Elles n'osent pas, répondit Grand-mère. De même qu'elles cachent leur calvitie sous des perruques, les sorcières cachent leurs pieds carrés dans de jolies chaussures pointues.

— Ce doit être terriblement inconfortable, dis-je.

— Extrêmement inconfortable, dit Grand-mère. Mais elles les portent quand même.

— Donc, ce détail-là ne m'aidera pas à reconnaître une sorcière ? dis-je.

— En effet ! soupira Grand-mère. Tu peux, si tu es très attentif, reconnaître une sorcière, parce qu'elle boite légèrement.

— Est-ce qu'il y a d'autres détails. Grand-mère ?

— Oui, il y a un détail de plus, répondit Grand-mère. Un dernier détail. La salive d'une sorcière est bleue.

— Bleue ! m'écriai-je. C'est impossible ! Aucune salive n'est bleue.

— Bleu myrtille ! précisa-t-elle.

— C'est absurde, Grand-mère. Aucune femme n'a la salive bleu myrtille !

— Si, les sorcières ! répliqua-t-elle.

— Bleue comme de l'encre ? demandai-je.

— Exactement, dit-elle. Elles utilisent des porte-plume et elles n'ont qu'à lécher la plume pour écrire !

— Si une sorcière me parlait, je pourrais voir cette salive bleue, Grand-mère, oui ou non ?

— Seulement si tu regardes attentivement, répondit-elle. Très attentivement. Tu pourrais voir un peu de bleu sur leurs dents. Mais cela ne se voit presque pas.

— Et si elle crache ? demandai-je.

— Les sorcières ne crachent jamais, répondit Grand-mère. Elles n'osent pas.



Je ne pouvais pas croire que Grand-mère était en train de me raconter des bobards. Elle allait à la messe tous les matins, et

récitait le bénédicité avant chaque repas. Une personne si chrétienne ne ment jamais. Je finissais par croire tout ce qu'elle m'avait appris, mot pour mot.

— Voilà, dit Grand-mère. C'est tout ce que je peux te donner comme renseignements sur les sorcières. Cela t'aidera un peu. On ne peut jamais être absolument sûr qu'une femme n'est pas une sorcière, juste au premier coup d'œil. Mais si une femme porte des gants et une perruque, si elle a de grandes narines et des yeux de glace et de feu, et si ses dents sont légèrement teintées de bleu... alors, file à l'autre bout du monde !

— Grand-mère, quand tu étais petite, as-tu rencontré une sorcière ?

— Une fois, dit Grand-mère. Rien qu'une fois.

— Et qu'est-il arrivé ?

— Je ne veux pas te le dire, répondit Grand-mère. Cela t'effraierait et te donnerait des cauchemars.

— S'il te plaît, raconte-moi, priai-je.

— Non, dit-elle. Certaines choses sont trop horribles pour être racontées.

— Est-ce que cela a un rapport avec le pouce qui te manque ? demandai-je.

Soudain, les vieilles lèvres ridées se fermèrent comme des tenailles. La main qui tenait le cigare (celle qui n'avait plus de pouce) se mit à trembler.

J'attendais. Elle ne me regardait plus. Elle ne me parlait plus. Elle s'était refermée comme un escargot dans sa coquille. La conversation était finie.

— Bonne nuit, Grand-mère, dis-je, en me redressant et en l'embrassant sur la joue.

Elle ne bougea pas.

Je quittai la pièce en catimini, et je partis me coucher.

La grandissime sorcière

Le lendemain, un homme vêtu de noir, une serviette de cuir à la main, se présenta chez Grand-mère. Il eut une longue conversation avec elle, dans la salle à manger. Je n'eus pas le droit d'entrer, mais, après le départ de l'homme, Grand-mère s'approcha lentement de moi, l'air attristé.

— Le notaire m'a lu le testament de ton père, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'un testament ? demandai-je.

— C'est un document sur lequel on écrit qui va hériter de l'argent ou des biens que l'on possède, après sa mort. Mais surtout, si l'on a un enfant, le testament indique la personne qui va s'en occuper, après la mort des deux parents.

— C'est bien toi qui vas t'occuper de moi ? m'écriai-je, pris de panique. Pas quelqu'un d'autre ?

— Non, dit Grand-mère. Ton père n'aurait jamais voulu ça. Sur le testament, il me demande de veiller sur toi tant que je vivrai. Mais il ajoute qu'il faut que je te ramène chez toi, en Angleterre.

— Pourquoi ne pas rester en Norvège ? demandai-je. Tu m'as dit que tu ne pourrais pas vivre ailleurs !

— Je sais, fit-elle. Mais il y a des problèmes compliqués d'argent et de maison, que tu aurais du mal à comprendre. Toute ta famille est norvégienne, mais tu es né en Angleterre, tu y as commencé tes études, et ton père veut que tu les continues là-bas.

— Oh, Grand-mère ! m'écriai-je. Je sais que tu n'as pas du tout envie d'aller vivre en Angleterre.

— Non, bien sûr, mais il le faut, dit Grand-mère. Le testament précise que ta mère le désire aussi, et je dois respecter les dernières volontés de tes parents. Il n'y a rien d'autre à faire. La rentrée du deuxième trimestre commence dans quelques jours. Donc, pas de temps à perdre pour préparer nos valises.

La veille de notre départ, Grand-mère reprit son sujet favori, les sorcières.

— Il n'y a pas autant de sorcières en Angleterre qu'en Norvège.

— Avec tout ce que tu m'as appris, dis-je, je saurai les éviter.

— Je l'espère, soupira Grand-mère. Car les sorcières anglaises sont les plus méchantes du monde.

Tandis qu'elle fumait son cigare nauséabond, je regardais la main au pouce manquant. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Cela me fascinait. Je me demandais quelle horrible chose était arrivée lorsque Grand-mère, petite fille, avait rencontré une sorcière. Cela avait dû être absolument épouvantable, sinon elle me l'aurait raconté. J'essayais de deviner... Lui avait-on dévissé le pouce ? Avait-elle été obligée de le fourrer dans le bec d'une bouilloire ? Ou lui avait-on arraché le pouce comme on arrache une dent ?

— Dis-moi, Grand-mère, pourquoi les sorcières anglaises sont-elles les plus méchantes au monde ? demandai-je.

— Eh bien, fit-elle, en rejetant une bouffée de son affreux cigare, leur tour favori est de préparer des poudres pour changer les enfants... en animaux dégoûtants !

— En quoi, par exemple ?

— En limaces ! Les grandes personnes détestent les limaces, alors, elles les écrasent, sans savoir qu'il s'agit de leurs enfants.

— Mais c'est horrible ! m'écriai-je.



— Parfois, elles les changent en puces, continua Grand-mère. Et les mères, sans savoir ce qu'elles font, bombardent leurs enfants d'insecticide, et adieu !

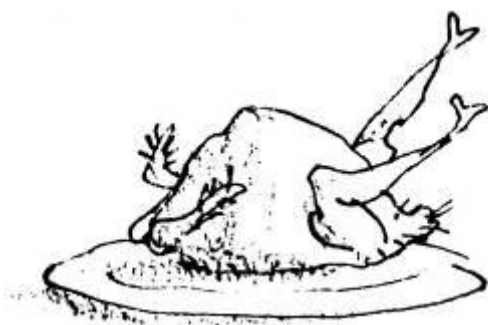


— Tu m'inquiètes, Grand-mère. Je ne veux pas retourner en Angleterre.

— J'ai connu des sorcières anglaises, poursuivit-elle, qui transformaient des enfants en faisans. Le jour de l'ouverture de la chasse, elles libéraient les faisans dans les forêts.

— Ouille ! Et les faisans se faisaient tuer ?

— Évidemment, affirma Grand-mère. Ensuite, on les plumait, on les rôtissait à la broche, et l'on s'en régalaît au dîner.



Je m'imaginai, transformé en faisan, volant, fuyant désespérément les chasseurs, plongeant, tournant, évitant les balles qui explosaient autour de moi.

— Oui, continua Grand-mère. Les sorcières anglaises adorent regarder les grandes personnes se débarrasser de leurs propres enfants !

— Mais je ne veux plus aller en Angleterre, Grand-mère !

— Je te comprends, mon petit. Mais il faut respecter les dernières volontés de tes parents.

— Est-ce que les sorcières sont différentes d'un pays à l'autre ?

— Complètement différentes, répondit Grand-mère. Mais je ne connais pas bien ce qui se passe dans certains pays.

- Connais-tu les sorcières d'Amérique ? demandai-je.
- Pas vraiment, répondit-elle. Mais on raconte que, là-bas, les sorcières américaines arrivent à faire manger leurs bébés aux parents !
- Oh, c'est incroyable ! m'exclamai-je.
- C'est un bruit qui court, dit-elle.
- Comment peuvent-elles y arriver ? demandai-je.
- En transformant les bébés en hot dogs, répondit Grand-mère. Ce n'est pas bien difficile, pour une sorcière !
- Est-ce que chaque pays a des sorcières ?
- Oui, dit Grand-mère. Là où il y a des gens, il y a des sorcières. Il existe même une Société secrète de Sorcières dans chaque pays !
- Et elles se connaissent toutes ?
- Non, dit Grand-mère. Une sorcière ne connaît que les sorcières de son pays. Il lui est interdit de communiquer avec l'étranger. Mais toutes les sorcières d'Angleterre se connaissent bien et sont amies. Elles se téléphonent, échangent des recettes abominables. Dieu sait de quoi elles peuvent parler ! Cela me rend malade d'y penser !
- Assis par terre, je regardais Grand-mère. Elle écrasa son mégot dans le cendrier, et croisa les mains sur son ventre.
- Une fois par an, reprit-elle, les sorcières de tous les pays se réunissent en secret, pour écouter la conférence de la plus grande sorcière du monde, la Grandissime Sorcière.
- La Grandissime Sorcière ? répétai-je, étonné.
- C'est leur chef, répondit Grand-mère. La Grandissime Sorcière est toute-puissante et sans pitié. Toutes les sorcières sont paralysées de peur, en face d'elle. Elles ne voient la Grandissime Sorcière qu'une fois par an au cours de cette conférence, qui doit déclencher l'enthousiasme et raviver les ardeurs. La Grandissime Sorcière voyage de pays en pays pour donner des consignes partout.
- Où se réunissent-elles, Grand-mère ?
- Il court toutes sortes de bruits, répondit-elle. On raconte qu'elles louent des chambres dans des hôtels modernes, possédant des salles de conférences, comme n'importe quelle association de femmes. Il paraît qu'il se passe de drôles de

choses dans ces hôtels. Les lits ne sont jamais défaits, il y a des traces de brûlures sur les tapis, des crapauds dans les baignoires... et, un jour, un cuisinier trouva un bébé crocodile qui nageait dans sa soupe !



Grand-mère tira une autre bouffée de son cigare, et aspira profondément.

— Où habite la Grandissime Sorcière ? demandai-je.

— Personne ne le sait, répondit Grand-mère. Sinon, on pourrait facilement la détruire. Des sorciérologues du monde entier ont passé leur vie à essayer de découvrir son quartier général.

— Qu'est-ce qu'un sorciérologue ?

— Une personne qui étudie les sorcières, répondit Grand-mère.

— Es-tu sorciérologue, toi-même, Grand-mère ?

— Oui, mon petit, mais à la retraite. Je suis beaucoup trop vieille pour continuer la tâche. Mais, dans ma jeunesse, j'ai parcouru le monde pour dénicher la Grandissime Sorcière... Je n'ai jamais réussi.

— Est-elle riche ? demandai-je.

— La Grandissime Sorcière roule sur l'or, répondit Grand-mère. Il paraît qu'elle a une imprimerie clandestine qui fabrique des billets de banque. Après tout, les billets ne sont que des

bouts de papier avec des dessins. Si l'on a l'imprimerie et le papier, on peut, tout comme les banques d'État, fabriquer de faux billets aussi vrais que les vrais ! À mon avis, la Grandissime Sorcière doit fabriquer tous les billets qu'elle veut, et les distribuer aux sorcières.

— Même des billets étrangers ? demandai-je.

— Cette imprimerie peut fabriquer des billets chinois, si la Grandissime Sorcière le veut bien. Il lui suffit d'appuyer sur le bon bouton.

— Mais... dis-je, puisque personne n'a jamais vu cette Grandissime Sorcière, comment peux-tu être sûre qu'elle existe ?

— Personne n'a vu le diable, dit Grand-mère en me regardant sévèrement. Pourtant, nous savons bien qu'il existe !

Le lendemain, nous prenions un bateau à destination de l'Angleterre. Bientôt, je me retrouvai dans notre vieille maison familiale du Kent, seul avec Grand-mère. Puis le deuxième trimestre commença. J'allais à l'école et tout me semblait redevenu normal.

Au fond du jardin, il y avait un énorme marronnier. Timmy (mon meilleur ami) et moi, nous avons commencé à construire une magnifique cabane dans les branches. Nous ne travaillions que les week-ends, mais tout avançait à merveille. D'abord, nous avons fabriqué le plancher, en clouant de larges planches sur deux branches. En un mois, le plancher était terminé. Puis nous avons construit une balustrade en bois, et il ne nous restait plus qu'à faire le toit. C'était le plus difficile.

Un samedi après-midi, alors que Timmy avait la grippe, je décidai d'attaquer le toit, moi tout seul. J'adorais être dans le marronnier, entouré de feuillage, comme si je me trouvais dans une grotte verte. La hauteur ajoutait du piquant. Grand-mère m'avait averti que je risquais de tomber et de me casser la jambe. Quand je jetais un coup d'œil en bas, un frisson de vertige me parcourait l'échine.

Je clouais la première planche du toit, lorsque, soudain, du coin de l'œil, j'aperçus une femme, dans le jardin. Elle me souriait de façon bizarre. Quand les gens sourient, leurs lèvres s'étirent de chaque côté. Les lèvres de cette femme s'étiraient en

hauteur, découvrant ses dents de devant et des gencives rouges comme de la viande crue.



C'est toujours agaçant de se rendre compte qu'on est observé, lorsqu'on se croit seul.

Et puis, que fabriquait cette inconnue dans notre jardin ?

Je remarquai qu'elle portait un petit chapeau noir, et que ses gants noirs lui remontaient jusqu'aux coudes.

Des gants ! Elle portait des gants !

Mon sang se glaça.

— Je t'apporte un cadeau, dit l'étrange inconnue, en me souriant toujours.

Je ne dis rien.

— Descends de cet arbre, petit garçon, continua-t-elle, et je te donnerai un cadeau extraordinaire.



Elle avait une voix de crécelle, comme si sa gorge était tapissée de punaises.

Toujours souriant affreusement, la femme introduisit lentement sa main gantée dans son sac, et en sortit un petit serpent vert et scintillant qu'elle tendit dans ma direction.

— Il est apprivoisé, dit-elle.

Le serpent s'enroula autour de son bras.



— Si tu descends, je te le donne, poursuivit-elle.

« Au secours, Grand-mère ! » pensai-je.

Pris de panique, je laissai tomber le marteau, et grimpai dans le marronnier comme un singe. Arrivé au sommet, je grelottais de peur. Je ne voyais plus la femme. Le feuillage me cachait d'elle.

Je restai perché là-haut, immobile, pendant des heures, jusqu'à la tombée de la nuit. Enfin, j'entendis Grand-mère m'appeler.

— J'arrive ! hurlai-je.

— Viens tout de suite ! cria-t-elle. Il est déjà neuf heures !

— Grand-mère ! Est-ce que la femme est partie ?

— Quelle femme ? répliqua Grand-mère.

— La femme aux gants noirs !

Il y eut un grand silence. Grand-mère n'arrivait plus à parler, comme si elle avait reçu un choc.

— Grand-mère, où es-tu ? hurlai-je, affolé. Est-elle partie, la femme aux gants noirs ?

— Oui, cette femme est partie, répondit enfin Grand-mère. Je suis là et je te protège. Tu peux descendre.

Je descendis de mon marronnier en tremblant. Grand-mère me prit dans ses bras.

— J'ai vu une sorcière, dis-je.

— Entre, fit-elle. Tu seras en sécurité avec moi, à la maison.

Elle me prépara un bon chocolat chaud et bien sucré.

— Raconte-moi tout, dit-elle.

À la fin de mon histoire, Grand-mère frissonnait. Sa figure était couleur de cendre, et je la vis jeter un coup d'œil sur sa main sans pouce.

— Tu sais ce que cela signifie, dit-elle. Il y a une sorcière dans notre quartier. Désormais, je t'accompagnerai à l'école.

— Crois-tu qu'elle m'en veuille spécialement ? demandai-je.

— Non, je ne crois pas, répondit Grand-mère.

Après cette mésaventure, je devins un garçon très méfiant. Si je me promenais seul dans la rue, et qu'une femme portant des gants s'approchait de moi, je changeais aussitôt de trottoir ! Et comme il fit très froid durant tout le mois, presque tout le monde portait des gants ! Fort curieusement, je ne revis plus jamais la femme aux gants noirs et au serpent vert.

Ce fut ma première sorcière. Mais pas ma dernière...

Les grandes vacances

Après les vacances de Pâques, le dernier trimestre commença. Grand-mère et moi, nous avons décidé de passer les grandes vacances en Norvège. Nous en parlions tous les jours. Grand-mère avait loué deux cabines sur le premier bateau partant pour Oslo. Puis d'Oslo, elle m'emmènerait sur la côte sud, près d'Arendal. Elle connaissait très bien le coin car elle y avait passé ses vacances, dans son enfance, quatre-vingts ans auparavant.

— Mon frère et moi, nous passions toute la journée en canoë. Nous explorions les nombreuses petites îles inhabitées d'un fjord. Nous plongeons du haut des rochers de granit. Parfois, nous jetions l'ancre, et nous pêchions morues et merlans. Si la pêche était bonne, nous allumions un feu sur une île, et nous faisons griller le poisson à la poêle. Le meilleur poisson du monde, mon petit, c'est la morue fraîche.

— Vous pêchiez avec quel appât, Grand-mère ?

— Des moules ! Les Norvégiens utilisent des moules comme appât. Si nous ne pêchions aucun poisson, nous faisons cuire les moules, et nous les mangions.

— C'était bon ?

— Excellent. Les moules étaient tendres et salées car nous les faisons cuire dans l'eau de mer.

— Et que faisiez-vous d'autre, Grand-mère ?

— Souvent, nous faisons des signes aux bateaux de pêche. Les pêcheurs s'arrêtaient et nous donnaient une poignée de crevettes. Les crevettes étaient encore chaudes, car elles venaient d'être cuites. Nous les décortiquions et nous les mangions goulûment, assis dans le canoë. La tête était le meilleur morceau !

— La tête !?

— On aspire l'intérieur de la tête, c'est délicieux. Toi et moi, nous ferons tout cela, cet été, mon petit.

— Comme il me tarde de partir, Grand-mère...

— Et moi donc...

Il ne restait plus que trois semaines d'école lorsqu'un événement épouvantable arriva. Grand-mère attrapa une pneumonie. Elle était très malade, une infirmière vint habiter la maison pour la soigner, le médecin m'avait interdit la chambre de Grand-mère.

— De nos jours, m'expliqua le médecin, la pneumonie n'est pas une maladie mortelle. Grâce à la pénicilline. Mais pour quelqu'un qui a plus de quatre-vingts ans, comme ta grand-mère, cela peut être dangereux. Je n'ose pas la faire transporter à l'hôpital, dans son état. Aussi, qu'elle garde le lit !

Je demeurai sur le seuil de la porte tandis que Grand-mère était reliée à des ballons d'oxygène et à d'autres appareils effrayants.

— Je peux la voir ? demandai-je.

— Non, mon petit, répondit l'infirmière. Pas pour le moment.

Mme Spring, une femme grassouillette et joviale qui venait faire le ménage tous les jours, s'installa chez nous. Elle s'occupait de moi et me préparait les repas. Je l'aimais beaucoup, mais elle racontait les histoires moins bien que Grand-mère.

Dix jours plus tard, un soir, le médecin descendit l'escalier et m'annonça :

— Tu peux entrer dans sa chambre et lui parler quelques minutes. Elle te réclame.

Je grimpai les marches quatre à quatre, me précipitai dans la chambre de Grand-mère et me jetai dans ses bras.

— Oh là ! s'écria l'infirmière. Doucement avec la malade !

— Le pire est passé, répondit-elle. Je serai bientôt sur pied.

— C'est vrai ? demandai-je à l'infirmière.

— Oui, répondit l'infirmière en souriant. Elle m'a dit qu'il lui fallait absolument aller mieux pour s'occuper de toi.

J'embrassai encore Grand-mère.

— On m'a interdit de fumer le cigare, dit-elle. Mais attends un peu qu'ils soient partis...



— Ta grand-mère est une force de la nature, dit l'infirmière. Elle sera debout dans une semaine.

L'infirmière avait raison. Au bout d'une semaine, Grand-mère marchait dans la maison avec sa canne à pommeau d'or, et elle se disputait déjà avec Mme Spring au sujet de la cuisine.

— Je vous remercie de votre aide, dit Grand-mère, mais vous pouvez retourner chez vous.

— Non ! rétorqua Mme Spring. Le médecin m'a dit que vous deviez vous reposer encore quelques jours.

Le médecin fut plus sévère. Il annonça une nouvelle qui fut une véritable bombe :

— Il ne faut pas compter sur le voyage en Norvège, cet été. C'est trop loin, et c'est trop risqué.

— Sornettes ! s'écria Grand-mère. Je l'ai promis à mon petit-fils.

— Je vais vous donner un conseil, reprit le médecin. Allez tous les deux dans un gentil hôtel, sur la côte sud de l'Angleterre. L'air marin vous fera du bien.

— Oh, non ! fis-je, déçu.

— Veux-tu que ta grand-mère meure ? me demanda le médecin.

— Non !

— Alors, il ne faut pas qu'elle fasse ce long voyage. Elle n'est pas assez forte. Et dis-lui d'arrêter de fumer ces affreux cigares !

Finalement, Grand-mère céda sur le voyage en Norvège mais pas sur les cigares. On loua deux chambres à l'hôtel *Magnificent* de Bournemouth, une célèbre station balnéaire.

— Bournemouth est plein de vieilles personnes comme moi, dit Grand-mère. L'air y est sain et tonique. Elles en espèrent des miracles.

— C'est vrai ? demandai-je.

— Bien sûr que non, répondit-elle. Ce sont des balivernes. Mais pour une fois, il faut obéir au médecin.

Bientôt, Grand-mère et moi, nous prîmes le train pour Bournemouth et nous descendîmes à l'hôtel *Magnificent*. C'était un énorme bâtiment blanc situé en face de la mer.

« Un endroit bien ennuyeux pour passer des vacances », pensai-je.



Ma chambre communiquait avec celle de Grand-mère. Aussi nous rendions-nous visite sans passer par le couloir.

Avant de partir, Grand-mère m'avait offert, en guise de consolation, deux souris blanches en cage. Bien sûr, je les avais emmenées en vacances avec moi. Drôlement rigolotes, ces souris. Je les appelais William et Mary. Et à l'hôtel, je comptais leur apprendre des tours.

Dès le premier jour, elles grimpaient déjà le long de la manche de ma veste jusqu'à mon cou, puis de mon cou jusqu'au sommet de mon crâne. Je réussis cet exploit en mettant des miettes de gâteau dans mes cheveux !



Le lendemain de notre arrivée, la femme de chambre faisait mon lit lorsque le museau d'une souris pointa sous les couvertures. La femme de chambre poussa un tel hurlement qu'une douzaine de personnes accoururent pour voir qui avait été assassiné. L'incident fut rapporté au directeur. Grand-mère et moi, nous fûmes convoqués dans son bureau.

Le directeur, M. Stringer, avait les cheveux en brosse et portait un habit à queue.

— Madame, les souris sont interdites dans cet hôtel, dit-il à Grand-mère.



— Comment osez-vous nous dire cela, alors que votre hôtel grouille de rats ! s'écria Grand-mère.

— Des rats ! s'exclama M. Stringer devenu violet. Il n'y a pas de rats dans cet hôtel !

— J'en ai vu un ce matin même, continua Grand-mère. Il courait dans le couloir en direction des cuisines.

— C'est faux ! cria M. Stringer.

— Vous feriez mieux d'appeler au plus vite une entreprise de dératisation, poursuivit Grand-mère. Sinon, j'écirai au ministre de la Santé. J'imagine que les rats défilent dans la cuisine, trottent sur les étagères pour grignoter la nourriture et dansent dans les soupieres.

— Jamais de la vie ! protesta le directeur.

— Ce matin pourtant, le toast de mon petit déjeuner était grignoté sur les bords ! continua Grand-mère, impitoyable. Et pire, il avait un sale goût de rat ! Si vous ne faites pas attention, les fonctionnaires de la Santé publique ordonneront la fermeture de votre hôtel avant que quelqu'un n'attrape la fièvre typhoïde !

— Vous ne parlez pas sérieusement, madame, dit le directeur.

— Je n'ai jamais parlé aussi sérieusement de ma vie, affirma Grand-mère. Allez-vous donc permettre à mon petit-fils de garder ses deux petites souris blanches dans sa chambre, oui ou non ?

Le directeur comprit qu'il avait perdu la partie.

— Puis-je suggérer un compromis ? dit-il. Je lui permets de garder ses deux souris dans sa chambre, à condition qu'elles restent dans leur cage. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis d'accord, approuva Grand-mère.

Elle se leva et nous quittâmes le bureau.

Il n'y a pas moyen de dresser des souris qui sont enfermées dans une cage. Mais je n'osais pas leur ouvrir la porte parce que la femme de chambre m'espionnait sans arrêt. Elle avait une clef de la chambre et surgissait à l'improviste toutes les heures, essayant de surprendre les souris en liberté. Elle me déclara qu'à la première infraction le portier noierait les souris dans un baquet !

Il me fallait trouver un endroit pour continuer l'entraînement. Il devait sûrement y avoir une pièce vide dans ce

gigantesque hôtel. Je mis les souris dans la poche de mon pantalon, et je me promenai au rez-de-chaussée, à la recherche d'une cachette.

Le rez-de-chaussée était un véritable labyrinthe de salles destinées aux clients. Hall, fumoir, salle de jeux, bibliothèque, salon, tout était écrit sur les portes, en lettres dorées. Il y avait foule partout. Je poursuivis mon chemin et, au bout d'un long et large couloir, je tombai sur une porte à double battant. C'était la salle de bal. Devant, un panneau, sur lequel je lus :

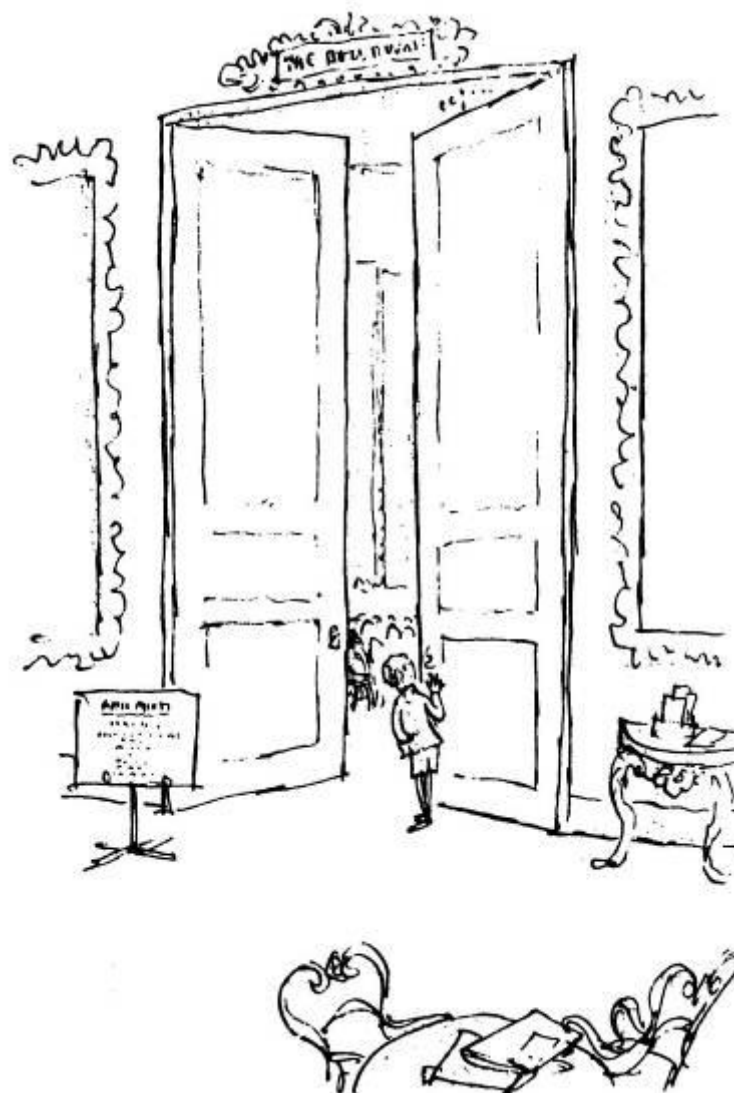
RÉUNION SRPEP

SALLE STRICTEMENT RESERVEE
POUR LE CONGRES ANNUEL
DE LA SOCIETE ROYALE
POUR LA PROTECTION DE L'ENFANCE PERSECUTEE

La porte était ouverte. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur. C'était une salle immense avec des rangées et des rangées de chaises en face d'une estrade. Les chaises étaient dorées, avec de petits coussins rouges. Mais il n'y avait pas un chat !

Je m'avançai avec précaution. Quel merveilleux endroit ! Le congrès de la Société royale pour la protection de l'enfance persécutée avait dû avoir lieu très tôt, le matin. Tous les congressistes étaient rentrés chez eux. Et même si je me trompais, si les congressistes surgissaient dans la salle, c'étaient sûrement des personnes adorables, qui accueilleraient avec chaleur un jeune dresseur de souris à la recherche d'un lieu d'entraînement.

À l'entrée de la salle, dans un coin, il y avait un grand paravent sur lequel étaient dessinés des dragons chinois. Désirant être tranquille pour dresser mes souris, je décidai de me cacher derrière. La Société royale pour la protection de l'enfance persécutée ne m'inquiétait pas. En revanche, je craignais l'intervention du directeur. S'il apercevait les souris, les pauvres malheureuses finiraient dans le baquet du portier avant que j'aie pu dire ouf !



J'avancaï sur la pointe des pieds vers le coin de la salle et je m'installai sur l'épaisse moquette verte, derrière le paravent. Un endroit idéal pour dresser les souris ! Je sortis William et Mary de mes poches. Elles s'assirent près de moi sur la moquette. Elles semblaient en pleine forme et très calmes.

Ce jour-là, je voulais leur apprendre à marcher sur une corde raide. Une souris intelligente peut facilement devenir funambule, si on sait s'y prendre. D'abord, il faut un bout de ficelle, je l'avais. Puis un bon gâteau. Les souris blanches préfèrent le gâteau à la groseille. Elles en raffolent. J'avais également apporté des biscuits aux raisins secs. Je les avais mis dans mes poches en prenant le thé avec Grand-mère.

Voici la manœuvre : des deux mains, vous tirez sur les bouts de la ficelle. Il faut commencer par un petit bout d'environ cinq

centimètres. Vous mettez la souris dans votre main droite et un bout de gâteau dans la gauche. La souris se trouve donc à cinq centimètres du gâteau. Elle le voit, le renifle. Ses moustaches s'agitent, palpitent. Elle pourrait presque atteindre le gâteau en se penchant... enfin, pas tout à fait. Pour atteindre le savoureux morceau, elle n'a qu'à faire deux pas le long de la ficelle. Elle pose une patte sur la ficelle, puis une autre. Si cette souris a un bon sens de l'équilibre, ce qui est le cas de la plupart des souris, elle traversera sans difficulté les cinq centimètres qui la séparent du gâteau.

Je commençai avec William. Il marcha sur la ficelle sans hésiter. Après quoi, je le laissai grignoter un bout de gâteau. Puis je le remis dans ma main droite.

Cette fois-ci, j'allongeai la ficelle : elle avait maintenant dix centimètres. William savait ce qu'il devait faire. Avec un superbe équilibre, il marcha pas à pas, le long de la ficelle, et atteignit le gâteau. En récompense, il put en grignoter un autre bout...

Bientôt, William pouvait marcher le long d'une ficelle de quarante centimètres. C'était merveilleux de l'observer. Lui-même s'amusait follement. Avec beaucoup de précautions, je tenais la ficelle près du sol. Ainsi, s'il perdait l'équilibre, il ne tomberait pas de haut. Mais il ne tombait jamais. De toute évidence, William était un acrobate né, un funambule extraordinairement doué.

Maintenant, c'était le tour de Mary. Je posai William sur la moquette, près de moi, et le récompensai avec quelques autres miettes et un biscuit à la groseille. Puis je recommençai le même jeu avec Mary.

Voyez-vous, ma grande ambition, mon rêve fou, c'était d'avoir un cirque de souris blanches ! Lorsque les rideaux rouges s'ouvriraient sur la scène, le public verrait mes souris dressées, célèbres dans le monde entier, des souris funambules, trapézistes, des souris faisant des triples sauts périlleux, bondissant sur un trampoline, et effectuant d'autres tours prodigieux. J'aurais des souris blanches qui chevaucheraient des rats blancs, et ces rats blancs feraient le tour de la piste à un galop d'enfer. Je me voyais déjà, voyageant en première classe à

travers le monde entier, avec mon célèbre Cirque de souris blanches, et donnant des spectacles devant toutes les têtes couronnées d'Europe.



J'étais en plein dressage avec Mary lorsque, soudain, j'entendis des voix devant la porte. Le bruit allait en s'amplifiant, comme si beaucoup de personnes parlaient à la fois. Je reconnus, parmi les voix, celle de l'horrible directeur de l'hôtel.

« Au secours ! » pensai-je.

Heureusement, il y avait ce grand paravent.

Je me blottis derrière, et regardai par une fente. Je pouvais tout voir sans être vu.

— Par ici, mesdames, fit la voix du directeur. Vous serez tout à fait tranquilles.

Il franchit la porte à double battant, très digne dans son habit à queue, et faisant force gestes, comme s'il dirigeait un orchestre. Une foule de dames commença à entrer.

— Si je peux vous être utile, poursuivit le directeur, n'hésitez pas. Après votre congrès, un thé vous sera servi sur la terrasse *Sunshine*.

Sur ce, il s'inclina puis s'esquiva.

Alors, les congressistes de la Société royale pour la protection de l'enfance persécutée continuèrent à remplir la

salle. C'étaient toutes des femmes, joliment habillées, et portant des chapeaux.

Les congressistes

Le directeur parti, je ne m'inquiétais pas trop. Être enfermé dans une salle remplie de jolies femmes ne me déplaisait pas ! Je pourrais même leur suggérer de venir protéger l'enfance dans mon école ! Elles auraient du travail...

Les congressistes continuaient à entrer dans la salle, et à en faire le tour pour choisir leurs places, en parlant avec animation.

— Assieds-toi près de moi, ma petite Millie !

— Bonjour, Béatrice ! Je ne t'avais pas vue depuis l'année dernière ! Quelle robe ravissante !

Je décidai de continuer l'entraînement de mes deux souris pendant la tenue du congrès. Mais j'observai encore un petit moment ces femmes à travers la fente du paravent, en attendant qu'elles s'installent. Combien étaient-elles ? Environ deux cents. Les sièges du dernier rang furent occupés les premiers. On aurait dit qu'elles voulaient toutes se trouver le plus loin possible de l'estrade.

Au milieu de la dernière rangée, une femme portant un minuscule chapeau se grattait la tête. Ses doigts grattaient et regrattaient la peau de son cuir chevelu, au ras de sa nuque. Elle ne pouvait pas s'en empêcher. Elle aurait été bien gênée de savoir que je l'observais.

« Elle a sûrement des pellicules », pensai-je.

Et soudain, je remarquai que sa voisine faisait de même ! Et la voisine de sa voisine ! Et la voisine de la voisine de sa voisine ! Toutes se grattaient la nuque ! Avaient-elles des puces ? Ou plutôt des poux ?



À l'école, le dernier trimestre, un élève nommé Ashton avait eu des poux. La directrice lui avait arrosé la tête d'essence de térébenthine. Les poux y étaient restés, mais Ashton avait failli y rester, lui aussi ! Il avait perdu la moitié de ses cheveux !

Le spectacle de toutes ces femmes se grattant la tête me fascinait de plus en plus. C'est toujours amusant de surprendre quelqu'un en train de faire un geste vulgaire. Par exemple, se mettre les doigts dans le nez, ou se gratter les fesses. Se gratter la tête est presque aussi dégoûtant si ça dure longtemps.



À mon avis, c'étaient des poux.

Alors, une chose stupéfiante se produisit. Je vis l'une de ces femmes glisser ses doigts sous ses cheveux et... *toute la chevelure se dressa ! Et sa main grattait de plus belle !*

Elle portait une perruque !

Elle portait des gants !

Je regardai vite les autres.

Toutes portaient des gants !

Mon sang se glaça, et je me mis à trembler.

Y avait-il une sortie de secours derrière moi ? Non, il n'y en avait pas. Et si je surgissais du paravent pour me précipiter vers la porte à double battant ? Non plus ! La porte était déjà fermée à double tour, une chaîne cadenassée bloquait les loquets, et une matrone montait la garde.

« Reste calme, me dis-je. Personne ne t'a vu. Il n'y a aucune raison pour qu'elles viennent voir ce qui se passe derrière ce paravent. Mais le moindre faux mouvement, le moindre toussotement, le moindre éternuement, le moindre bruit, et tu seras pris. Et pas par une sorcière, mais par deux cents ! »

C'était trop pour moi ! Je m'évanouis. Cela ne dura que quelques secondes, je crois. Quand je revins à moi, j'étais étendu sur le tapis, sain et sauf.

La salle était absolument silencieuse.

En tremblant, je me mis à genoux, et jetai à nouveau un coup d'œil par la fente du paravent.

Frrite comme oune frrite !

Toutes les femmes, ou plutôt toutes les sorcières, se figèrent soudain sur leurs sièges, les yeux hagards, hypnotisées. Une autre femme venait d'apparaître sur l'estrade. D'abord, je remarquai la taille de cette créature. Elle était vraiment minuscule, pas plus haute que trois pommes !



Elle semblait très jeune, environ vingt-cinq ou vingt-six ans, et elle était très jolie. Elle portait une longue robe noire, très élégante, qui lui arrivait jusqu'aux pieds, et des gants noirs qui lui remontaient jusqu'aux coudes. Contrairement aux autres, elle n'avait pas de chapeau.

D'après moi, elle ne ressemblait pas du tout à une sorcière, pourtant, elle l'était à coup sûr. Sinon, que fabriquait-elle sur cette estrade ? Et pourquoi diable les autres sorcières la regardaient-elles avec ce mélange d'adoration et de crainte ?

La jeune femme leva lentement les bras jusqu'à son visage. Je vis ses mains gantées défaire quelque chose, derrière les oreilles et soudain... elle attrapa ses joues et son joli visage lui resta entre les mains !

Elle portait un masque !

Elle le posa sur une petite table. Elle était alors de profil. Puis elle se retourna et nous fit face.



Je faillis pousser un cri. Jamais je n'avais vu visage si terrifiant, ni si effrayant ! Le regarder me donnait des frissons de la tête aux pieds. Fané, fripé, ridé, ratatiné. On aurait dit qu'il avait mariné dans du vinaigre. Affreux, abominable spectacle. Face immonde, putride et décatie. Elle pourrissait de partout, dans ses narines, autour de la bouche et des joues. Je voyais la peau pelée, versicotée par les vers, asticotée par les asticots... Et

ses yeux qui balayaient l'assistance... Ils avaient un regard de serpent !

Parfois, quand quelque chose est trop terrifiant, on se sent fasciné et l'on ne peut en détacher le regard. J'étais subjugué, anéanti, réduit. L'horreur de ses traits m'hypnotisait.

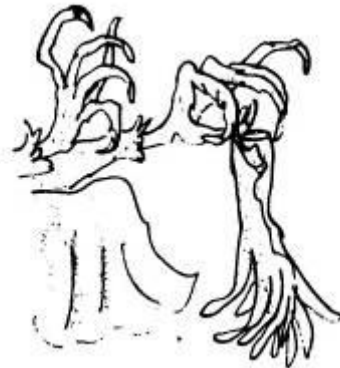
Je compris aussitôt que cette femme était la Grandissime Sorcière en personne. Pas étonnant qu'elle porte un masque ! Elle n'aurait jamais pu se promener dans une foule ni retenir une chambre dans un hôtel. N'importe qui, en la voyant, se serait enfui en hurlant.

— Les porrtres ! vociféra-t-elle d'une voix qui résonna dans toute la salle. Sont-elles ferrmées à double tourr ?

— À double tour, Votre Magnanime, répondit celle qui barrait la porte.

Les yeux de serpent, qui luisaient si intensément dans ce visage rongé, fixèrent sans ciller les sorcières assises en face d'elle.

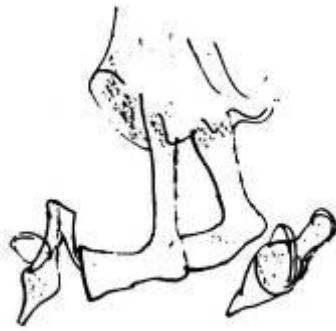
— Enlevez vos gants ! hurla-t-elle.



Sa voix avait le même timbre dur et métallique que celle de la sorcière que j'avais rencontrée sous le marronnier, mais elle portait davantage. Elle raclait, roulait, grinçait, crissait.

Toutes les sorcières enlevèrent leurs gants. Je guettai les mains de celles du dernier rang. Je voulais vérifier à quoi ressemblaient leurs doigts, et si Grand-mère avait raison. Mais... oui ! Des griffes brunes se recourbaient au bout de leurs doigts. Elles avaient bien cinq centimètres de long, ces griffes, et comme elles étaient pointues !

— Enlevez vos chaussures ! aboya la Grandissime.



Les sorcières poussèrent un soupir de soulagement tout en envoyant valser leurs étroits souliers à talons. J'aperçus leurs pieds sous les chaises : ils étaient carrés, sans orteils ! Répugnants, ces pieds ! On aurait dit qu'on leur avait coupé les orteils avec un couteau à découper le poulet.

— Enlevez vos perrrouques ! lança la Grandissime Sorcière.

Quelle étrange façon de parler ! Elle avait un accent étranger, disait « ou » au lieu de « u » et roulait terriblement les « r ». Elle les roulait, les roulait dans sa bouche comme on roule une pomme de terre brûlante avant de la recracher !

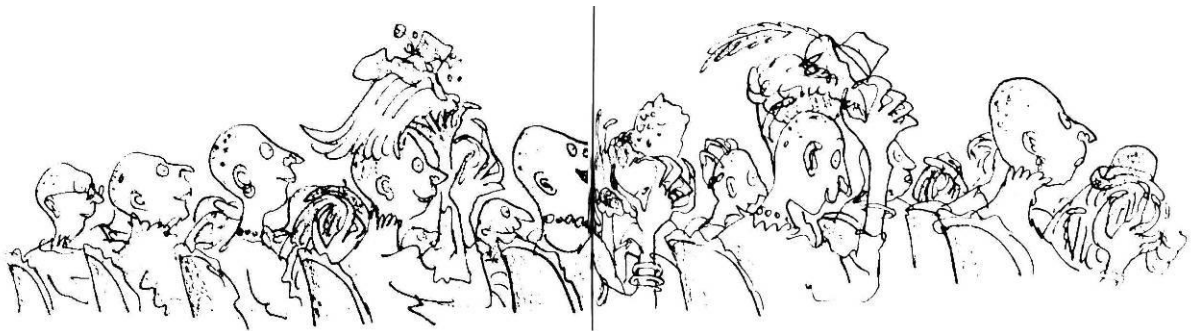
— Enlevez vos perrrouques et aérrez vos crrânes couverrts de poustoules ! hurla-t-elle.

Autre soupir de soulagement de la part de l'assemblée.

Toutes les perruques furent enlevées, ainsi que les chapeaux.

Alors apparurent sous mes yeux horrifiés des rangées et des rangées de têtes de femmes chauves. À force d'avoir été frottés contre le dessous rugueux des perruques, les crânes étaient devenus rouges et irrités. Impossible de vous décrire cette horreur. Et ces femmes étaient habillées avec grâce et élégance, ce qui ajoutait au grotesque. C'était monstrueux.

« Mon Dieu ! pensai-je. Au secours ! Seigneur, ayez pitié de moi ! Ces répugnantes femmes chauves tuent des enfants et je suis dans la même salle qu'elles ! Impossible de m'échapper ! »



Une pensée encore plus horrible me traversa. Grand-mère m'avait raconté que, grâce à leurs grandes narines, elles arrivaient à sentir un enfant au bout d'une rue, en pleine nuit. Jusqu'à présent, Grand-mère avait toujours dit vrai. Donc, l'une des sorcières du dernier rang allait me sentir, d'un moment à l'autre. Toute la salle hurlerait : « Caca de chien ! » Et je serais fait comme un rat.

Je m'agenouillai par terre, osant à peine respirer.

Puis, soudain, je me souvins d'un détail très important qu'avait précisé Grand-mère : « Plus tu es sale, moins une sorcière te sent. »

À quand remontait mon dernier bain ?

Sûrement pas au déluge ! J'avais une chambre pour moi tout seul, à l'hôtel, et Grand-mère ne m'ennuyait pas avec ce genre de bêtises. En y réfléchissant, je crois bien que je n'avais pas pris de bain depuis notre arrivée.

Quand m'étais-je lavé les mains ou la figure pour la dernière fois ?

En tout cas, pas ce matin.

Ni hier.

Je regardai mes mains. Elles étaient couvertes d'encre, de boue et de je ne sais quoi d'autre.

Après tout, il me restait peut-être une chance. Les vagues puantes ne pourraient jamais traverser cette crasse.

— Sorcièrres d'Angleterre ! hurla la Grandissime, qui n'avait enlevé ni sa perruque, ni ses gants, ni ses chaussures. Sorcièrres d'Angleterre !

Les sorcières sursautèrent, inquiètes, et se redressèrent sur leurs chaises.

— Malheureuses ! cria la Grandissime Sorcière. Parresseuses ! Bonnes à rien ! Vous êtes ou un tas de verrmisseaux !

Un frisson parcourut l'assistance. De toute évidence, la Grandissime Sorcière était en colère. J'avais le pressentiment qu'un événement sinistre allait se produire.

— Ce matin, vociféra la Grandissime Sorcière, je prenais mon petit déjeuner, je regardais la plage par la fenêtre, et qu'est-ce que je vois ? Un dégoûtant spectacle ! Des centaines, des milliers de sales enfants répougnants jouant avec le sable. Pourquoi sont-ils encore vivants ? Pourquoi ne les avez-vous pas tous détrouits ?

À chaque mot, elle crachait des postillons bleus.

— *Pourquoi ?*

Personne ne répondit.

— Les enfants pouent ! hurla-t-elle. Ils empestent le monde. Nous ne voulons plus d'eux !

Les têtes chauves du public approuvèrent vigoureusement.

— Un enfant par semaine, ça ne suffit pas ! braila la Grandissime Sorcière. C'est tout ce que vous pouvez faire ?

— Nous ferons mieux, murmura l'assistance. Beaucoup mieux !

— Ça ne suffit pas ! hurla la Grandissime. Je veux le maximum ! Ce sont mes ordres. J'ordonne que tous les enfants du pays soient balayés, écrasés, écrabouillés, pulvérisés, exterminés avant un an ! Compris ?

Le public haletait. Je vis les sorcières se regarder, fortement gênées. Une des sorcières, au bout du premier rang, dit à haute voix :

— Tous ! Nous ne pouvons pas nous débarrasser de tous !

La Grandissime Sorcière pivota sur elle-même, comme si on lui avait enfoncé un poignard dans le dos.

— Qui a parlé ? aboya-t-elle. Qui ose me contredire ? C'est toi, n'est-ce pas ?

De son doigt pointu comme une aiguille, elle désignait la sorcière qui venait de parler.

— Je ne le pensais pas vraiment, Votre Magnanime ! protesta la sorcière. Je ne voulais pas vous contredire. Je pensais à haute voix.

— Tou as osé me contrredirre ! répéta la Grandissime.

— Je pensais à haute voix ! répéta la malheureuse sorcière. Je vous le jure, Votre Magnanime !

Elle tremblait de peur.

La Grandissime Sorcière fit un pas en avant, puis proféra ces paroles qui me glacèrent :

*Sorrcièrre idiote qui rrépond
Brroûlerra comme un brrandon*

— Non ! Non ! implora la pitoyable sorcière du premier rang. Mais la Grandissime continua :

*Sorrcièrre bête écerrvelée
Doit crramer dans le boûcher !*

— Au secours ! hurla l'infortunée sorcière. Sans faire attention à elle, la Grandissime reprit :

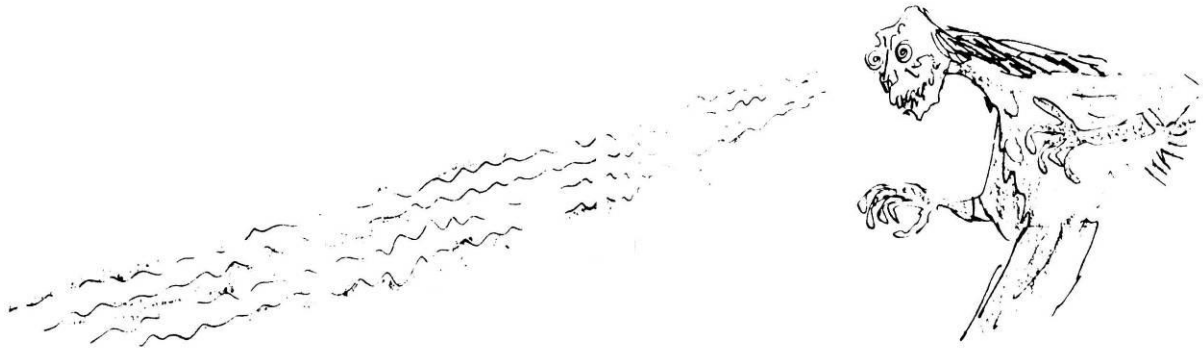
*Sorrcièrre bête qui caquette
Rrôtirra comme oune poulette !*

— Pardonnez-moi, Votre Magnanimissime ! cria la pauvre sorcière. Je ne pensais pas du tout !

Mais la Grandissime Sorcière continua à réciter, d'une voix terrible :

*Idiote qui me contrredit
Peut dirre adieu à la vie !*

Un fulgurant éclair d'étincelles jaillit de ses yeux et tomba aux pieds de la sorcière qui avait osé parler. Frappée par les étincelles, celle-ci poussa un hurlement épouvantable. De la fumée s'éleva. Une odeur de viande grillée remplit la salle.



Personne ne bougea.

Lorsque la fumée s'évanouit, un petit nuage blanchâtre s'éleva et disparut par la fenêtre.

L'assemblée poussa un soupir.

La Grandissime Sorcière balaya la salle de ses yeux.

— J'espère que perrsonne ne me mettra plous en colèrre, aujourd'houi ! fit-elle.

Il y avait un silence de mort.

— *Frrite comme oune frrite !* conclut-elle. Couite comme oune carotte ! Vous ne la rreverrez plous jamais ! Maintenant, rretourrnons à nos moutons !



Les bonbons à retardement

— Les zenfants me répougnent ! cria la Grandissime Sorcière. Nous les poulvérriserrons ! Nous les balaierrons de la sourrface de la terre ! Au trrou !

— Oui, oui, scandait le public. Pulvérisons-les ! Balayons-les de la surface de la terre !

— Les zenfants empestent ! hurla la Grandissime Sorcière.

— Oui, les enfants empestent ! répéta le chœur des sorcières.

— Les zenfants sont sales et pouants ! tonitrua la Grandissime Sorcière.

— Sales et puants ! reprit l'assemblée, de plus en plus excitée.

— Les zenfants pouent le caca de chien ! braila la Grandissime Sorcière.

— Pouah ! Pouah ! Pouah ! hurla le public.

— Et pirre encorre, grinça la Grandissime Sorcière. Le caca de chien sent la violette et la prrimevèrre à côté de l'odeurr des zenfants !

— La violette et la primevère ! répéta le chœur, qui ne cessait d'applaudir à chaque phrase.

La Grandissime Sorcière tenait ses sujets sous son charme.

— Parrler des zenfants me rrend malade ! vociféra-t-elle. Rien que d'y penser me fait vomirr ! Que l'on m'apporrrte oune couvette !

Elle s'arrêta, et fixa le visage des sorcières, qui attendaient la suite, haletantes.

— Et maintenant, aboya la Grandissime Sorcière, je vais vous rrévéler mon plan ! Oun gigantesque plan pourr nettoyer l'Angleterrrre de tous ses zenfants !

Frémissantes, les sorcières se regardaient avec des sourires de vampires.

— Oui ! tonna la Grandissime Sorcière. À bas les petits moutarrds pouants !

— Hourra ! s'écrièrent les sorcières en applaudissant. Vous êtes géniale, ô Votre Magnanime ! Vous êtes fantastissime !

— Fermez-la, écoutez et ouvrez les zorreilles ! coupa la Grandissime Sorcière. Attention, je veux que le boulot ne soit pas cochonné ! Penchez-vous !

Les sorcières obéirent.

— Chacune de vous va retourner chez elle et quitter son travail.

— Nous quitterons notre travail ! hurla le chœur des sorcières.

— Ensuite, continua la Grandissime Sorcière, chacune de vous ira acheter...

Elle s'arrêta.

— Quoi donc ? demandèrent les sorcières. Dites-nous, ô Magnanime, ce que nous devons acheter.

— Des magasins de bonbons !

— Des magasins de bonbons ! répéta le chœur. Nous achèterons des confiseries. Quelle idée géniale !

— Vous achèterez les confiseries les meilleures et les plus renommées d'Angleterre !

— Oui ! Nous achèterons les meilleures confiseries du pays ! hurlaient les sorcières.

Et leurs voix terrifiantes résonnaient comme des roulettes de dentiste grinçant de concert.

— Pas de petites confiseries avec des bonbons à un penny ! hurla la Grandissime Sorcière. Il faut que vous ayez les meilleures confiseries remplies jusqu'au plafond de piles et de piles de délicieux bonbons et de succulents chocolats. Vous y arriverez facilement. Vous n'aurez qu'à offrir quatre fois le prix de la confiserie. Personne ne vous résistera. L'argent n'est pas un problème pour nous sorcières. J'ai emporté six valises remplies de billets anglais tout chauds et tout neufs. Tous sont faits maison !

La Grandissime Sorcière eut un regard diabolique.

Les sorcières sourirent, appréciant la plaisanterie.

À ce moment-là, excitée par ces perspectives alléchantes, une sotte sorcière bondit de son siège en caquetant :



— Des bandes d'enfants viendront dans ma boutique ! Je leur donnerai des bonbons et des chocolats empoisonnés, puis je ramasserai les enfants à la petite cuillère !

Un grand silence accueillit cette proposition.

Le minuscule corps de la Grandissime Sorcière s'était raidi de rage.

— Qui a parlé ? vociféra-t-elle. C'est toi ! Toi, là-bas !

La sotte s'assit aussitôt, et se couvrit la face de ses mains griffues.

— Stupide gaffeuse ! piailla la Grandissime. Étourdie sans cervelle. Tu ne vois pas que si tu empoisonnes les enfants, tu seras aussi sec arrêtée ? De ma vie, je n'ai entendu une sorcière aussi sotte !

L'assemblée tout entière courbait l'échine en tremblant.

« Le fulgurant éclair d'étincelles va jaillir de nouveau ! » pensai-je.

Curieusement, rien ne se passa.

— Si une idée aussi lamentable peut vous venir à l'esprit, tonna la Grandissime Sorcière, pas étonnant que l'Angleterre grouille encore d'horribles petits enfants !

Elle se tut un moment, regarda fixement le public, puis reprit :

— Ne savez-vous pas que nous, les sorcières, n'utilisons que la sorcellerie !

— Mais si, nous le savons, Votre Magnanime ! répondit en chœur le public.

La Grandissime Sorcière frotta ses mains squelettiques et gantées.

— Donc, chacune de vous va posséder oune magnifique confiserie. Ensuite, vous zafficherrez qu'à oune date prrécise aura lieu oune fête pour l'ouverrturre de la confiserie, avec distrriboution grratouite de bonbons et de chocolats pour les petits zenfants !

— Ça attirera ces affreux petits gloutons ! s'écrièrent les sorcières. Ils se battront pour entrer !

— Pouis vous prréparrerrez cette fête en mettant oun peu de ma derrnière potion dans tous les chocolats et tous les bonbons. Je l'ai fabrriquée selon la formoule 86 : c'est la potion pour bonbons à rretarrdement...

— Les bonbons à retardement ! répétèrent les sorcières. Vous avez encore mijoté une potion diabolique pour exterminer les enfants. Quelle est la recette, ô Magnanimissime ?

— Attendez ! D'aborrd, je vous zexplique comment marche ma potion. Écoutez bien.

— Nous sommes tout ouïe ! crièrent les sorcières en tressautant de joie sur leurs sièges.

— La potion à rretarrdement est oun liquide verrt. Oune seule goutte dans oun bonbon souffit. Voilà ce qui arrive à l'enfant qui en a prris :

1. L'enfant rrentre chez loui en excellente forme.
2. Il va au lit en excellente forme.
3. Il se rréveille, le lendemain, en excellente forme.
4. Il va à l'école toujours en excellente forme... Vous comprrenez, le rrésoultat n'a pas lieu tout de souite. C'est comme une bombe à rretarrdement...

— Nous comprenons, ô Magnanimissime ! crièrent les sorcières. Mais quand se met-il en marche ce bonbon à retardement ?

— Ce bonbon à retardement entre en action à neuf heures pile, quand l'enfant est en classe ! hurla triomphalement la Grandissime Sorcière.

5. L'enfant se met à rrétrrécirr...
6. Des poils loui poussent...

7. Quatre pattes et une queue !... Tout cela dure 26 secondes exactement.

8. Après quoi, l'enfant n'est plus un enfant, mais une souris, en excellente forme !

— Une souris ! Quelle idée fabuleuse !

— Les salles de classe grouilleront de souris ! L'apocalypse et le chaos règneront dans toutes les écoles d'Angleterre. Les maîtres sauteront au plafond, et les maîtresses souriront les bourreaux en appelant au secours !

— En appelant au secours ! répéta l'assemblée.

— Et ensuite, que se passera-t-il dans les écoles ?

— Dites-nous ! Dites-nous ! O Grandissime et Magnissime Sorcière ! supplièrent les sorcières.

La Grandissime Sorcière avança son cou squelettique et sourit à son public, en montrant deux rangées de dents pointues, légèrement bleues.

— Ce sera *le temps des sourisnières* ! vociféra-t-elle.

— *Le temps des sourisnières* ! répétèrent les sorcières.

— Et dou grouyerre ! ajouta la Grandissime Sorcière. Les maîtres éparpilleront des sourisnières mounies de grouyerre dans toutes les classes et la cour de récréation ! Les souris grignoteront le grouyerre et... Clac ! Clac ! Les têtes rouleront par terre comme des billes. Et dans toutes les écoles anglaises résonnera le bruit joyeux des sourisnières ! Clac ! Clac ! Clac !

À ce moment-là, la vieille et répugnante Grandissime Sorcière se mit à danser la gigue sur l'estrade, claquant des pieds et battant des mains. L'assemblée l'imita.

Quel brouhaha !



« Si seulement le directeur de l'hôtel l'entendait et venait frapper à la porte... » pensai-je. Hélas, il ne vint pas.

Puis, dominant le vacarme, la voix de la Grandissime Sorcière se mit à brailler un affreux, un diabolique chant d'allégresse :



*À morrt, à morrt les marmots !
Faisons bouillirr la peau et les os !
En petits monceaux les loupiots !
Offrrons-leurr des chocolats trrouqués
Et des bonbons ensorrcelés !
Gavons-les de gâteaux glouants,
Et qu'ils rrentrent chez eux gaiement !*

*Ces petits crrétins, le lendemain,
Vont à l'école, ne se doutant de rrien.
Oune petite fille crrie : « C'est affrreux !
Rregardez tous ! J'ai oune queue ! »
Oun petit garrçon qui courrait dans la rroue :
« Au secours ! Je souis tout poilou ! »*

*Et oun autrre (tout le monde rrit) :
« J'ai des moustaches de sourris ! »
Un grrand gaillarrd tout'ahourri :
« Me voilà devenou petit ! »
Quatre pattes, dou poil, des moustaches,
Voilà de drrôles de potaches !*

Mais brrouquement, quelqu'un s'écrie :
 « Ils se sont changés en sourris ! »
 Les petites bêtes entrent dans leurs classes
 Et, mine de rien, se mettent à leur place.
 Crris des malheureux professeurs :
 « Ciel ! Oune invasion de rrongeurs ! »
 Debout sourr les bourreaux, ils crient :
 « Tout, tout, mais pas de sourris !
 Des sourricières, je vous prie !
 Avec dou grrouyère garmies ! »
 On apporte les sourricières,
 Les sourricières et le grrouyère.
 Cliqueti-clac ! Clac ! Clac !
 Les rressorrts cliquettent et claquent !



C'est le plus mélodieux des brrouits.
 Pourr oune sorrcière, quelle symphonie !
 Les petits cadavres des anciens marmots
 Forment des piles de deux mètres de haut
 Les maîtresses cherchent dans les coins :
 « Où sont cachés les galopins ? »
 L'heure de la rentrée est passée !
 Les maîtresses sont désolées.
 Elles s'assoient sourr un banc
 En attendant les garmements...
 Les maîtres balaièrent les sourris
 Sourr les trottoirs.
 Quelle histoire !
 Quant à nous, sorrcières,
 Nous crrions : « Youpi !

Et salout la compagnie ! »

La recette

Vous n'avez pas oublié, j'espère, que, pendant que se déroulait cette scène, j'étais toujours agenouillé derrière le paravent, l'œil braqué sur la fente. Ce congrès me semblait durer une éternité. Le plus dur, c'est que je ne devais ni tousser ni faire le moindre bruit, sinon j'étais cuit comme une carotte ! Je vivais dans la terreur qu'une des sorcières du dernier rang repère ma présence en me reniflant, avec ses narines.

Mon seul espoir : il y avait des jours et des jours que je ne m'étais pas lavé. Et ces sorcières déchaînées, applaudissant, hurlant, ne pensaient qu'à leur Grandissime et à son plan génial pour débarrasser l'Angleterre de tous ses enfants. Elles ne songeaient pas qu'elles pouvaient flairer la présence d'un enfant tout proche. Dans leurs rêves les plus fous (si elles rêvent), cela ne se produisait jamais. Tapi sans bouger, je priais.

La Grandissime Sorcière avait fini son diabolique chant d'allégresse, et l'assemblée applaudissait à tout rompre.

— Génial ! Fabuleux ! Fantastique ! Vous êtes une diablesse, ô Magnanimissime ! Ces bonbons à retardement sont une invention extraordinaire. Ce sera un triomphe ! Et ce seront les maîtres eux-mêmes qui trucidерont les garnements ! Quel piquant ! On ne nous soupçonnera jamais !

— On ne démasque jamais les sorcières ! coupa la Grandissime. Maintenant, je demande toute votre attention car je vais vous révéler la recette de la potion Sourris à retardement !

L'assemblée haletait. Puis soudain il y eut un tonnerre de hurlements et de cris. Plusieurs sorcières sautèrent sur leur chaise, désignant la tribune et vociférant :

— Des souris ! Des souris ! La Magnanime vient de nous faire une démonstration ! Elle a changé deux enfants en souris ! Les voici !

Sur la tribune, il y avait bien deux souris qui trottaient dans les jupes de la Grandissime Sorcière.

Ce n'étaient ni des souris des villes ni des souris des champs, mais *des souris blanches* ! Je reconnus aussitôt mes petits William et Mary !

— Des souris ! hurlait l'assemblée. Notre chef a fait surgir des souris du néant. Vite, les souricières et le gruyère !

La Grandissime Sorcière regardait William et Mary, visiblement déconcertée. Elle se pencha pour les examiner de près. Puis elle se leva et annonça :

— Silence !

Le public se tut et se rassit.

— Je n'ai rien à voir avec ces souris. Ce sont des souris apprivoisées. De toute évidence, elles appartiennent à quelque répougnant enfant de l'hôtel. Un garçon, certainement. Les filles ne s'occupent jamais de souris !

— Un garçon ! s'écrièrent les sorcières. Un sale et puant petit garçon ! Une taloche et à la broche ! Nous croquerons ses tripes au petit déjeuner !

— Silence ! hurla la Grandissime en levant les bras. Nous ne devons pas nous faire remarquer dans cet hôtel, vous le savez. Débarrassons-nous de ce vilain petit insolent mais sans tapage. Nous sommes les fort respectables dames de la Société royale pour la protection de l'enfance persécutée.

— Que proposez-vous, ô Magnanime ? demandèrent les sorcières. Comment régler son compte à ce petit tas d'ordures ?

« Elles parlent de moi, pensai-je. Elles veulent me tuer. » Je suais à grosses gouttes.

— Ce petit est sans importance, dit la Grandissime Sorcière. Laissez-le-moi. Je le reniflerai, le changerai en sardine et le croquerai pour mon dîner.

— Bravo ! s'écrièrent les sorcières. Coupez-lui la tête, coupez-lui la queue, et à la poêle avec des œufs.



Vous l'imaginez, rien de tout cela ne me faisait vraiment plaisir. William et Mary trottaient toujours sur la tribune et je vis la Grandissime Sorcière envoyer valser William d'un coup de pied. Elle fit de même avec Mary. Elle visait rudement bien. Au football, elle aurait été championne. Les deux souris s'écrasèrent contre le mur, et restèrent assommées un moment par terre. Puis elles se remirent sur pattes et filèrent...

— Attention ! reprit la Grandissime Sorcière. Maintenant, je vais vous donner la recette pour mijoter la potion Souris à retardement. Prenez du papier et un crayon.



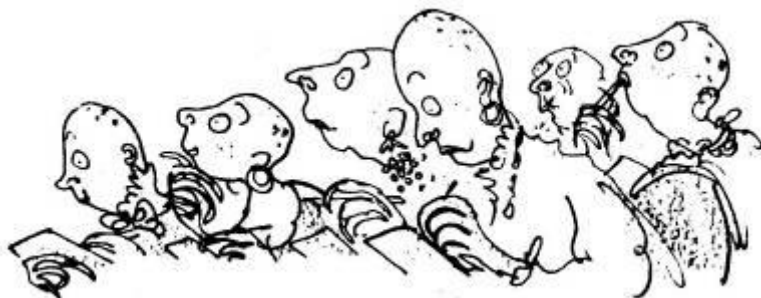
Toutes les sorcières ouvrirent leur sac, et sortirent leur carnet.

— Donnez-nous la recette, ô Magnanimissime ! criait le public brûlant d'impatience. Révélez-nous le secret !

— D'aborrd, il faut trrouver quelque chose qui perrmette de rrapetisser trrès vite oun enfant.

— Quoi ?

— Facile. Il faut seulement rregarrrder l'enfant parr le mauvais bout d'oun télescope !



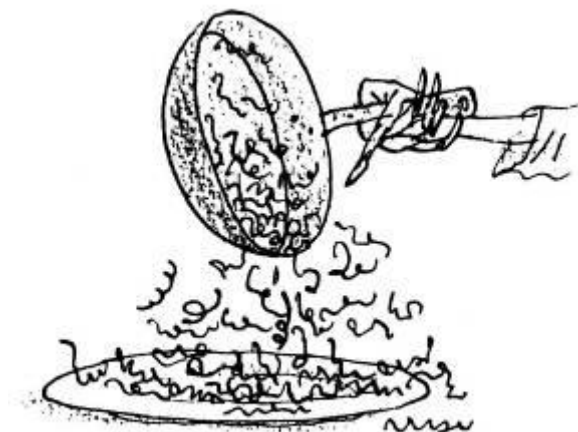
— Vous êtes sublime ! s'écria l'assemblée. Personne n'aurait jamais pensé à ça !

— Donc, vous prrenez oun télescope parr le mauvais bout, et vous le faites bouillirr jousqu'à ce qu'il rramollisse.

— Combien de temps ?

— Cela doit bouillirr vingt et oun heurres. Pendant ce temps, prrenez exactement quarrante-cinq sourris brrounes. Coupez-leurr la queue avec oun couteau, et faites les frirre dans la brillantine jousqu'à ce qu'elles soient bien crroquantes.

— Et les souris ?



— Laissez-les frrémirr dans dou jous de crrapaud pendant oune heure. Mais écoutez bien. Jousque-là, la rrecette est simple. Le prroblème est d'intrroduirre oun élément qui aura oune vérritable action à rretarrdement, dans les bonbons que mangerront les zenfants, et qui n'aura de l'effet que le lendemain à neuf heurres, quand ils zarrrivent à l'école.



— Qu'est-ce que c'est, ô Magna-nissime ? imploraient les sorcières. Révèle-nous le grand secret !

— Le secret, annonça triomphalement la Grandissime Sorcière, c'est oun rréveil !

— Un réveil ! Quel coup de génie ! s'écria l'assistance.

— Absolouement ! On rrègle le rréveil aujourr-d'houi, et il sonne le lendemain à neuf heurres !

— Mais il nous faut cinq millions de réveils ! s'exclamèrent les sorcières. Un pour chaque enfant.



— Idiotes ! hurla la Grandissime Sorcière. Si vous voulez manger oun bifteck, faites-vous couirre le bœuf entier ? C'est la même chose avec oun rréveil. Oun seul souffit pourr mille enfants. Vous rréglez le rréveil pourr qu'il sonne à neuf heurres dou matin. Pouis, qu'il rrôtisse au fourr ! Vous zavez noté ?

— Oui, Grandissime Sorcière, nous notons !

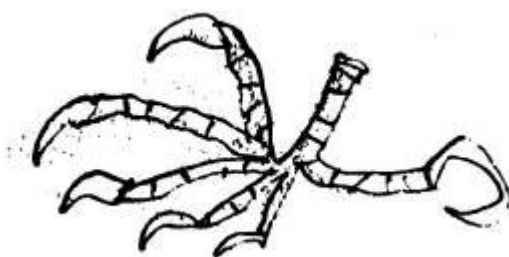


— Ensuite, prenez votre télescope bouilli, vos queues de souris grillées, vos souris marinées, et vous passez le tout au mixerr. Mixez à toute vitesse. Vous avez alors une belle pâte épaisse. Alors, continuez à mixer après avoir ajouté le blanc d'un œuf de grognassier.

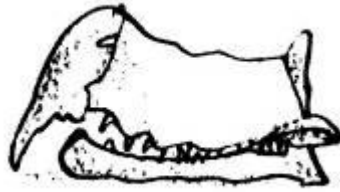


— Un œuf de grognassier, d'accord ! répétèrent les sorcières. À travers les clameurs, j'entendis une sorcière, au dernier rang, murmurer à sa voisine :

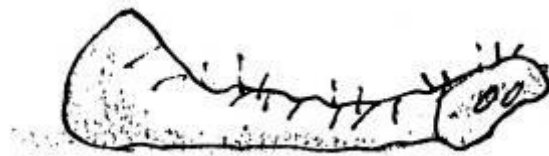
— Je suis trop vieille pour aller dénicher des œufs. Ces maudits grognassiers bâtissent toujours leurs nids très haut !



— Donc, reprit la Grandissime Sorcière, vous mixez l'œuf, puis vous ajoutez un à un les ingrédients suivants : la pince d'un craberronche, le bec d'un blablapif, le groin d'un cochon de vin et la langue d'un chavélos. J'espère que vous les trouverez sans problème.



— Sans problème ! répliquèrent les sorcières. Nous tuerons le blablapif au harpon, nous piégerons le crabcronche, nous tirerons sur le cochon de vin, et nous attraperons le chavélos dans son terrier.



— Excellent, approuva la Grandissime Sorcière. Quand vous aurez tout mixé, vous obtiendrez un magnifique liquide vert. Introduisez une goutte, juste une gouttelette de ce produit dans un bonbon ou dans un chocolat, et, à neuf heures du lendemain matin, l'enfant qui l'aura croqué se retrouvera transformé en souris, vingt-six secondes plus tard ! Mais attention, ne dépassez jamais la dose. Ne mettez jamais plus d'une goutte dans chaque bonbon ou chocolat, et ne donnez à un enfant qu'un bonbon ou qu'un chocolat. Une grosse dose de la potion Souris à retardement déréglerait le réveil, et l'enfant deviendrait souris trop tôt. Une grosse dose peut avoir un effet instantané, et vous ne le souhaitez pas. Il ne faut pas que les enfants soient transformés en souris dans vos confiseries.



Sinon, adieu à nos projets !
Aussi, attention : pas de grosse dose !

La démonstration

La Grandissime reprit la parole :

— Maintenant, je vais vous prouver que cette potion marche à la perfection. Il est bien entendu que vous pouvez faire sonner le réveil à l'heure que vous voulez ! Ce n'est pas forcément neuf heures. Donc, hier, j'ai préparé, moi-même, une petite quantité de potion Souris à retardement pour vous faire une démonstration. Mais j'ai introduit un changement dans la recette. J'ai réglé le réveil à quinze heures trente. C'est-à-dire... dans exactement sept minutes !

L'assemblée des sorcières buvait les paroles de la Grandissime, pressentant qu'un événement extraordinaire allait se produire.

— Qu'ai-je donc fait de cette potion ? Je vais vous répondre aussitôt. J'ai glissé une goutte de potion dans une barre de chocolat, et j'ai donné cette barre à un répougnant et nauséabond petit garçon, qui arpentait les couloirs.

La Grandissime Sorcière s'arrêta brutalement. Le public haletait, en attendant la suite.

— Ce répougnant petit moutard a croqué sa barre de chocolat. « C'est bon ? » lui ai-je demandé. « Sûrement ! » a-t-il répondu. « En veux-tu d'autres ? » ai-je demandé. « Ouais ! » a-t-il répondu. Alors j'ai déclaré : « Je te donnerai six barres de chocolat, si tu viens dans la salle de bal de cet hôtel, demain à trois heures vingt-cinq de l'après-midi. » « Six barres ! s'est écrié le dégoûtant petit porc. J'y serai. Pour sûr, j'y serai ! »

Et la Grandissime Sorcière se mit à hurler :

— La mise en scène est prête ! La preuve par neuf va commencer !... Il est maintenant, voyons sur ma montre, 3 h 25, et l'affreux petit moutard sera changé en souris dans cinq minutes. Il devrait déjà se trouver devant la porte.

Et la diablesse avait raison. Le garçon tambourinait à la porte.

— Vite ! cria la Grandissime Sorcière. Rremettez vos perrouques, vos gants et vos chausseurres !

Les sorcières obéirent dans un désordre indescriptible. La Grandissime Sorcière replaça son masque sur son terrifiant visage. C'était stupéfiant de voir comme il la transformait en jeune et jolie femme.

— Je veux entrer ! criait la voix du garçon, derrière la porte. Où sont les chocolats que vous m'avez promis ? Je les veux, ils sont à moi !

— Non seulement il poue, mais il est goulou ! dit la Grandissime Sorcière. Ouvrez la porrte, et qu'il entre !

Chose extraordinaire, ses lèvres remuaient naturellement quand elle parlait, malgré son masque.

La matrone, qui barrait la porte, enleva la chaîne, introduisit la clé dans la serrure, et ouvrit.

— Bonjour, mon bonhomme ! s'écria-t-elle. Ravie de te voir ! Tu viens chercher tes barres de chocolat, n'est-ce pas ? Elles t'attendent ! Viens !



Un petit garçon portant un tee-shirt blanc, un short gris et des tennis, entra dans la salle. Je le reconnus aussitôt. Il

s'appelait Bruno Jenkins, et habitait à l'hôtel avec ses parents. C'était un garçon sans intérêt, le genre d'individu qui est toujours en train de manger. Vous l'apercevez dans le hall de l'hôtel ? Il se gave de chips ! Dans le jardin ? Il s'empiffre de glace. De plus, Bruno se vantait sans arrêt : « Mon père gagne plus que le tien. Nous avons trois voitures, etc. »

Il y avait pire. Hier matin, je l'avais découvert agenouillé sur la terrasse, tenant une loupe. Avec elle, il captait les rayons du soleil et il s'amusait à rôtir les fourmis.

— J'adore les voir brûler ! avait-il dit.

— C'est horrible ! m'étais-je écrié. Arrête.

— Essaie un peu de m'arrêter ! avait-il répliqué.

Alors, je l'avais poussé de toutes mes forces, et il était tombé contre la balustrade où étaient hissés les drapeaux.

Sa loupe s'était brisée, et il s'était relevé en brailant :

— Mon père te le fera payer !

Puis il avait filé, sans doute pour chercher son père. C'était la dernière fois que j'avais aperçu Bruno Jenkins. Le voir transformé en souris m'aurait beaucoup surpris, mais je dois avouer que cela ne m'aurait pas déplu. En tout cas, je n'aurais pas voulu être à sa place.

— Mon cherr petit, roucoula la Grandissime Sorcière toujours sur l'estrade, j'ai tes chocolats.

Monte prrès de moi, et dis bonjourr à ces charrmantes dames.

Sa voix était douce comme du miel, à présent.

Bruno semblait un peu éberlué par cet accueil, mais il accepta d'être conduit par la matrone sur l'estrade.

— Vouais ! fit-il. Où sont mes six barres de chocolat ?

Une seconde sorcière referma la porte à double tour, et remit la chaîne cadénassée autour des deux loquets. Bruno, trop occupé à réclamer ses barres de chocolat, ne le remarqua pas.

— Il ne rreste plous qu'oune minute avant trrois heurres trrente ! annonça la Grandissime Sorcière.

— Que se passe-t-il ? demanda Bruno.

Il n'avait pas peur, mais la situation le mettait mal à l'aise.

— Que se passe-t-il ? répéta-t-il. Je veux mes chocolats !

— Trente secondes ! cria la Grandissime Sorcière, en attrapant Bruno par le bras.

Le garçon se dégagea, et la dévisagea. Elle le fixa à son tour, souriant avec les lèvres de son masque. Toutes les sorcières regardaient Bruno.

— Vingt secondes ! cria la Grandissime Sorcière.

— Mes chocolats ! hurla Bruno, devenu, soudain, méfiant.

— Quinze secondes, continua la Grandissime Sorcière.



— Espèce de cinglée ! vociféra Bruno. Quand vous aurez fini de compter, vous me donnerez les chocolats, oui ou non ?

— Dix secondes ! s'exclama la Grandissime Sorcière. Neuf... huit... sept... six... cinq... quatre... trois... deux... un... zéro ! Mise à feu !

J'aurais juré entendre sonner un réveil. Bruno bondit, comme si on lui avait piqué les fesses avec une épingle à chapeau.

— Ouille ! hurla-t-il.

Il atterrit sur la petite table, placée sur l'estrade. Criant et grignotant, il se mit à sauter de tous les côtés. Soudain, silence. Son corps s'était raidi.

— Le réveil a sonné ! cria la Grandissime Sorcière. La potion Sourris à retardement entre en action !

Elle se mit à bondir sur l'estrade, en tapant sur ses mains gantées et en chantant :

*Petit pou pouant
Moutarrd dégoûtant
Horrible verrmisseau
Deviens sourr-le-champ
Oun rravissant sourriceau !*

Bruno rapetissait, rapetissait, de seconde en seconde...
Ses habits disparurent, et des poils bruns lui poussèrent sur le corps.

Soudain, une queue...

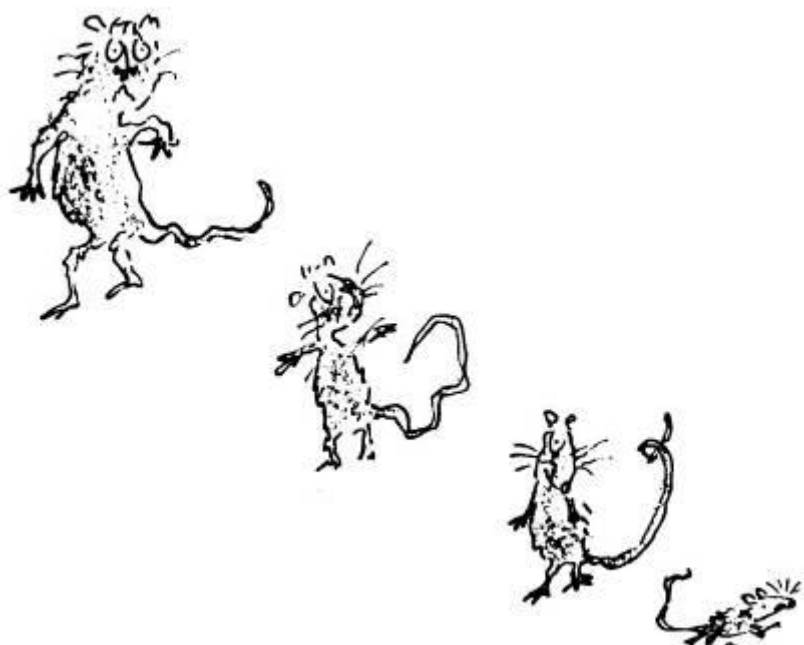
Puis des moustaches...

Puis quatre pattes...

Cela se passa très vite, en quelques secondes...

Bruno n'était plus qu'un souriceau brun courant sur la table !





— Bravissimo ! hurla l'assemblée. La Grandissime Sorcière a réussi ! Ça marche ! Fantastique ! Fantastiquissime ! Vous êtes démoniaque, ô Brillantissime !

Elles applaudissaient toutes, debout, déchaînées. La Grandissime Sorcière sortit une souricière cachée dans les replis de sa robe, et la posa par terre.

« Oh, non ! me dis-je. Je ne veux pas voir ça ! Bruno est le roi des enqueteurs, mais quand même je n'ai pas envie de le voir décapité ! »

— Où est-il ? aboya la Grandissime Sorcière en cherchant sur l'estrade. Où a-t-il filé, l'animal ?

Impossible de le trouver, Dieu merci ! Le rusé Bruno avait dû sauter de la table et se cacher dans un coin ou dans un trou.

— Tant pis ! cria la Grandissime Sorcière. Rasseyez-vous et silence !

Les vieilles sorcières

La Grandissime monta sur la table, et balaya, de son regard fulgurant, l'assemblée des sorcières soumises.

— Les sorrcières qui ont plous de soixante-dix ans, levez les mains ! aboya-t-elle.

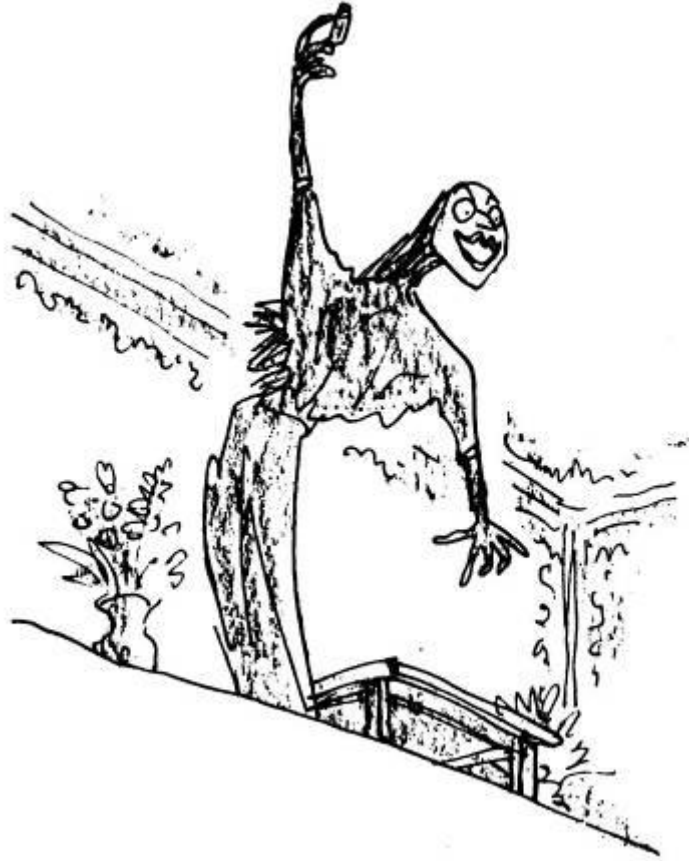
Sept ou huit mains se dressèrent.

Et la Grandissime Sorcière de leur dire :

— Je pense que vous, les anciennes, vous ne pouvez plous grimper aux sommets des arrbrres pourr cueillir les œufs des grrognassiers...

— Non, hélas, non ! fit le chœur des vieilles sorcières. Nous n'en sommes plus capables.

— Et vous ne pouvez plous, poursuivit la Grandissime Sorcière, piéger les crraberronches, qui vivent au crreux des falaises. Je ne vous vois pas, non plous, essayer de rrattraper à la courrse les chavélos, ni chasser au harrpon les blablapifs, ces poissons qui mettent le nez parrrtout, ni même chasser, dans les landes déserrtes, les cochons de vin. Vous êtes trrop âgées et trrop fatiguées pourr ce genre de jeux !



— Hélas, oui ! approuva le chœur des vieilles sorcières.

— Vous, les vieilles sorcières, dit la Grandissime, vous m'avez servie fidèlement pendant de nombreuses années. Vous êtes âgées et fatiguées, certes, mais je veux que, vous aussi, vous ayez le plaisir de passer à la sourisierre quelques milliers d'enfants. C'est pourquoi j'ai préparé, de mes propres mains, une quantité limitée de la potion Souris à retardement, que je vous donnerai avant que vous quittiez l'hôtel.

— Oh, merci ! Mille fois merci ! s'écrièrent les vieilles sorcières. Non seulement vous êtes Grandissime, mais vous êtes aussi Magnanimissime, Gentilissime et Bienveillantissime !

— Voici un échantillon de la potion que je vais vous offrir, dit la Grandissime Sorcière.

Elle fouilla dans la poche de sa robe, et sortit un tout petit flacon. Elle le brandit, en criant :

— Dans ce minuscule flacon, il y a cinq cents doses de potion ! De quoi transformer cinq cents enfants en souris !

Moi, de ma cachette, je ne voyais qu'un flacon de verre bleu, petit comme un flacon de gouttes pour le nez.

— Je distribuerai deux flacons de potion à chacune d'entre vous ! hurla la Grandissime.

— Merci ! Un milliard de fois merci ! O Générosissime ! s'écria le chœur des anciennes. Nous vous promettons, chacune d'entre nous, de transformer un millier d'enfants en souris !

— La réunion est terminée, déclara la Grandissime Sorcière. Nous devons débarrasser le plancher ! Il est temps d'aller prendre le thé avec cet imbécile de directeur, sur la terrasse *Sunshine*. Ma chambre porte le numéro 454. Ne l'oubliez pas, les anciennes ! Puis, à vingt heures, nous nous rassemblerons toutes pour dîner au restaurant de l'hôtel. Nous sommes les charmantes dames de la Société royale pour la protection de l'enfance persécutée. Et l'on nous a réservé deux grandes tables. Mais surtout, n'oubliez pas de boucher vos narines de coton. L'hôtel grouille d'enfants à l'odeur épouvantable, et, sans ces tampons, l'odeur de caca de chien fumant gâcherait notre festin. Je vous rappelle qu'il faut se conduire de façon normale, quoi qu'il arrive. Est-ce clair ? Y a-t-il d'autres questions ?

— Oui, Grandissime, dit une voix dans l'assistance. Qu'arrive-t-il si l'un de ces chocolats est croqué par un adulte ?

— La potion ne marche pas avec les adultes, répondit la Grandissime Sorcière. Quittons les lieux.

Les sorcières ramassèrent leurs affaires et se levèrent.

Je les observais toujours à travers la fente du paravent, tout en priant le ciel qu'elles débarrassent le plancher au plus vite, pour que je me sente enfin tranquille.

— Attendez ! couina une voix. Arrêtez tout.

Il s'agissait d'une sorcière du dernier rang, et sa voix stridulait comme les trompettes d'un orchestre de cigales. Toutes les sorcières s'arrêtèrent, et se retournèrent vers elle.

Cette sorcière stridulante était une grande perche, et je l'apercevais bien, avec sa tête penchée vers le paravent et son nez humant l'air. Elle aspirait à pleins poumons, et ses *narines* frémissaient !

— Attendez ! s'écria-t-elle de nouveau.

— Que se passe-t-il ? demandèrent les autres sorcières.

— *Le caca de chien !* hurla la grande perche. Je viens de sentir l'abominable odeur de caca de chien !

— Sûrement pas ! s'exclamèrent les autres sorcières. C'est impossible !

— Si, si, reprit la grande perche. Je le sens à nouveau. L'odeur est faible, mais j'arrive à la sentir. Il y a un enfant, ici, dans cette salle, caché quelque part, pas très loin de moi.

— Que se passe-t-il au fond de la salle ? demanda la Grandissime Sorcière, furieuse, en descendant de l'estrade.

— Mildred a senti une odeur de *caca de chien*, Grandissime, lui répondit une sorcière.

— Balivernes et coquecigrroues ! s'écria la Grandissime. C'est elle, Mildred, qui a du *caca de chien* entre les zorreilles. Il n'y a aucun enfant dans cette salle.

— Attendez un instant ! cria la grande perche. Ne bougez pas ! Je sens à nouveau cette odeur abominable.

Ses grandes narines palpitaient comme les ventouses d'un poulpe s'attaquant à un scaphandrier !

— L'odeur devient de plus en plus forte, poursuivit la grande perche. Elle m'écorche les narines ! Vous ne sentez rien ?



Toutes les autres sorcières se mirent à frémir des narines.

— Mildred a raison ! s'écria une autre voix. Complètement raison ! C'est bien une odeur nauséabonde de *caca de chien* !

Et bientôt, toute l'assemblée des sorcières avait senti l'abominable odeur.

— *Caca de chien* ! s'écrièrent-elles. La salle pue le *caca de chien* ! Pouah ! Deux fois pouah ! Trois fois pouah ! Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas senti auparavant ? On se croirait dans un chenil. Un petit garçon doit se cacher dans cette salle !

— Il faut le trouver ! vociféra la Grandissime Sorcière. Il faut le débousquer. Il faut fouiller partout. Rreniflons, dans tous les coins.

Mes cheveux se dressèrent comme les épines d'un hérisson... Une sueur froide dégoulina des pores de ma peau.

— Il ne faut pas qu'il nous échappe, ce petit fouxier à deux pattes ! continuait la Grandissime, d'une voix stridente. S'il est dans la salle, il a tout entendu de notre plan extraordinaire d'extermination par les bonbons à retardement ! Il faut le poulvérriser !

La métamorphose

« Pas moyen d'échapper à ces diaboliques sorcières ! pensai-je. Même si je cours comme un dératé, et que j'échappe à leurs griffes, je ne peux pas sortir de cette salle. La porte est fermée à double tour, et les loquets sont enchaînés et cadénassés ! Je suis cuit comme une souris ! Je suis perdu ! Oh ! Grand-mère, que vont-elles me faire ? »

Regardant derrière moi, j'aperçus une horrible sorcière outrageusement poudrée et maquillée, qui me fixait avec un sourire démoniaque.

— Il est là, derrière le paravent ! hurla-t-elle, triomphalement. Venez vite !

Elle tendit sa main gantée pour m'attraper par les cheveux. D'un bond, je me dégageai. Je courus à toute vitesse. La peur me donnait des ailes. Aucune sorcière ne put m'agripper. Enfin, la porte de la salle ! En vain, j'essayai de forcer sur les battants.

Les sorcières ne me poursuivaient même plus. Elles m'observaient par petits groupes, persuadées que je ne leur échapperais jamais. Plusieurs criaient, en se bouchant le nez :

— Pouah ! Quelle odeur ! C'est insupportable !

— Attrapez-le, idiots ! hurla la Grandissime Sorcière revenue sur l'estrade pour mieux observer la scène. Maintenant qu'il est coincé devant la porte, descendez les allées par petits groupes vers le fond de la salle. Il ne peut pas s'enfuir. Apportez-moi vite ce petit fourgon ! Je me le réserve !

Les sorcières obéirent et se mirent à avancer vers moi, à gauche, à droite, et dans l'allée centrale, entre les rangées de chaises vides. De cette façon, pas moyen de leur échapper. J'étais coincé.

— Au secours ! criai-je, pris de terreur.

Je tournai la tête vers la porte, dans l'espoir que quelqu'un m'entendrait, au-dehors.

— Au secours ! À l'aide !

— Attrapez vite ce sale petit bonhomme ! Empêchez-le de corner à nos zorreilles ! hurla la Grandissime.

Les sorcières se jetèrent sur moi. Quatre m'attrapèrent par les bras et les jambes, puis me soulevèrent. Comme je criais encore, une cinquième me ferma la bouche de sa main gantée.

— Apporrttez-le-moi ! vociféra joyeusement la Grandissime. Apporrttez-moi ce petit verrmisseau qui nous espionnait !

On me porta jusqu'à l'estrade, et je restai suspendu en l'air, soutenu par les sorcières.



La Grandissime m'adressa un affreux sourire. Tout en tenant le petit flacon bleu de potion, elle déclara :

— Un peu de potion, maintenant ! Bouchez-loui le nez pour qu'il ouvrrre la bouche.

Des doigts vigoureux me pincèrent le nez. Je gardai la bouche fermée, retenant ma respiration. Mais je ne pouvais pas tenir longtemps, ma poitrine éclatait. J'ouvris la bouche pour expulser une bouffée d'air. La Grandissime Sorcière en profita pour glisser le contenu entier du flacon dans ma gorge !

Quelle horreur ! J'avais l'impression d'avoir avalé de l'eau bouillante ! Ma gorge était en feu ! Cette épouvantable sensation de brûlure descendit dans mon estomac. Maintenant, tout mon

corps brûlait ! Ma tête, mes jambes et mes bras ! Je hurlai, mais la main gantée de la Grandissime me referma la bouche.

Ensuite, je sentis ma peau rétrécir. Comment dire ? Du sommet de mon crâne jusqu'au bout de mes orteils, je rétrécissais. Un peu comme si j'étais un ballon qu'on s'amusaient à tordre pour le faire éclater !

Ensuite, je sentis ma peau devenir métallique. Comme une automobile à la casse, sous presse. Oui, j'étais pressé !

Après quoi, je sentis une douloureuse sensation de picotement sur ma peau (ou plutôt, sur ce qu'il en restait). C'était comme si de minuscules aiguilles sortaient de mon épiderme. Maintenant, je me rends compte que les poils de souris poussaient !

J'entendis, au loin, la voix de la Grandissime Sorcière hurler :

— Cinq cents doses ! Ce petit cancrrelat pouant a bou cinq cents doses ! Le rréveil a été poulvérrisé ! Nous assistons à oun effet immédiat !

Des applaudissement éclatèrent.

« Je ne suis plus moi-même ! pensai-je. Je suis dans une autre peau ! »

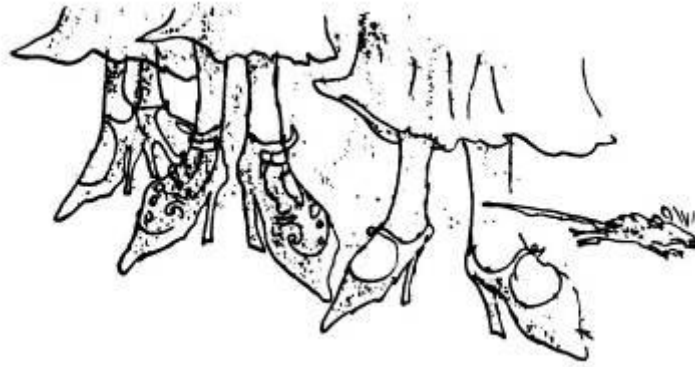
Le sol n'était plus qu'à deux centimètres de mon nez !

Deux petites pattes poilues se trouvaient par terre. Je les remuai. C'étaient les miennes !

A ce moment-là, je compris que je n'étais plus un petit garçon mais un souriceau !

— Et maintenant, glapit la Grandissime Sorcière, vite la sourricière et le morrceau de grrouyèrre que j'ai sourr moi, pourr la démonstration.

Je savais ce qui m'attendait : la tête coupée ! Je traversai l'estrade à la vitesse de l'éclair. Stupéfait de ma propre vitesse, je bondis par-dessus les pieds des sorcières, à gauche, à droite. En trois secondes, je descendis les marches de l'estrade, atterris sur le parquet de la salle, et me faufilai au milieu des chaises. Je ne faisais aucun bruit en courant. Maintenant, la douleur était partie, et je me sentais merveilleusement bien.



« Après tout, me dis-je, ce n'est pas mal d'être petit et rapide quand on a une horde de sorcières à ses trousses. »

Je repérai le pied d'une chaise, et je me cachai derrière, sans bouger.

— Laissez ce pou ! hurlait, au loin, la Grandissime Sorcière. Inutile de s'en occuper. Ce n'est plus qu'une souris ! Le chat de l'hôtel en fera son festin ! Sortons vite d'ici ! Notre congrès est terminé ! Ouvrons la porte, et rendons-nous à la terrasse *Sunshine* pour prendre le thé avec cet idiot de directeur !

Bruno, le souriceau.

Je jetai un coup d'œil, caché derrière le pied de la chaise, et je vis des centaines de jambes défiler vers la sortie de la salle de bal. Après le départ des sorcières, la salle fut plongée dans le plus profond silence. Avec précaution, je m'aventurai sur le parquet. Soudain, je me souvins de Bruno. Il devait être dans la pièce, lui aussi.

— Bruno ! appelai-je.

Quel choc ! je parlais comme avant ! Avec ma voix, ma propre voix plutôt forte !

C'était tellement merveilleux que je frémis de joie.

Je recommençai pour vérifier.

— Bruno ! répétais-je. Où es-tu, Bruno ? Si tu m'entends, pousse un cri !

Oui, vraiment, ma voix était restée exactement la même, aussi puissante que lorsque j'étais petit garçon.

— Holà ! Bruno ! Où te caches-tu ?

Aucune réponse.

Je me faufilai entre les pieds des chaises. Trotter à ras de terre était agréable. Vous vous étonnez, sans doute, que je n'ai pas été affligé par ma transformation ? Après tout, qu'y a-t-il de si merveilleux à être un petit garçon ? Pourquoi ne serait-ce pas mieux d'être un souriceau ? Je sais bien que les souris sont chassées, quelquefois empoisonnées, ou capturées dans une souricière. Mais les enfants, aussi, sont quelquefois tués. Ils peuvent être renversés par une voiture, ou mourir d'une affreuse maladie. Les enfants doivent aller à l'école. Pas les souris ! Les souris ne passent pas d'examens. Elles n'ont aucun souci d'argent. En fait, les souris n'ont que deux ennemis : les êtres humains et les chats. Grand-mère était un être humain, mais j'étais sûr qu'elle m'aimerait toujours, quelle que soit mon apparence. De plus, grâce au ciel, elle n'avait pas de chat. Quand les souris grandissent, elles ne font pas la guerre aux autres

souris. Les souris, j'en étais sûr ou presque, s'aimaient entre elles. Les êtres humains, non !

« Oui, me dis-je. Je pense que c'est très agréable d'être un souriceau. »

De-ci, de-là, je trottais sur le parquet de la salle de bal, en songeant aux avantages d'être un souriceau plutôt que d'être un petit garçon.

Soudain, j'aperçus un autre souriceau. Il était accroupi sur le sol, et tenait un morceau de pain dans ses pattes de devant. Il le grignotait avec délice. Ce devait être Bruno.

— Bonjour, Bruno, dis-je.

Il me regarda à peine, puis continua à s'empiffrer.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demandai-je.

— Une de ces femmes a laissé tomber son sandwich, répondit-il. Un sandwich au pâté de saumon, vraiment délicieux.



Bruno, aussi, parlait d'une voix normale. Un vrai souriceau m'aurait répondu par des couinements. Mais nous n'étions pas de vrais souriceaux ! C'était vraiment très amusant d'entendre la voix forte de Bruno sortir de son petit museau !

— Écoute-moi, Bruno, dis-je. Nous sommes transformés en souriceaux. Il faut réfléchir aux conséquences de cette transformation.

Bruno s'arrêta de grignoter, et me fixa de ses petits yeux bleus.

— Pourquoi as-tu dit *nous* ? demanda-t-il. Parle pour toi ! Toi, tu es devenu souriceau, mais quel rapport avec moi ?

— Mais tu es un souriceau, toi aussi, Bruno !

— Ne dis pas de sottises ! s'écria-t-il. Je ne suis pas un souriceau !

— Hélas, si, Bruno !

— Mais non ! cria-t-il. Pourquoi m'insultes-tu ? Je n'ai pas été grossier avec toi ! Alors pourquoi s'acharner sur moi, en me traitant de souriceau ?

— Tu ne sais vraiment pas ce qu'il t'est arrivé ? demandai-je.

— Mais enfin, de quoi veux-tu parler ? demanda Bruno.

— Je dois t'informer, dis-je de façon solennelle, que, il y a un instant, une sorcière t'a transformé en souriceau. Puis elle a fait de même avec moi.

— Tu mens ! cria-t-il. Je ne suis pas un souriceau. Je m'appelle Bruno Jenkins, et je suis un garçon.

— Si tu n'étais pas tellement occupé à grignoter ce sandwich, dis-je, tu aurais remarqué tes petites pattes poilues. Regarde-les.

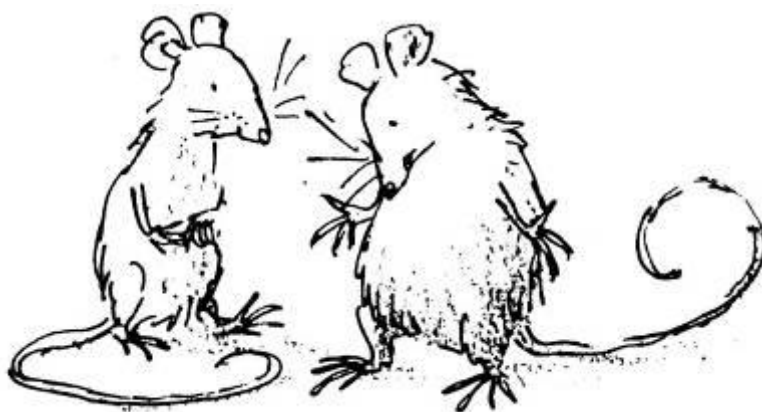
Bruno regarda ses pattes.

— Incroyable ! cria-t-il, en sursautant. Je suis un souriceau ! Que va dire mon père ?

— Il pensera peut-être que c'est mieux pour toi ! dis-je.

— Je ne veux pas être un souriceau ! cria Bruno, en bondissant sur place. Je refuse d'être un souriceau ! Je m'appelle Bruno Jenkins, et je suis un garçon !

— Ce n'est pas bien terrible d'être un souriceau, dis-je. Tu peux vivre dans un trou.



— Je ne veux pas vivre dans un trou ! cria Bruno.

— Et la nuit, dis-je, tu peux te glisser dans le placard aux provisions. Grignoter à ton aise tous les paquets de corn-flakes et de raisins secs, grignoter des biscuits au chocolat, t’empiffrer de tout ce que tu veux. Passer la nuit à te régaler ! C’est ce que font toutes les souris.

— C’est une bonne idée, dit Bruno, en se redressant un peu. Mais comment ouvrir la porte d’un frigo pour manger du poulet froid et les restes du repas ? C’est ce que je faisais, toutes les nuits, avant d’être transformé en souriceau !

— Peut-être que ton père t’achètera un petit frigo à la taille d’une souris, rien que pour toi.

— Tu m’as dit qu’une sorcière m’avait transformé en souriceau, dit Bruno. Quelle sorcière ?

— Celle qui t’a donné une barre de chocolat, hier après-midi. Tu ne t’en souviens pas ?

— La vieille vache dégoûtante ! s’écria-t-il. Je vais le lui faire payer. Où est-elle ? Comment s’appelle-t-elle ?

— Oublie tout ça, dis-je. Il n’y a plus rien à espérer. Le problème le plus délicat, ce sont tes parents. Comment vont-ils prendre cette nouvelle situation ? Continueront-ils à t’aimer ?

Bruno réfléchit un moment.

— Je pense que mon père sera interloqué !

— Et ta mère ?

— Elle a peur des souris !

— Voilà donc ton problème, dis-je.

— Mon problème ? dit-il. Et le tien ?

— Grand-mère comprendra facilement, répondis-je. Elle sait tout sur les sorcières.

Bruno reprit une petite bouchée de son sandwich.

— Que suggères-tu ? demanda-t-il.

— Je propose que nous allions demander conseil à Grand-mère. Elle saura exactement ce qu’il faut faire.

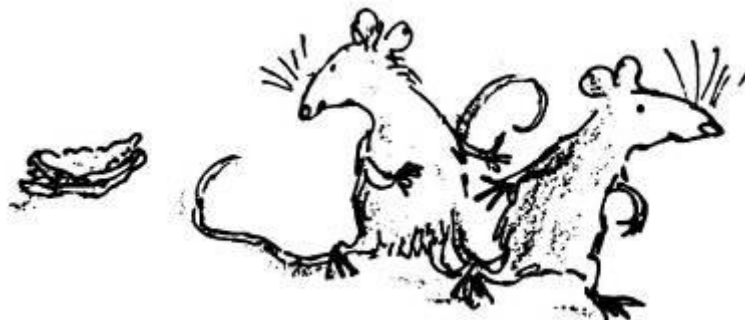
Je me dirigeai vers la porte de la salle restée grande ouverte. Bruno me suivit, tout en tenant son bout de sandwich dans une patte.

— Quand nous sortirons dans le couloir, dis-je, il faudra courir à vive allure le long du mur. Ne parlons plus, pour ne pas

nous faire remarquer ! N'oublie jamais que si quelqu'un nous aperçoit, il tentera de nous tuer à coups de balai.

Je lui arrachai son bout de sandwich, et je le jetai dans une poubelle !

— Allons-y, dis-je. Suis-moi !



Surprise pour Grand-mère

Aussitôt franchi le seuil de la salle de bal, je filai le long du couloir qui menait au hall d'entrée, en passant devant le salon, la bibliothèque, la salle de jeux, le fumoir. Enfin, j'arrivai devant l'escalier. Sautant comme un diabolin, je commençai à grimper les marches une à une, en me faisant tout petit contre le mur.

— Toujours derrière moi, Bruno ? murmurai-je.

— Oui, je fais ce que je peux, répondit-il.

La chambre de Grand-mère et la mienne se trouvaient au cinquième étage. C'était vraiment une dure ascension, pour des souris ! Nous ne rencontrâmes personne, puisque tout le monde utilisait l'ascenseur. Arrivé au cinquième, je poursuivis ma course folle dans le couloir qui conduisait à la chambre de Grand-mère. Ses chaussures attendaient d'être cirées, devant la porte. Bruno avait fini par me rejoindre.

— Et maintenant que va-t-on faire ? dit-il.

Soudain, j'aperçus une femme de chambre, qui se dirigeait vers nous. Je la reconnus immédiatement. Il s'agissait de celle qui avait rapporté au directeur l'existence de mes souris blanches. Je ne voulais pas qu'elle me voie sous ma nouvelle peau.

— Vite, dis-je à Bruno. Cachons-nous dans les chaussures !



Je sautai dans l'une et Bruno dans l'autre. Je pensais que la femme de chambre poursuivrait son chemin. Mais non ! Elle se baissa pour ramasser les chaussures. Elle mit sa main directement dans celle où je m'étais caché. Et quand l'un de ses doigts effleura ma fourrure, je le mordis ! C'était idiot d'agir ainsi mais je le fis par pur instinct, sans réfléchir. La femme poussa un tel cri qu'on dut l'entendre sur les bateaux qui traversaient la Manche ! Elle laissa tomber les chaussures et déguerpit dans le couloir !

Grand-mère ouvrit la porte.

— Mais que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Je me faufilai dans sa chambre, suivi de Bruno.

— Ferme la porte, Grand-mère, criai-je. Dépêche-toi, je t'en prie !

Grand-mère regarda autour d'elle, et finit par découvrir deux souriceaux bruns sur la moquette.

— S'il te plaît, ferme la porte ! répétai-je.

C'est à ce moment-là que Grand-mère vit un souriceau qui parlait avec ma voix !

Grand-mère resta pétrifiée. On aurait dit une statue de marbre blanc. Ses yeux étaient si exorbités qu'on voyait le globe

oculaire en entier. Puis, elle se mit à trembler. Elle allait s'évanouir et tomber par terre.

— S'il te plaît, Grand-mère, ferme vite la porte ! répétais-je. Cette affreuse femme de ménage pourrait revenir.

Grand-mère réussit à reprendre le dessus, et ferma la porte. Elle s'adossa contre le mur, tout en regardant le souriceau que j'étais devenu. Je vis des larmes rouler le long de ses joues.

— Ne pleure pas, Grand-mère, dis-je. Il aurait pu m'arriver pire. J'ai réussi à échapper aux sorcières, et je suis encore en vie, voilà l'important ! L'autre souriceau s'appelle Bruno.

Grand-mère se pencha très lentement vers nous, nous souleva et nous déposa sur la table. Bruno se précipita vers une jatte de bananes, et se mit à ronger la peau d'un des fruits.

Grand-mère s'agrippa aux bras d'un fauteuil pour ne pas tomber. Elle ne me quittait pas du regard.

— Assieds-toi, Grand-mère, proposai-je.

Elle s'effondra dans le fauteuil.

— Oh, mon petit ! murmura-t-elle.

Et les larmes se remirent à couler à flots le long de ses joues.

— Oh, mon pauvre petit ! répéta-t-elle. Raconte-moi comment tout cela est arrivé.

— La Grandissime Sorcière m'a transformé en souriceau, répondis-je. Mais la chose la plus curieuse est que, honnêtement, je me sens bien dans ma nouvelle peau ! Et, plus curieux encore, je ne lui en veux pas ! Je me préfère en souriceau ! Je ne suis plus un petit garçon, et je sais que je ne le redeviendrai plus jamais. Mais tout ira bien, tant que tu me protégeras.

Pour Grand-mère, ce n'était pas exactement des paroles de consolation. Mais j'étais parfaitement sincère. Grand-mère devait trouver bizarre que je ne sois pas accablé par mon sort. C'était bizarre, en effet. Mais c'était ainsi. Je n'arriverai jamais à l'expliquer.

— Bien sûr, je te protégerai, murmura Grand-mère. Tu peux me redire comment s'appelle l'autre souriceau ?

— Bruno Jenkins, répondis-je. Il a été transformé aussi par la Grandissime Sorcière.

Grand-mère prit un long cigare d'une boîte dans son sac et le porta à la bouche. Elle chercha également une boîte d'allumettes. Elle frotta une allumette, mais ses doigts tremblaient tellement qu'elle ne réussit pas à allumer le bout de son cigare. Quand elle y parvint enfin, elle tira une longue bouffée et avala la fumée. Cela sembla la calmer un peu.

— Où est-ce que c'est arrivé ? demanda-t-elle. Où est la Grandissime Sorcière ? Habite-t-elle l'hôtel ?

— Grand-mère, dis-je, il n'y a pas que la Grandissime Sorcière. Elles étaient des centaines ! Elles remplissaient toute la salle de bal ! Et elles logent à l'hôtel !

— Tu veux dire... bredouilla Grand-mère en se penchant vers moi pour me voir mieux. Tu veux dire vraiment... que les sorcières anglaises tiennent leur congrès annuel ici, dans cet hôtel ?

— Oui, Grand-mère, répondis-je. Le congrès est déjà fini. J'ai tout vu et tout entendu du début jusqu'à la fin. Toutes les sorcières anglaises et la Grandissime sont au rez-de-chaussée. Elles se font passer pour les membres de la Société royale pour la protection de l'enfance persécutée et, en ce moment, elles prennent le thé avec le directeur de l'hôtel !

— Comment t'ont-elles découvert ?

— Elles m'ont reniflé, répondis-je.

— Tu sentais le caca de chien, n'est-ce pas ? fit-elle en soupirant.

— C'est vrai, mais mon odeur était à peine perceptible, car je n'avais pas pris de bain depuis longtemps.



— Les enfants ne devraient jamais prendre de bain, opina Grand-mère. C'est une habitude dangereuse.

— Tu as raison, Grand-mère.

Elle fit une petite pause pour tirer une bouffée de son cigare.

— Elles sont vraiment au rez-de-chaussée en train de prendre le thé ? reprit-elle.

— Oui, j'en suis sûr, Grand-mère.

Il y eut une nouvelle pause. Je vis un éclair de malice briller dans ses yeux. Et soudain, elle se redressa sur son fauteuil et dit d'une voix ferme :

— Raconte-moi tout, du début jusqu'à la fin. Et vite, s'il te plaît !

Je repris ma respiration et commençai à raconter. Mon arrivée dans la salle de bal, ma cachette derrière le paravent pour entraîner mes souris blanches. Le panneau annonçant : CONGRES ANNUEL DE LA SOCIETE ROYALE POUR LA PROTECTION DE L'ENFANCE PERSECUTEE. Les femmes qui arrivaient et s'asseyaient. La petite femme, haute comme trois pommes, sur l'estrade. Le moment où elle enleva son masque. Pour décrire son visage, je ne pus trouver les mots exacts...

— C'était horrible, Grand-mère. Vraiment horrible ! Son visage était... *Son visage pourrissait !*

— Poursuis, dit Grand-mère. Ne t'arrête pas.

Alors, je racontai que les sorcières avaient enlevé leurs perruques, leurs gants et leurs chaussures et que soudain, j'avais vu leurs crânes chauves et boutonneux, leurs griffes et leurs pieds sans orteils !

Grand-mère avait rapproché son fauteuil de la table, et s'était assise sur le bord du siège. Des deux mains, elle tenait le pommeau doré de sa canne. Ses yeux scintillaient comme des étoiles.



Puis je racontai comment la Grandissime Sorcière avait fait jaillir un fulgurant éclair d'étincelles, et comment elle avait transformé une malheureuse sorcière en nuage de fumée.

— J'en avais entendu parler ! s'écria Grand-mère, tout excitée. Mais je ne l'avais jamais cru ! Tu es le premier à l'avoir vu de tes propres yeux ! Il s'agit de la punition la plus redoutable de la Grandissime Sorcière ! C'est la « punition frite ». Toutes les sorcières sont terrifiées à l'idée de passer à la poêle. On m'a dit que la Grandissime en a fait une règle, et « frit » au moins une sorcière à chaque congrès annuel pour que, après cette friture, les sorcières viennent lui lécher les orteils !

— Mais les sorcières n'en ont pas, Grand-mère !

— Je sais, mon petit, je sais, mais continue, s'il te plaît.

Je racontai le plan diabolique de la Grandissime Sorcière qui avait inventé les bonbons à retardement pour transformer tous les petits Anglais en souris !

— Je m'en doutais ! s'écria Grand-mère en bondissant sur son fauteuil. Je me doutais bien qu'elle tramait quelque chose de terrible, cette Grandissime Sorcière !

— Il faut les faire arrêter par la police ! dis-je.

— On ne peut pas arrêter une sorcière, dit Grand-mère, en me fixant dans les yeux. Pense au fulgurant pouvoir que cette terrible Grandissime Sorcière a dans les yeux ! Elle peut tuer n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, avec ce fulgurant éclair d'étincelles. Tu l'as vu toi-même !

— Oui, Grand-mère, c'est pourquoi il faut l'empêcher de transformer tous les enfants anglais en souris.

— Tu n'as pas encore fini ton histoire, dit-elle. Raconte-moi ce qui s'est passé pour Bruno. Comment l'ont-elles transformé ?

Alors, je racontai l'arrivée de Bruno dans la salle de bal et comment je l'avais vu être changé en souris. Grand-mère regarda Bruno qui se régalaient avec les bananes.

— Il n'arrête jamais de manger ? demanda-t-elle.

— Jamais, dis-je. Peux-tu répondre à une question ?

— J'espère, dit-elle.

Elle me posa sur ses genoux. Très doucement, elle commença à caresser la fourrure de mon dos. Je me sentais bien.

— Quelle est ta question, mon petit ?

— Je ne comprends pas pourquoi, Bruno et moi, nous pouvons encore parler et penser comme lorsque que nous étions des garçons.

— C'est très simple, répondit Grand-mère. Les sorcières ne pouvaient pas vous transformer en souris à cent pour cent. Elles n'ont fait que vous rapetisser et vous donner des pattes et une fourrure. Sous l'apparence d'un souriceau, tu es toujours toi-même. Tu gardes ton âme, ton esprit et ta voix de garçon. Remercie le ciel pour cela !

— Ainsi donc, je ne suis pas vraiment un souriceau. Je suis une espèce de souriceau-enfant.

— Exactement, dit-elle. Tu es un garçon dans le corps d'un souriceau. Tu es un être à part.

Grand-mère et moi, nous restâmes silencieux un moment. Grand-mère continuait à me caresser doucement l'échine et à tirer des bouffées de son cigare. Le seul bruit que l'on pouvait entendre dans la chambre était celui des dents de Bruno qui continuait toujours à s'attaquer aux bananes ! Quant à moi, mon esprit bouillonnait et les idées les plus folles grouillaient dans mon cerveau.

— Grand-mère, j'ai une idée !

— Oui, mon petit. Laquelle ?

— La Grandissime a dit aux vieilles sorcières qu'elle logeait dans la chambre 454. Tu me suis, Grand-mère ?

— Je te suis, mon petit.

— Ma chambre porte, elle, le numéro 554, et j'habite au cinquième étage. Comme sa chambre porte le numéro 454, elle doit loger au quatrième étage.

— Tu as raison, dit Grand-mère.

— Alors, ne penses-tu pas qu'il est possible que la chambre 454 soit juste au-dessous de la chambre 554 ?

— C'est plus que probable, répondit-elle. Ces hôtels modernes sont construits comme des cubes. Mais à quoi penses-tu ?

— Pourrais-tu me mettre sur mon balcon pour que je puisse voir le balcon du dessous ?

Toutes les chambres de l'hôtel *Magnificent* avaient de petits balcons. Grand-mère m'emmena sur celui de ma chambre. Nous jetâmes un coup d'œil sur le balcon du quatrième étage, au-dessous.

— Si c'est son balcon, dis-je, je parie que je peux descendre d'un étage et entrer dans sa chambre.

— Pour qu'elle t'attrape à nouveau ! s'écria Grand-mère. Non, je ne veux pas.

— En ce moment, toutes les sorcières sont au rez-de-chaussée, en train de prendre le thé avec le directeur. La Grandissime ne sera de retour dans sa chambre que vers dix-huit heures. C'est l'heure à laquelle elle a donné rendez-vous aux vieilles sorcières, qui sont trop âgées pour grimper aux

arbres et cueillir les œufs des grognassiers. Elle va leur donner un flacon de potion Souris à retardement.

— Bien ! Si tu réussis à entrer dans sa chambre, que feras-tu ? demanda Grand-mère.

— J'essaierai de trouver l'endroit où elle cache les flacons. Et si je réussis, j'en vole un et je le ramène ici.

— Pourras-tu transporter un flacon ?

— Oui, il s'agit d'un petit flacon, répondis-je.

— Je n'aime guère ça, dit Grand-mère. Que feras-tu de ce flacon ?

— Un seul flacon suffit pour transformer cinq cents enfants en souris. Il y a environ deux cents sorcières. On leur donnera donc au moins une double dose à chacune, et on les transformera toutes en souris !

— Quelle idée fantastique ! cria Grand-mère, en bondissant sur place. Génial ! Tu es génial, mon petit !

Il y avait un énorme vide au-dessous de moi. Je m'apprêtais à franchir la balustrade, quand Grand-mère bondit.

— Attention, Grand-mère, tu as failli me faire tomber !

— Nous allons débarrasser l'Angleterre de toutes ses sorcières d'un seul coup ! Et, par-dessus le marché, de la Grandissime Sorcière !

— Ça vaut la peine de tenter le coup, dis-je.

— Écoute-moi, dit Grand-mère, si excitée qu'elle faillit à nouveau me faire tomber dans le vide. Si nous réussissons ce coup, ce sera la plus grande victoire de l'humanité contre les sorcières !

— Il reste encore pas mal de choses à faire, dis-je.

— Bien sûr, dit-elle. Supposons que tu réussisses à t'emparer d'un de ces flacons, comment feras-tu pour le vider dans leur nourriture ?

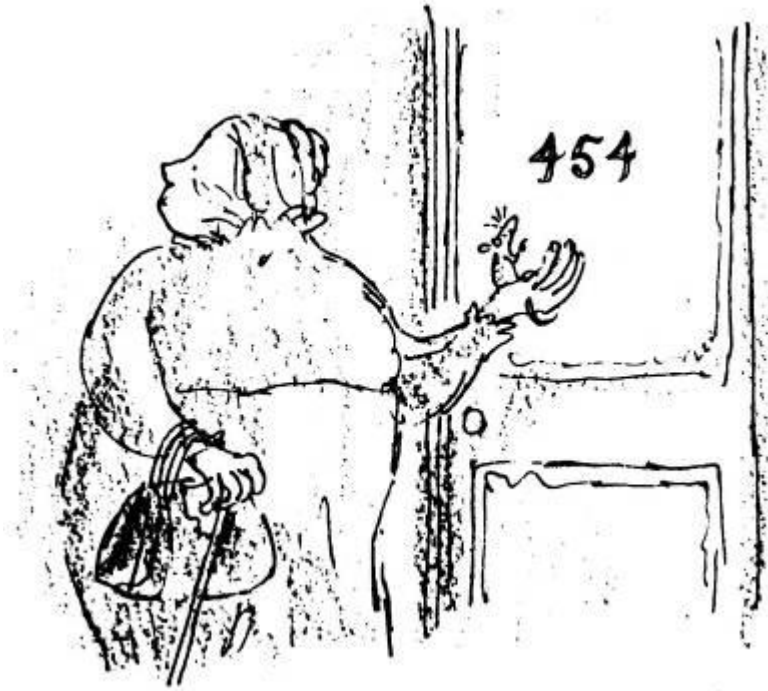
— Nous en reparlerons plus tard, dis-je. D'abord, il faut s'emparer d'un flacon. Mais comment être sûrs que sa chambre est juste au-dessous de la mienne ?

— Nous allons examiner cela immédiatement ! s'écria Grand-mère. Allons-y, il n'y a pas une seconde à perdre.

Me tenant dans sa main, Grand-mère sortit vite de ma chambre et courut dans le couloir. À chaque pas, sa canne

frappait la moquette. On descendit l'escalier d'un étage. Au quatrième, on regarda les numéros inscrits en chiffres dorés sur les portes de chaque côté du couloir.

— Voici sa chambre ! s'écria Grand-mère. Numéro 454 !



Elle tenta d'ouvrir la porte, mais celle-ci était fermée. Elle regarda autour d'elle, à droite, à gauche, dans le long couloir vide.

— Je pense que tu as raison, dit-elle. Sa chambre est sûrement sous la tienne.

Elle revint sur ses pas, en comptant le nombre de portes entre la chambre de la Grandissime Sorcière et l'escalier. Il y en avait six. Elle remonta au cinquième et compta jusqu'à six.

— 554 ! s'écria Grand-mère. Ta chambre est juste au-dessus de la sienne !

On entra dans ma chambre et on revint sur le balcon.

— Oui, il s'agit bien de son balcon, dit Grand-mère. Et mieux encore, la porte-fenêtre qui donne sur le balcon est largement ouverte. Comment vas-tu descendre, mon petit ?

— Je ne sais pas, dis-je.

Nos chambres donnaient directement sur la plage. Mais en bas, il y avait une grille avec des barreaux pointus comme des

lances. Si je ratais le balcon de la Grandissime Sorcière, j'étais fichu.

— J'ai trouvé ! s'écria Grand-mère.

Me tenant toujours dans sa main, elle courut dans sa chambre, et commença à fouiller dans une commode. Elle en sortit une grosse pelote de laine bleue, des aiguilles et une chaussette à moitié finie, qu'elle tricotait pour moi !

— Ça ira, dit-elle. Je te mets dans la chaussette et je te fais descendre en déroulant la pelote. Il faut se dépêcher. Ce monstre peut revenir dans sa chambre à n'importe quel moment !

Souriceau cambrioleur

Grand-mère se dépêcha de me ramener sur la rampe de mon balcon.

— Prêt ? me demanda-t-elle. Je vais te jeter dans la chaussette.

— Pourvu que je réussisse ! dis-je. Je ne suis qu'un souriceau !

— Tu réussiras, dit-elle. Bonne chance, mon petit !

Elle me fourra dans la chaussette, et commença à dérouler la pelote de laine par-dessus la rampe. Sous la brise, la chaussette se mit à tanguer dangereusement. Je me blottis encore plus au fond de la chaussette, en retenant ma respiration. A travers les mailles, je voyais tout ce qui se passait à l'extérieur. Les enfants qui jouaient au loin sur la plage étaient petits comme des scarabées. Je levai les yeux et je vis la tête de Grand-mère penchée sur la rampe.

— Tu y es presque ! cria-t-elle. Allons-y doucement ! Ça y est !

Il y eut une légère secousse à l'atterrissage.



— Vas-y ! criait-elle déjà. Dépêche-toi ! Grouille-toi ! Fouille la chambre !

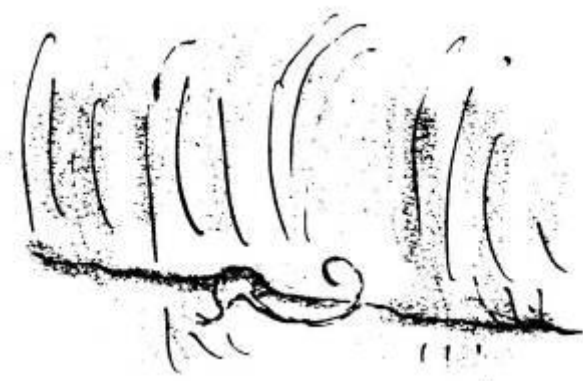
Je sortis de la chaussette et bondis dans la chambre de la Grandissime Sorcière. Je sentis, aussitôt, une odeur de moisi, l'odeur infecte des sorcières, *l'odeur de pipi de chat* !

À première vue, la pièce était assez bien rangée. *Il n'y avait aucun signe extérieur de sorcellerie* ! On aurait dit que la chambre était occupée par une personne tout à fait ordinaire. Mais, au fond, c'était normal. Aucune sorcière n'aurait été assez stupide pour laisser traîner des objets compromettants que remarquerait une femme de chambre.

Soudain, une grenouille traversa la pièce en sautillant et disparut sous le lit ! Je m'élançais, quand...

— Dépêche-toi ! fit la voix de Grand-mère. Prends la potion et reviens vite !

Je fis le tour de la pièce à la recherche des flacons. Le vol du flacon n'était pas aussi facile que je l'avais cru. Par exemple, je ne pouvais ouvrir ni les tiroirs ni la porte du placard. J'arrêtai donc mon inspection, et je m'assis au milieu de la chambre pour réfléchir : « Si la Grandissime Sorcière voulait cacher un objet *top secret*, où le mettrait-elle ? Certainement pas dans un tiroir ni dans un placard ! On le découvrirait aussitôt. » Je sautai sur le lit pour avoir une meilleure vue d'ensemble. « Oh, oh ! pensai-je. Et si c'était sous le matelas ? » Avec précaution, je descendis jusqu'au sommier. En grattant avec mes pattes de devant, je commençai à me frayer un chemin sous le matelas. Quel effort pour faire entrer ensuite mon museau et mon corps ! J'arrivai à me glisser entre le sommier et le matelas, mais j'avancais à l'aveuglette.



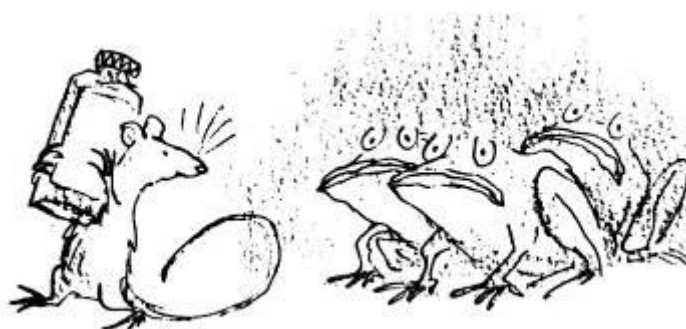
Tout à coup, ma tête cogna quelque chose de dur à l'intérieur du matelas ! Je me redressai, et je touchai la chose avec ma patte. Une petite bouteille ? Mais oui ! Je la sentais à travers la toile du matelas. Et juste à côté, un autre flacon, puis un autre, puis un autre... « Elle a ouvert le matelas, pensai-je, et l'a bourré de flacons ! »

Frénétiquement, je me mis à déchirer la toile avec mes dents. Mes dents de devant étaient très pointues ! Je fis rapidement un grand trou. Je me faufilai à l'intérieur du matelas et j'attrapai un flacon par le goulot. Je poussai le flacon à travers le trou et je sortis derrière lui.

Tout en tirant le flacon et en marchant à reculons, j'atteignis le bord du matelas. Je fis rouler le flacon sur la moquette. Il rebondit mais ne se brisa pas. Je sautai par terre. J'examinai le flacon, qui ressemblait tout à fait à celui qu'avait brandi la Grandissime Sorcière au congrès. Et je lus sur l'étiquette : *Formule 86. Potion Souris à retardement. Attention, ce flacon contient cinq cents doses !* Victoire ! Je me sentais très fier de moi !

Trois grenouilles sortirent de dessous le lit en sautillant. À croupetons sur la moquette, elles me fixèrent de leurs gros yeux noirs, d'énormes yeux tristes, mais tristes... Alors, il me vint à l'esprit : « Sans doute, ces grenouilles ont-elle été des enfants, avant de tomber entre les griffes de la Grandissime Sorcière ! »

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

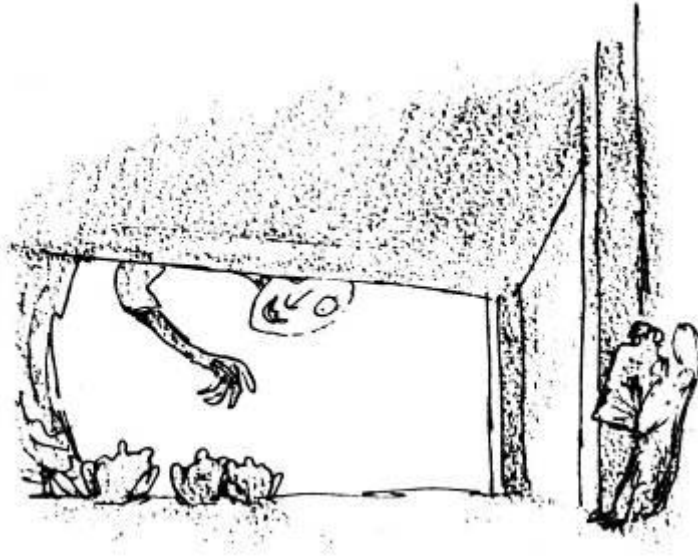


Juste à ce moment-là, j'entendis une clé tourner dans la serrure. La porte claqua, et la Grandissime Sorcière entra dans sa chambre comme une reine ! Les grenouilles sautèrent à nouveau sous le lit. Je me précipitai derrière elles, tenant toujours mon flacon, et je courus me cacher entre le mur et l'un des pieds du lit. J'entendais bien, sur la moquette, les pas de la Grandissime Sorcière. Je jetai un coup d'œil hors de ma cachette. Les trois grenouilles s'étaient regroupées sous le lit.

Les grenouilles ne peuvent pas se cacher comme les souris. Elles ne peuvent pas courir non plus. Tout ce qu'elles peuvent faire, les pauvres bêtes, c'est de sautiller çà et là, plutôt maladroitement.

Soudain, la Grandissime Sorcière se mit à regarder sous le lit. Je cachai vite mon museau.

— Ah ! vous voilà, mes grrenouillettes ! dit-elle. Vous pouvez rrester blotties là un moment ! Mais, avant de me coucher, je vous jetterai parr la fenêtrre. Quel bon rrepas pourr les mouettes !



Et voilà que la voix de Grand-mère retentit, forte et claire :

— Dépêche-toi, mon petit ! Grouille-toi ! Sors vite de là, avant qu'il ne soit trop tard !

— Qui parrle ? aboya la Grandissime Sorcière.

Je jetai à nouveau un coup d'œil hors de ma cachette, et je la vis se diriger vers la porte-fenêtre.

— Qu'est-ce que c'est que ce trrouc sourr mon balcon ? grommela-t-elle. À qui appartient cette saleté ! Qui a osé pollouer mon balcon ? Elle sortit sur le balcon.

— Que fait donc ce fil de laine à pendouiller ?

— Oh, bonjour ! s'écria Grand-mère. J'ai fait tomber par mégarde la chaussette que je tricotais. Mais ce n'est pas grave, j'ai encore la pelote ! Je peux faire remonter mon ouvrage, toute seule, merci tout de même.

J'admirais le calme de sa voix.

— À qui parrliez-vous à l'instant ? demanda sèchement la Grandissime Sorcière. À qui avez-vous demandé de se grrouiller et de sorrtirr vite de là, avant qu'il ne soit trrop tarrd ?

— Je m'adressais à mon petit-fils, répondit Grand-mère. Ça fait des heures qu'il est dans la baignoire ! Il lit des livres, et il

oublie complètement où il se trouve. Avez-vous des enfants, ma petite ?

— Sourrtout pas ! hurla la Grandissime Sorcière.

Furieuse, elle fit claquer la porte-fenêtre derrière elle. J'étais *cuit* ! La sortie de secours était bloquée. J'étais coincé dans cette pièce, avec la Grandissime Sorcière. Maintenant, j'étais aussi terrifié que les trois grenouilles. Si jamais j'étais repéré, elle me jetterait par la fenêtre pour le dîner des mouettes !

On frappa à la porte.

— Qu'y a-t-il encorre ? gronda-t-elle.

— Ce sont les vieilles, dit une voix chevrotante derrière la porte. Il est six heures, et nous sommes venues chercher les flacons que vous nous aviez promis, ô Magnanime !

La « Magnanime » se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Puis je vis un groupe de chaussures commencer à entrer dans la pièce. Elles avançaient lentement, en hésitant, ces chaussures, comme si leurs propriétaires avaient peur d'entrer.

— Entrez ! Entrez ! aboya la Grandissime Sorcière. Ne rrestez pas dans le couloirr en grrelottant ! Je n'ai pas toute la nouit à vous consacrer !

Je saisis l'occasion au vol ! Je jaillis de ma cachette et filai comme l'éclair vers la porte encore ouverte. Je bondis au-dessus de plusieurs paires de chaussures et, en trois secondes, j'étais dehors, dans le couloir, avec le précieux flacon serré contre ma poitrine.

Personne n'avait crié : « Une souris ! Une souris ! » Tout ce que j'avais entendu, c'étaient les voix des vieilles sorcières marmonnant des fadaises du style : « Comme Votre Magnanime est généreuse ! », et d'autres sornettes.

Je courus allègrement dans le couloir vers l'escalier. Je grimpai les marches jusqu'au cinquième. Mon couloir... La porte de ma chambre ! Heureusement, personne en vue.



En utilisant le fond de mon flacon, je commençai à taper, taper sur la porte. Tap tap tap tap... Tap tap tap... Tap tap tap... « Grand-mère m'entendra-t-elle ? pensai-je. Oui, sûrement. » Le flacon faisait un grand tap à chaque fois. Tap tap tap... Tap tap tap... J'en profitai, tant que personne ne passait dans le couloir.

Mais la porte ne s'ouvrait pas. Il fallait prendre le maximum de risques.

— Grand-mère ! criai-je de toutes mes forces. Grand-mère, c'est moi ! Ouvre-moi !

J'entendis, enfin, des pas dans ma chambre. Et la porte s'ouvrit. Je rentrai comme un boulet de canon.

— J'ai réussi, Grand-mère ! criai-je, en bondissant trois fois en l'air. Je l'ai ! Regarde, elle est là, la potion ! J'en ai pris un plein flacon !

Grand-mère referma le verrou. Elle se pencha sur moi, me prit dans ses mains et me plaça contre son cœur.

— Oh, mon petit ! s'écria-t-elle. Dieu merci, tu es sain et sauf !

Elle lut l'étiquette :

— *Formule 86. Potion Souris à retardement. Attention, ce flacon contient cinq cents doses ! Bravo ! Tu es génial, mon petit*

garçon ! Fantastique ! Formidable ! Mais comment as-tu réussi à t'échapper ?

— Je me suis enfui quand les vieilles sorcières sont venues chercher leurs flacons. C'était risqué, et je n'aimerais pas recommencer !

— J'ai vu la Grandissime Sorcière, dit Grand-mère.

— Je sais, je vous ai entendues discuter. Tu ne penses pas qu'elle est complètement givrée ?

— C'est une criminelle ! dit Grand-mère. C'est la plus diabolique sorcière du monde entier !

— As-tu vu son masque ? demandai-je.

— Oui, c'est stupéfiant, répondit Grand-mère. On dirait un vrai visage. Si je n'avais pas su qu'il s'agissait d'un masque, je n'aurais jamais pu le deviner. Oh, mon petit, je ne pensais plus te revoir ! Que je suis heureuse que tu aies réussi à lui échapper !

Et elle me serra fortement contre son cœur.

Les parents de Bruno

Grand-mère me ramena dans sa chambre, et me posa sur la table ainsi que le précieux flacon.

— A quelle heure dînent ces sorcières ? demanda-t-elle.

— À huit heures, répondis-je.

— Il est six heures dix, dit-elle en regardant sa montre. Il va falloir attendre plus d'une heure pour déclencher la prochaine opération...

Soudain, ses yeux tombèrent sur Bruno. Il était toujours dans la jatte remplie de bananes. Il en avait mangé trois, et il s'attaquait à une quatrième. Il était devenu énorme !



— Ça suffit, dit Grand-mère en le posant sur la table. Il est temps qu'on ramène ce glouton au sein de sa famille. Tu es d'accord, Bruno ?

Bruno montra les dents ! Je n'avais jamais vu une souris se mettre en colère !

— Mes parents me laissent manger autant que je veux, cria-t-il. Je préfère être avec eux qu'avec vous !

— Bien sûr, dit Grand-mère. Sais-tu où se trouvent tes parents en ce moment ?

— Ils étaient dans le salon, répondis-je. Je les ai aperçus, tout à l'heure.

— Bien, fit Grand-mère. Allons voir s'ils y sont encore.

Elle se tourna vers moi et ajouta :

— Veux-tu venir, toi aussi, mon petit ?

— Oh, oui, s'il te plaît ! dis-je.

— Je vais vous mettre tous les deux dans mon sac à main. Mais restez sages ! Si vous voulez jeter un coup d'œil de temps à autre, ne montrez que le bout de vos moustaches !

Son sac à main était un grand sac ventru en cuir noir avec une fermeture en écaille de tortue. Elle nous fourra, Bruno et moi, au fond du sac.

— Je ne ferme pas le sac, dit-elle. Mais attention, pas plus que le bout de vos moustaches !

Je n'avais nullement l'intention de rater le spectacle. Je voulais assister à tout ce qui allait se passer avec les parents de Bruno. Je me plaçai dans une petite poche intérieure, près de l'ouverture, et de là, je pouvais sortir mon museau quand je le voulais.

— Hé là ! cria Bruno. Donnez-moi le reste de la banane que j'avais entamée !

— Oh, d'accord, dit Grand-mère. N'importe quoi pour te faire taire !

Elle jeta le reste de banane au fond du sac !

Puis elle quitta sa chambre, le sac au bras. En frappant le sol de sa canne, elle parcourut le couloir jusqu'à l'ascenseur. Elle prit l'ascenseur, descendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers le salon.

Et là, en effet, étaient assis Mme et M. Jenkins dans deux fauteuils séparés par une table basse et ronde, en verre. Il y avait plusieurs autres personnes dans le salon, mais les Jenkins étaient le seul couple un peu à l'écart. Mme Jenkins tricotait un pull-over de couleur moutarde, et M. Jenkins lisait un journal. Seuls, mon nez et mes yeux dépassaient du sac de Grand-mère, mais j'avais une vue superbe !

Grand-mère, dans sa robe en dentelle noire, s'avança vers eux, en frappant le sol de sa canne. Elle s'arrêta juste devant la table basse.

— Êtes-vous Mme et M. Jenkins ? demanda-t-elle.

M. Jenkins leva les yeux au-dessus de son journal.

— Oui, dit-il en fronçant les sourcils. Je suis bien M. Jenkins. Que puis-je pour vous, madame ?

— Je vais vous annoncer une mauvaise nouvelle, dit Grand-mère. Elle concerne votre fils Bruno.



— Mon fils Bruno ? dit M. Jenkins. Mme Jenkins leva les yeux tout en continuant à tricoter.

— Qu'a-t-il encore fait, le petit scorpion ? demanda M. Jenkins. Il a dévalisé la cuisine ?

— Bien pire, dit Grand-mère. Pourrions-nous aller dans un endroit un peu plus discret pour que je vous raconte ce qui lui est arrivé ?

— Un endroit plus discret ? reprit M. Jenkins. Et pourquoi donc ?

— C'est difficile à expliquer, dit Grand-mère. Je préférerais que nous allions, tous les trois, dans votre chambre, et que nous soyons bien assis, avant que je ne vous en dise plus.

— Je ne veux pas monter dans ma chambre, madame, dit M. Jenkins. Je suis très bien assis, ici, merci beaucoup !

Ce grossier bonhomme n'avait visiblement pas l'habitude qu'on le dérange quand il lisait son journal !

— Exposez tranquillement votre affaire, et puis laissez-nous en paix.

On aurait dit qu'il s'adressait à quelqu'un qui voulait lui vendre un aspirateur !

Pauvre Grand-mère ! Elle qui faisait de son mieux pour être aussi gentille que possible ! Elle commença à le prendre mal.

— Nous ne pouvons pas parler ici, dit-elle. Il y a beaucoup trop de personnes, et c'est une affaire plutôt délicate et personnelle.

— La barbe ! Je parle où je veux, madame, dit M. Jenkins. Grouillez-vous, qu'on en finisse ! Si Bruno a brisé un carreau ou marché sur vos lunettes, je vous dédommagerai, mais je ne bougerai pas de mon fauteuil.

Dans le salon, un ou deux groupes de personnes commencèrent à nous regarder.

— Où est Bruno d'ailleurs ? demanda M. Jenkins. Dites-lui de venir s'expliquer.

— Il est déjà là, dit Grand-mère. Il est dans mon sac à main.

Elle tapota le grand sac de cuir avec sa canne.

— Que diable racontez-vous ? Qu'il est dans votre sac ? cria M. Jenkins.

— C'est une plaisanterie ? ajouta Mme Jenkins, d'un air pincé.

— Pas du tout, dit Grand-mère. Il est arrivé une fâcheuse mésaventure à votre fils.

— Il lui arrive tout le temps des mésaventures, dit M. Jenkins. Quand il ne mange pas, il rote. Vous devriez l'entendre après un repas. Il rote comme mille trompettes ! Heureusement, une bonne dose d'huile de castor arrange tout ça. Où est-il donc, ce petit misérable ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Grand-mère. Il est dans mon sac à main ! Et je continue à penser qu'il vaudrait mieux aller dans un endroit moins public, avant que vous ne découvriez son nouvel aspect.

— Cette femme est folle ! s'écria Mme Jenkins. Dis-lui de partir.

— A dire vrai, poursuivit Grand-mère, votre fils, Bruno, a été complètement transformé !

— Partez, vieille folle ! cria Mme Jenkins.

— J'essaie de vous faire comprendre, le plus gentiment possible, que Bruno est vraiment dans mon sac, dit Grand-mère. Mon propre petit-fils les a vues expérimenter leur truc sur votre fils.

— Qui a vu qui faire quoi sur mon fils, pour l'amour du ciel ? cria M. Jenkins.

Il avait une moustache noire qui tressautait lorsqu'il élevait la voix.

— Mon petit-fils a vu les sorcières transformer votre fils en souris ! dit Grand-mère.

— Appelle le directeur, mon chéri, dit Mme Jenkins à son mari. Il faut que cette femme soit renvoyée de l'hôtel.

Grand-mère était à bout de patience. Elle fouilla dans son sac et en sortit Bruno, qu'elle déposa sur la table basse. M. Jenkins jeta un regard stupéfait sur le gros souriceau brun qui mangeait toujours son bout de banane. Mme Jenkins, elle, poussa un tel cri que les cristaux du lustre tintèrent ! Elle bondit hors de son fauteuil en hurlant :

— Une souris ! Une souris ! Chasse-la ! Je ne peux pas supporter les souris !

— C'est Bruno ! dit Grand-mère.

— Espèce de vieille sorcière ! vociféra M. Jenkins.

Il se mit à frapper Bruno de son journal, pour le chasser. Grand-mère se précipita et réussit à rattraper le souriceau avant qu'il ne lui arrive malheur. Mme Jenkins continuait à crier à tue-tête. M. Jenkins s'était levé de son fauteuil, et il nous dominait de sa haute taille en hurlant de plus belle :

— Dehors ! Comment osez-vous effrayer ma femme ! Reprenez votre sale souris et filez !

— Au secours ! criait Mme Jenkins.

Elle était plus blanche que le ventre d'un poisson !

— Bien, j'ai fait de mon mieux, dit Grand-mère.

Sur ce, elle leur tourna le dos et repartit en emmenant Bruno.

Une idée géniale !

De retour dans sa chambre, Grand-mère nous sortit de son sac, Bruno et moi, et nous posa sur la table.

— Voyons, Bruno, pourquoi n'as-tu pas dit à ton père qui tu étais ? demanda-t-elle.

— J'avais la bouche pleine, répondit Bruno.

Et il courut aussitôt vers la jatte de bananes poursuivre son repas.

— Quel vilain petit garçon ! lui dit Grand-mère.

— Pas garçon, dis-je, souriceau !

— D'accord, mon petit... Mais nous n'avons pas de temps à perdre avec lui, ce soir. Il faut réfléchir à un plan. Dans une heure et demie, toutes les sorcières vont descendre dîner au restaurant de l'hôtel ?...

— Oui, approuvai-je.

— Et il faudra administrer à chacune une dose de potion, poursuivit-elle. Comment allons-nous faire ?

— Grand-mère, dis-je, tu oublies qu'un souriceau peut se glisser dans des endroits inaccessibles aux humains...

— Tout à fait exact, dit-elle. Mais tout de même, tu vois un souriceau courir sur la nappe et verser une dose de potion dans le rosbif des sorcières, sans se faire repérer !?

— Je ne pensais pas faire cela dans la salle du restaurant, dis-je.

— Alors, où ? demanda-t-elle.

— Dans la cuisine, dis-je. Pendant qu'on prépare le repas des sorcières !

Grand-mère me regarda, bouche bée.

— Mon petit garçon, murmura-t-elle. Je crois vraiment que, depuis que tu es une souris, tu es deux fois plus intelligent !

— Un souriceau peut se faufiler dans une cuisine, parmi les casseroles et les poêles, sans se faire remarquer, s'il fait très attention !

— Extraordinaire ! s'écria Grand-mère. Tu as trouvé une idée géniale !

— Le seul problème, dis-je, est de savoir ce qu'elles vont manger. Je ne veux pas mettre la potion dans une autre casserole. Quel désastre, si je transformais tous les clients de l'hôtel en souris ! Et surtout toi, Grand-mère !

— Écoute, j'ai un plan ! Tu te glisses dans la cuisine, tu trouves une bonne cachette, tu observes, et tu écoutes... Tu restes bien caché, dans le noir, et tu écoutes... Tu écoutes avec beaucoup d'attention ce que disent les cuisiniers... Chaque fois qu'il y a une très grande assemblée, le repas est préparé à part... Avec un peu de chance, quelqu'un te donnera la solution...

— D'accord, dis-je. C'est ce que je ferai. Je me cacherais dans la cuisine, j'ouvrirai l'œil, et j'écouterai de mes deux oreilles. J'espère que j'aurai un peu de chance.

— Ce sera très dangereux, dit Grand-mère. Une souris n'est jamais la bienvenue dans une cuisine. Si l'on te voit, on t'écrasera.

— On ne me verra pas, dis-je.

— N'oublie pas que tu transportes le flacon, ajouta-t-elle. Tu seras moins rapide et moins agile.

— Je peux courir très vite avec le flacon entre les pattes, dis-je. Je l'ai déjà fait, tu te rappelles ? Quand je me suis échappé de la chambre de la Grandissime Sorcière.

— Mais comment vas-tu dévisser le couvercle ? dit-elle. Cela doit être difficile pour toi.

— Laisse-moi essayer.



Je pris le flacon entre mes pattes de devant, et je réussis à dévisser le couvercle sans aucune difficulté.

— Formidable, dit Grand-mère. Tu es vraiment un souriceau très habile. A sept heures et demie, je descendrai au restaurant, et tu seras caché dans mon sac à main. Je te libérerai sous la table. À partir de là, tout repose sur toi. Il faudra traverser la salle de restaurant, incognito, puis entrer dans la cuisine. Les serveurs sont tout le temps en train d'y entrer ou d'en sortir. Au bon moment, tu te glisses derrière l'un d'eux. Mais pour l'amour du ciel, fais attention à ce que l'on ne te piétine pas ou que la porte ne se referme pas sur toi.

— Je ferai attention, dis-je.

— Et quoi qu'il arrive, il ne faut pas qu'on te capture.

— Assez, Grand-mère, tu vas me donner la frousse.

— Tu es un souriceau très courageux, dit-elle. Et je t'aime.

— Que va-t-on faire de Bruno ? demandai-je.

— Je viens avec vous, répondit Bruno, la bouche pleine. Je ne veux pas rater le dîner.

Grand-mère réfléchit un bon moment.

— Je t'emmène, dit-elle, si tu promets de rester tranquille dans mon sac.

— Vous me passerez de la nourriture sous la table ? demanda Bruno.

— Oui, dit-elle, si tu promets.

— Promis ! dit Bruno.

— Veux-tu manger quelque chose, toi aussi, mon petit ? me demanda Grand-mère, en se tournant vers moi.

— Non, merci, dis-je. Je suis trop excité pour manger. Il faut que je sois en pleine forme pour le travail qui m'attend.

— C'est une grande tâche, en effet, dit Grand-mère.

Dans la cuisine

— Il est temps d’agir, dit Grand-mère. Le grand moment est arrivé ! Prêt, mon petit ?

Il était exactement sept heures et demie. Dans la jatte, Bruno finissait sa quatrième banane.

— Attendez un peu, dit-il. Je n’ai pas fini !

— Non, dit Grand-mère. Il faut y aller !

Elle le prit fermement dans la main. Je ne l’avais jamais vue aussi tendue et nerveuse.

— Je vais vous mettre tous les deux dans mon sac, ajouta-t-elle. Mais je laisserai la fermeture ouverte.

Elle fourra Bruno en premier. Moi, j’attendais, en serrant bien le flacon.

— A ton tour, mon petit, dit-elle.

Elle me souleva et me donna un baiser sur le museau.

— Bonne chance, mon petit. Tu as une queue, tu le sais ?

— Une quoi ? demandai-je.

— Une queue ! répéta Grand-mère. Une longue queue qui peut te servir dans la cuisine.

— Je n’y avais jamais pensé. Saperlotte, quelle queue ! Je ne vois plus qu’elle maintenant ! Je peux même la remuer. Elle est vraiment très longue !

— J’en ai parlé, dit Grand-mère, parce qu’elle pourrait t’être utile. Tu peux en faire un lasso pour attraper des objets. Tu peux même te balancer au bout, comme une liane et, mieux, descendre ou monter les étagères.

— Dommage que je ne l’aie pas su plus tôt, dis-je. Je me serais entraîné.

— Trop tard maintenant, dit Grand-mère. Il faut partir.

Elle me fourra au fond du sac, mais je repris vite mon perchoir habituel dans la petite poche, mon poste d’observation en quelque sorte.

Grand-mère prit sa canne et sortit dans le couloir. Elle se dirigea vers l'ascenseur. Elle appuya sur le bouton, et la cabine monta au cinquième. Elle était vide.

— Écoute, dit-elle, je ne te parlerai pas beaucoup quand nous serons dans la salle de restaurant. On me prendrait pour une folle qui radote !

L'ascenseur s'arrêta avec une petite secousse. Nous étions déjà au rez-de-chaussée. Grand-mère traversa le hall et entra dans la salle de restaurant. C'était une pièce immense avec des dorures au plafond et de grands miroirs sur les murs. Tous les clients de l'hôtel avaient leurs tables réservées. La plupart étaient déjà installés à table et commençaient à manger. Les serveurs s'activaient dans la salle, transportant des assiettes et des plats.

Notre table était située contre un mur, au milieu de la pièce. Grand-mère la rejoignit et s'assit.

De mon perchoir, je voyais, au milieu de la salle, deux longues tables qui n'étaient pas encore occupées. Sur chacune, il y avait un petit écriteau avec la mention : « Réservée aux membres de la SRPEP ».

Grand-mère regarda ces deux longues tables, sans rien dire. Elle déplia sa serviette et la posa sur son sac. Sa main glissa sous la serviette et m'attrapa avec douceur.

— Je vais te poser par terre, murmura-t-elle. La nappe descend jusqu'au sol, et personne ne te verra. Tu as toujours le flacon ?

— Oui, chuchotai-je. Je suis prêt, Grand-mère.

C'est à ce moment-là qu'un serveur, habillé de noir, s'arrêta devant notre table. Je voyais ses jambes sous la serviette, et je reconnus aussitôt sa voix. Il s'appelait William.

— Bonsoir, madame, dit-il à Grand-mère. Où est passé le jeune monsieur ?

— Il ne se sentait pas très bien, répondit Grand-mère. Il est resté dans sa chambre.



— Je suis vraiment désolé pour lui, dit William. Ce soir, nous avons de la soupe aux pois, comme entrée, et comme plat principal, vous avez le choix entre un filet de sole braisé ou du rôti d'agneau.

— Une soupe de pois et un rôti d'agneau, s'il vous plaît, commanda Grand-mère. Mais ne vous pressez pas, William. En fait, vous pourriez m'apporter un verre de madère en apéritif.

— Bien volontiers, madame, dit William, et il repartit.

Grand-mère fit comme si elle avait fait tomber quelque chose, et elle se baissa pour me poser par terre, sous la table.

J'étais seul à présent, avec mon précieux flacon. Je savais exactement où se trouvait la porte d'entrée de la cuisine. Il ne fallait surtout pas traverser la salle en passant de table en table,

c'était trop risqué ! Il me fallait raser les murs jusqu'à la porte de la cuisine.

Je courus ! Comme l'éclair, je filai ! Et personne ne m'aperçut. Tous les gens plongeaient le nez dans leur assiette. Mais pour atteindre la porte de la cuisine, il fallait traverser l'entrée de la salle de restaurant. J'étais sur le point de le faire, lorsque jaillit un groupe de femmes. Je me collai vite contre le mur. Au début, je vis seulement les chaussures et les chevilles de ces femmes, mais quand je jetai un coup d'œil vers le haut, je vis que c'étaient les sorcières !

J'attendis qu'elles passent, puis je filai vers la porte de la cuisine. Un serveur l'ouvrit pour y entrer. Je me glissai à sa suite et me cachai contre une poubelle. Je restai là plusieurs minutes, écoutant tout.

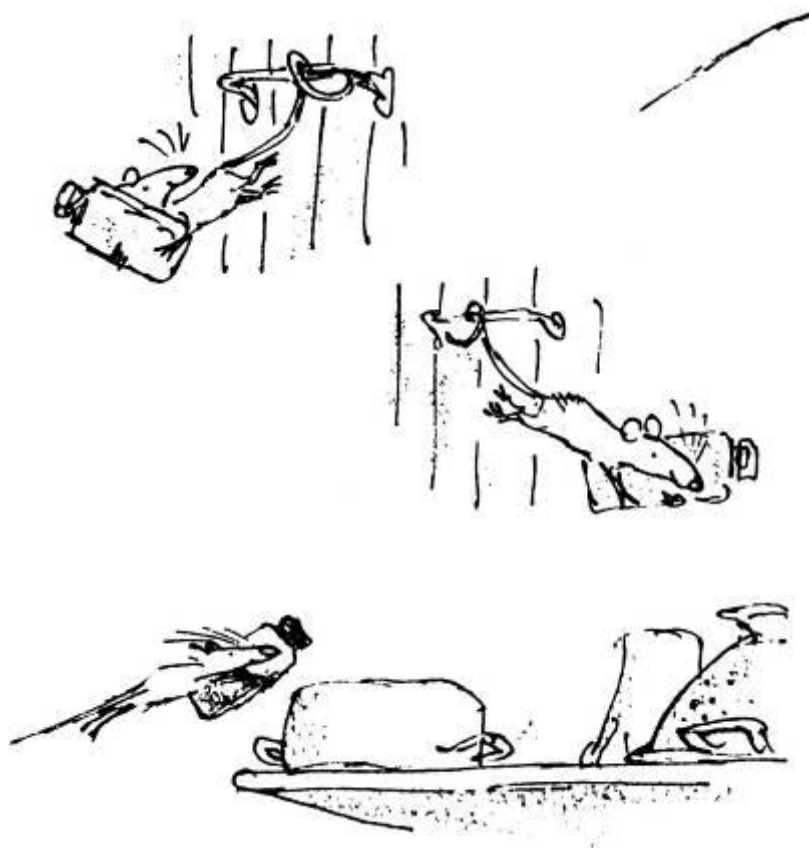
Quel endroit infernal ! Quelle vapeur ! Quel boucan avec le tintamarre des casseroles et le vacarme des cuisiniers et des marmitons ! Les serveurs entraient et sortaient sans cesse en hurlant les commandes : « Quatre soupes, deux agneaux et deux soles, pour la table vingt-huit ! Trois tartes aux pommes et deux sorbets à la fraise pour la dix-sept ! »





Au-dessus de moi, pas très haut, il y avait une poignée pour soulever la poubelle. Tout en tenant le flacon, je bondis et j'accrochai le bout de ma queue à cette poignée ! Et je me balançai à droite, à gauche, de bas en haut ! C'était formidable ! J'adorais ça ! « Voilà ce que ressent un trapéziste quand il saute dans le vide, d'un trapèze à l'autre. La seule différence est que, moi, je peux me balancer de haut en bas ! Ma queue peut me faire voltiger dans toutes les directions. Peut-être deviendrai-je une souris de cirque plus tard ? »

C'est à ce moment-là qu'arriva un serveur, un plateau à la main.



— La vieille rombière de la table quatorze trouve sa viande trop dure ! Elle réclame un meilleur morceau !

— Donne-moi son assiette, dit l'un des cuisiniers. Je me laissai tomber par terre pour mieux voir la scène derrière ma poubelle. Je jetai un coup d'œil et je vis le cuisinier gratter le morceau de viande, puis lui donner une claque !

— Allons, les marmitons, un peu de sauce ! dit-il.

Il fit le tour de la cuisine, et devinez ce qui se passa ? Les cuisiniers et les marmitons crachèrent dans l'assiette de la vieille dame !

— On va voir maintenant si sa viande lui convient ! dit le cuisinier en rendant l'assiette au serveur.

Presque aussitôt surgit un autre serveur, qui cria :

— Les membres de la SRPEP réclament leur soupe !

Vite, je remontai au sommet de la poubelle et j'en fis le tour en ouvrant grand les yeux et les oreilles.

Le chef, avec sa grande toque blanche, ordonna :

— Mettez la soupe des congressistes dans la grande soupière en argent.

Il plaça une immense soupière sur un banc de bois qui se trouvait le long du mur, en face de moi.

« C'est dans cette soupière que je vais mettre la potion ! » pensai-je.

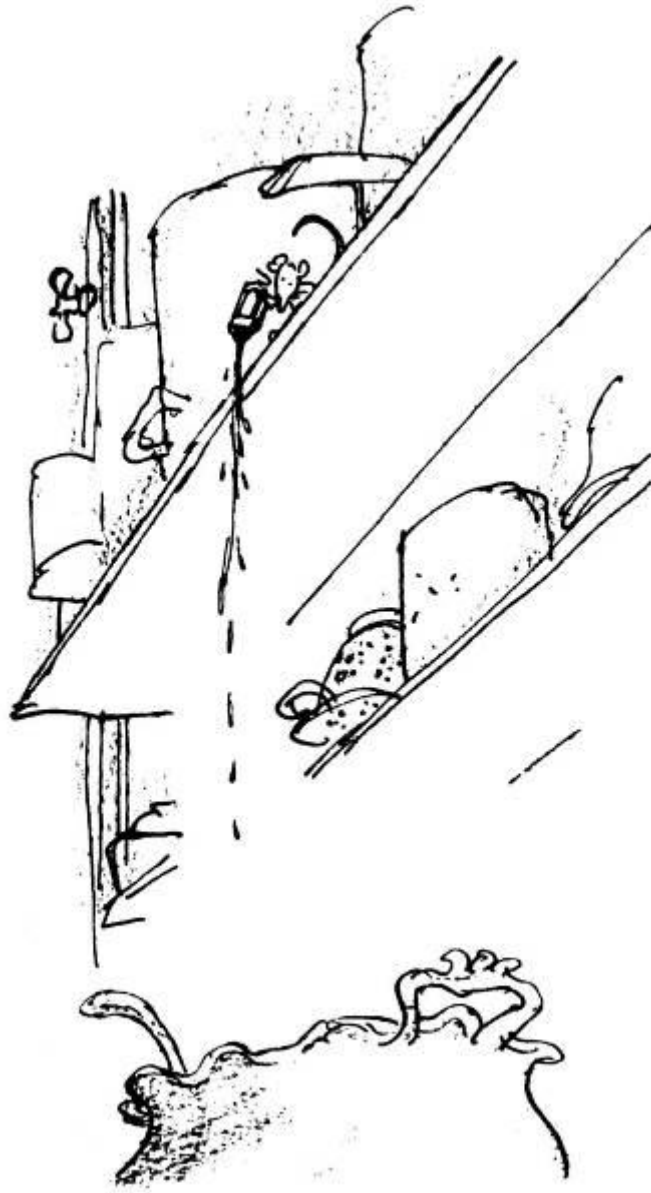
Je remarquai que, près du plafond, il y avait une longue étagère où étaient entassées des casseroles et des poêles.

« Si j'arrive à grimper sur cette étagère, me dis-je, alors, j'aurai gagné. Je pourrai directement verser la potion dans la soupière en argent. »

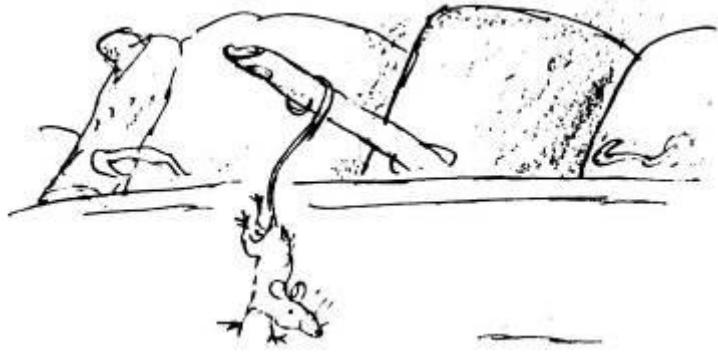
Mais d'abord, il fallait traverser la cuisine. Il me vint une idée géniale ! J'accrochai le bout de ma queue à la poignée de la poubelle, et je me mis à me balancer de haut en bas, de plus en plus haut. Et puis, brusquement, je décrochai ma queue de la poignée, et je fus propulsé avec une telle force que je traversai toute la cuisine et que j'atterris sur l'étagère du milieu.

« Dieu du ciel ! pensai-je. Quels prodiges peut-on faire avec une queue de souris ! Et dire que je ne suis qu'un débutant ! »

Personne ne m'avait vu. Sur cette étagère, je découvris un tuyau d'eau. Excellent moyen pour grimper sur l'étagère supérieure. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'étais sur la plus haute étagère parmi les casseroles et les poêles. Je savais que personne ne pouvait me voir perché là-haut. C'était la meilleure position stratégique. J'avancai, j'avancai jusqu'à me trouver juste au-dessus de la grande soupière en argent. Je dévissai le couvercle de mon flacon. Je rampai vers le bord de l'étagère, et, vite, je fis couler la potion dans la soupière. Il était temps, l'un des cuisiniers arrivait avec une gigantesque casserole de soupe fumante, qu'il versa dans la soupière.



— La soupe pour les congressistes est prête ! dit-il.
Un serveur emporta la soupière en argent.
Ouf ! j'avais réussi ! Même si je ne sortais pas vivant de la cuisine, les sorcières auraient toujours goûté à la potion Souris à retardement !



Je cachai le flacon vide derrière une grande casserole, et je pris le chemin du retour. C'était plus facile sans flacon et je pouvais utiliser ma queue plus aisément. Je me balançai à la poignée d'une casserole, et puis je m'amusai à sauter de poignée en poignée ou tout le long de l'étagère. En bas, les cuisiniers cuisinaient, les marmitons marmitonnaient, les serveurs servaient, les bouilloires bouillonnaient, les casseroles crachotaient ! Et moi, je ne pensais qu'à moi : « Ça c'est la vie, mon souriceau ! Que c'est drôle de pouvoir voltiger de queue en queue avec ma queue ! » Je faisais de merveilleuses pirouettes et des bonds de plus en plus prodigieux d'une poignée à l'autre. Je m'amusais tellement que j'avais complètement oublié que tout le monde pouvait me voir dans la cuisine.

Les événements se déroulèrent si vite que je n'eus pas le temps d'y échapper. J'entendis un homme s'écrier :

— Une souris ! Une sale souris !

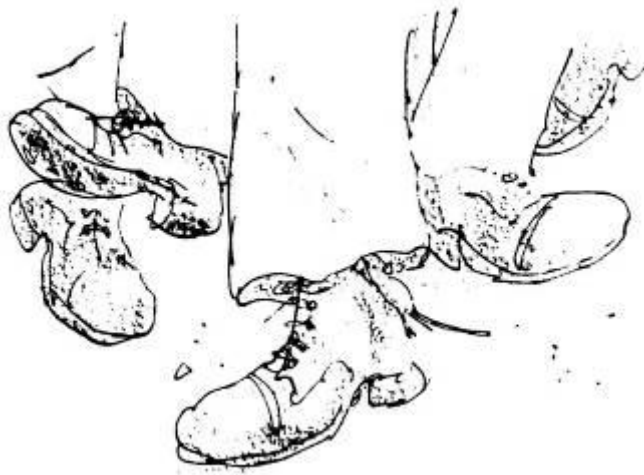
Je jetai un rapide coup d'œil à l'homme à la toque blanche, et puis je vis jaillir un éclair d'acier. C'était un couteau qui volait. J'eus, soudain, très mal à la queue, et je tombai... tombai, tête la première, dans le vide.



Le bout de ma queue avait été coupé, et j'allai m'écraser au sol, à la merci de tous les cuisiniers.

— Une souris ! criaient-ils. Une souris ! Il faut vite l'écraser !

J'atterris, rebondis sur le sol et repartis au triple galop. J'étais cerné par de grandes bottes noires qui s'avançaient vers moi. Je réussis à me glisser entre deux bottes, et je me mis à courir en zigzag. Les bottes me poursuivaient. Il en venait de partout.



— Attrapez-la ! criaient les gens. Tuez-la ! Écrasez-la !

Je poursuivis ma course folle, mais il y avait toujours une botte noire devant moi. Ne sachant plus que faire, je grimpai à l'intérieur d'une jambe de pantalon, et je me cramponnai à la chaussette.

— Holà ! Hé ! cria l'homme. Elle remonte dans ma jambe de pantalon ! Je l'aurai cette fois ! Je vais l'assommer !

Les mains de l'homme commencèrent à frapper fort sur la jambe de son pantalon. Si je ne voulais pas finir écrasé, il me fallait agir très vite. Il n'y avait qu'une seule sortie possible, et elle était là-haut. Je plantai mes petites griffes dans les mollets poilus de l'homme, et je commençai l'ascension de sa jambe : le genou, la cuisse...

— Holà ! Hé là ! cria l'homme. Elle remonte ! Elle remonte dans mon pantalon.

J'entendis les autres cuisiniers hurler de rire, mais je peux vous promettre que je ne riais pas. Je grimpai pour sauver ma vie. L'homme continuait à donner des coups à son pantalon, et il sautillait comme s'il était sur des charbons ardents. Bientôt j'atteignis le sommet de la jambe du pantalon. Et je ne voyais pas d'issue !

— Au secours ! criait l'homme. Elle tourne autour de mon caleçon ! Va-t'en, sale souris ! Quelqu'un peut-il m'aider à la faire sortir ?

— Enlève ton pantalon, imbécile ! cria quelqu'un. Enlève aussi ton caleçon, et nous l'attraperons !

J'étais entre les deux jambes du pantalon, près de la fermeture Éclair. Il faisait noir et chaud.

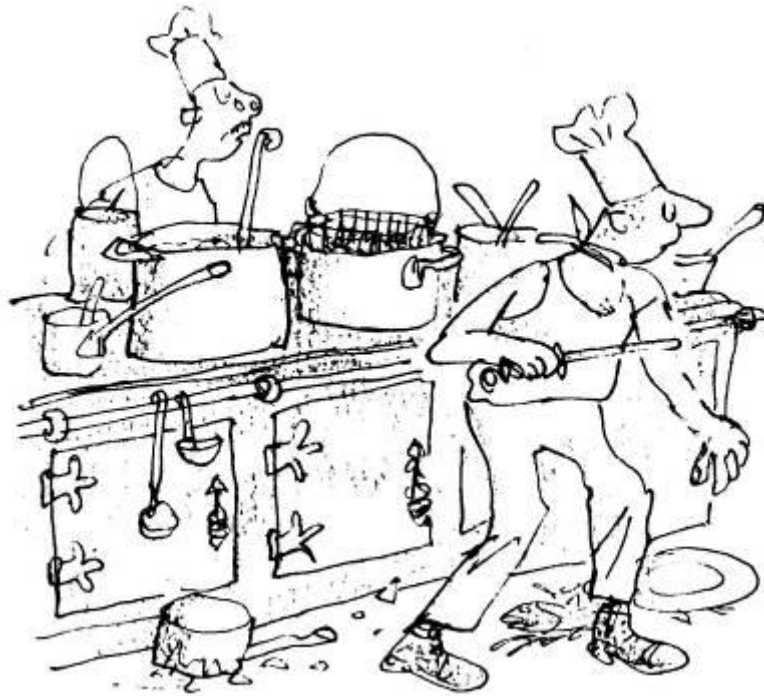
Je ne pouvais rester là, la seule issue était de dégringoler l'autre jambe. Je me laissai tomber, et me retrouvai à terre. J'entendais toujours le stupide cuisinier crier encore :

— Elle est dans mon pantalon ! Va-t'en, sale souris ! S'il vous plaît, aidez-moi à la chasser. Elle va me mordre.

Je jetai un rapide coup d'œil sur les cuisiniers. Tous réunis, ils riaient aux éclats, et aucun ne fit attention au souriceau brun qui fila et plongea dans un sac de pommes de terre. Je me cachai en retenant mon souffle.

— Elle était là ! Je jure qu'elle était là ! criait l'homme. Vous n'avez jamais eu une souris dans votre pantalon ! Vous ne savez pas ce que c'est !

Le fait qu'une petite créature comme moi ait provoqué une telle agitation parmi un groupe d'adultes me réjouissait fort ! Je ne pus m'empêcher de sourire malgré ma douleur.

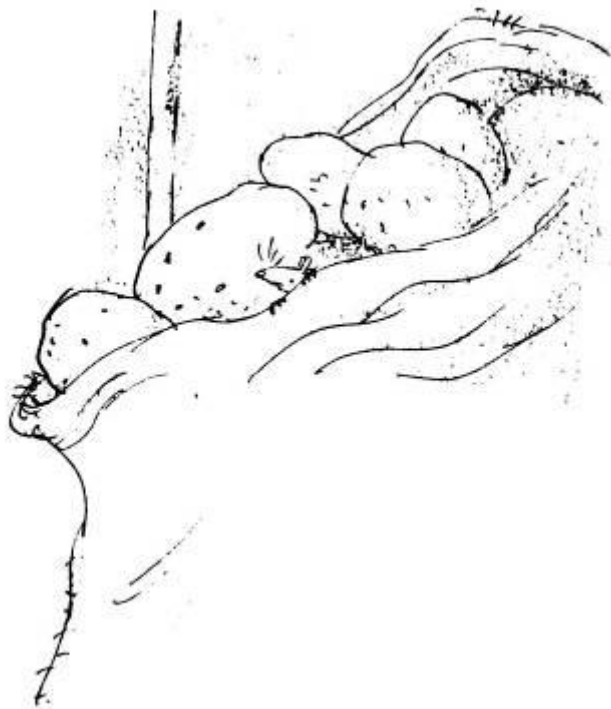


Je restai dans ma cachette jusqu'à ce qu'ils m'aient complètement oublié. Puis je me mis à ramper parmi les

pommes de terre, et, prudemment, j'avancai le museau hors du sac. J'aperçus le serveur qui était entré après moi.

— Hé, les gars ! s'exclama-t-il. J'ai demandé à la vieille rombière si la nouvelle tranche de viande était moins dure, et elle m'a répondu qu'elle était délicieuse ! Elle a même ajouté qu'elle trouvait la sauce succulente !

Je devais quitter cet endroit dangereux et retourner auprès de Grand-mère. Une seule issue : la porte de la cuisine. Il me fallait traverser la pièce et franchir la porte sur les talons d'un serveur. Je restai tranquille, en attendant le moment propice. Ma queue me faisait terriblement mal. Je la recourbai pour regarder les dégâts. Environ cinq centimètres manquaient, et je saignais beaucoup.



Un serveur transportant plusieurs assiettes de sorbets à la fraise en équilibre se dirigea vers la porte de sortie. Il avait une assiette dans chaque main et deux sur chaque bras. Il ouvrit la porte d'un coup d'épaule. Je bondis hors du sac de pommes de terre, traversai la cuisine d'un seul trait et, sur ma lancée, la salle de restaurant. Je m'arrêtai enfin sous la table de Grand-mère.

Comme j'étais content de retrouver les bottines noires démodées de Grand-mère, avec leurs boutons et leurs lacets ! Je remontai sur ses genoux.

— Coucou, Grand-mère ! murmurai-je. Je suis de retour ! J'ai réussi ! J'ai versé toute la potion dans la soupe des sorcières !

— Bravo, mon petit, chuchota-t-elle, en me caressant de la main. Elles sont justement en train de manger leur soupe.

Soudain, elle s'arrêta de me caresser.

— Mais tu es blessé ! murmura-t-elle. Que t'est-il arrivé ?

— Un des cuisiniers m'a coupé la queue avec un couteau, répondis-je à la voix basse. Ça fait horriblement mal.

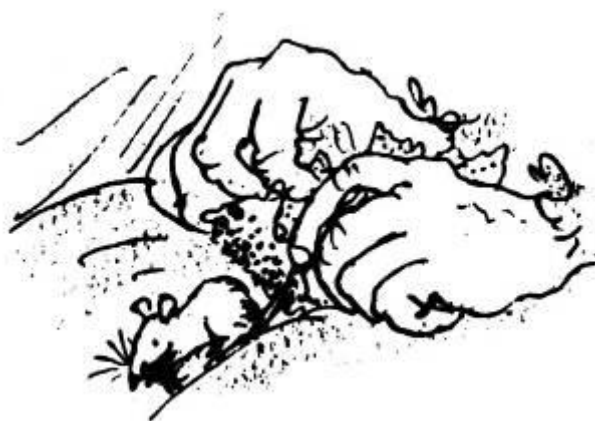
— Laisse-moi regarder, dit-elle.

Elle baissa la tête et examina ma queue.

— Mon pauvre petit, murmura-t-elle. Je vais bander ta queue avec mon mouchoir. Cela t'empêchera de saigner.

Elle sortit un petit mouchoir de dentelle, et elle fit un bandage au bout de ma queue.

— Ça ira comme ça, dit-elle. Ne pense plus à ta blessure. Tu as vidé tout le flacon dans leur soupe ?



— Jusqu'à la dernière goutte, dis-je. Et j'aimerais bien assister au spectacle !

— Oui, dit-elle. Mon sac est sur ta chaise à côté de moi. Je vais t'y remettre et tu pourras regarder à loisir. Mais attention à ne pas te faire remarquer ! Il y a aussi Bruno, mais tout ceci ne l'intéresse pas. Je lui ai donné un petit pain, et ça l'occupe.

Sa main se referma sur moi, et je me sentis soulevé et transporté dans le sac à main.

— Salut, Bruno ! dis-je.

— Succulent, ce petit pain, dit-il, toujours blotti au fond du sac. Mais j'aurais voulu un peu de beurre !

Je repris ma position favorite. Je voyais les sorcières assises à leurs tables au milieu de la salle. Elles avaient fini leur soupe, et les serveurs enlevaient les assiettes. Grand-mère avait allumé un de ses dégoûtants cigares, et rejetait la fumée autour d'elle. Près de notre table, les clients bavardaient tout en se régaland. Il y avait des gens âgés qui avaient besoin d'une canne pour marcher et de nombreuses familles : le père, la mère et les enfants. C'étaient des gens riches. Il fallait l'être pour séjourner à l'hôtel *Magnificent*.

— La voilà, Grand-mère ! murmurai-je. C'est la Grandissime Sorcière.

— Je sais, chuchota Grand-mère. C'est la toute petite en robe noire, assise au bout de la table la plus proche.

— Elle peut te tuer, murmurai-je. Elle peut tuer n'importe qui dans cette salle avec son regard fulgurant.

— Attention, cache-toi ! dit Grand-mère. Le serveur se dirige vers notre table.

Je plongeai la tête dans le sac, et j'entendis William dire :

— Votre rôti d'agneau, madame. Et comme légume que préférez-vous, des petits pois ou des carottes ?

— Des carottes, s'il vous plaît, dit Grand-mère. Mais surtout pas de pommes de terre.

Le serveur servit les carottes. Il y eut un petit silence, puis Grand-mère murmura :

— Ça va, il est parti !

Je sortis mon museau du sac.

— Je suis sûr que personne ne remarque mon museau, murmurai-je.

— Oui, répondit-elle. Je pense que tu as raison. Mais je dois te parler sans remuer les lèvres.

— Tu le fais très bien, dis-je.

— J’ai compté les sorcières, dit-elle. Elles ne sont pas aussi nombreuses que tu le pensais. C’était juste une impression, n’est-ce pas, quand tu avais dit qu’elles étaient deux cents ?

— Oui, il me semblait, dis-je.

— Moi aussi, je m’étais trompée, dit Grand-mère. Je pensais qu’il y avait beaucoup plus de sorcières en Angleterre.

— Combien sont-elles ? demandai-je.

— Quatre-vingt-quatre, répondit-elle.

— Elles étaient quatre-vingt-cinq, dis-je, puisqu’une sorcière a été frite comme une frite !

À ce moment-là, je vis M. Jenkins se diriger droit vers notre table.

— Attention, Grand-mère, murmurai-je. Voici le père de Bruno !

Père d'un souriceau

En effet, M. Jenkins se dirigeait à grands pas vers notre table, l'air très décidé.

— Où est votre petit-fils ? demanda-t-il à Grand-mère.

Il parlait d'un ton brusque, et semblait en colère. Grand-mère ne répondit pas, et prit son air le plus glacial.

— A mon avis, poursuivit M. Jenkins, votre petit-fils et mon Bruno sont en train de préparer quelque méchant tour. Bruno n'est pas venu dîner, et il en faut beaucoup pour qu'il rate un repas !

— Je dois convenir qu'il a un excellent appétit, dit Grand-mère.

— A mon avis, continua M. Jenkins, vous êtes de mèche avec eux. Je ne sais pas qui vous êtes, et je m'en fiche. Mais vous nous avez joué un sale tour, à ma femme et à moi, cet après-midi. Quelle idée de jeter une horrible souris sur notre table ! Vous êtes sûrement complices tous les trois ! Si vous savez où se cache Bruno, dites-le-moi *illico presto* !

— Je ne vous ai pas joué de tour, dit Grand-mère. Cette souris était votre propre fils, Bruno. J'ai été bien gentille avec vous. J'ai essayé de vous le rendre, et vous avez refusé.

— Vous continuez, madame ? cria M. Jenkins. Mon fils n'est pas une souris.

Sa moustache montait et descendait comme un ascenseur !

— Allons, pressons ! Où est-il, mon Bruno ? Qu'on en finisse !

La famille installée à la table voisine s'était arrêtée de manger pour regarder M. Jenkins. Grand-mère fumait tranquillement son cigare noir.

— Je comprends bien votre colère, monsieur Jenkins, dit-elle. N'importe quel père serait furieux comme vous, du moins en Angleterre. Mais je viens de Norvège et, là-bas, nous sommes

habitués à ce genre d'événements. Ils font partie de la vie de tous les jours, et nous les acceptons sans rechigner.

— Vous êtes complètement cinglée ! cria M. Jenkins. C'est la dernière fois que je vous le demande : où est Bruno ? Si vous ne me le dites pas sur-le-champ, j'appelle la police.

— Bruno est un souriceau, dit Grand-mère.

— Impossible ! hurla M. Jenkins. Bruno n'est pas un souriceau !

— Si, j'en suis un ! dit Bruno, en montrant le museau.

M. Jenkins sauta au plafond !

— Bonsoir, papa, continua Bruno, qui souriait comme sourient les souris.

M. Jenkins ouvrit une bouche si béante que je voyais ses dents en or !

— Ne t'inquiète pas, papa, poursuivit Bruno. Ce n'est pas aussi terrible, après tout. Tant qu'un chat ne m'attrape pas, ça va !

— B... B... Bruno ! bredouilla M. Jenkins.



— Plus d'école, dit Bruno, souriant comme un âne. Plus de devoirs à la maison ! Et je vivrai dans le placard de la cuisine, en me régaland de raisins secs et de miel !

— M... m... mais B... B... Bruno ! bégaya M. Jenkins. C... c... comment est-ce arrivé ?

Le pauvre homme avait le souffle coupé.

— A cause des sorcières, dit Grand-mère.

— Je suis un homme, piailla M. Jenkins. Mon fils ne peut pas être un souriceau !

— Et pourtant, c'est bien votre fils, dit Grand-mère. Soyez gentil avec lui, monsieur Jenkins.

— Mme Jenkins va devenir folle ! cria M. Jenkins. Elle a horreur des souris !

— Elle devra s'y habituer, dit Grand-mère. J'espère que vous n'avez pas de chat à la maison.

— Nous en avons un ! s'écria M. Jenkins. Nous avons un chat, Topsy, qui est le chouchou de ma femme !

— Alors, dit Grand-mère, il faut vous débarrasser de Topsy. Votre fils est plus important que votre chat.

— Bien sûr ! cria Bruno. Dis à maman qu'elle se débarrasse de Topsy avant mon retour à la maison !

Maintenant, la moitié des clients de la salle de restaurant nous regardait. Les gens avaient posé leurs couteaux, leurs cuillères et leurs fourchettes, et ils fixaient M. Jenkins qui s'agitait, criait et postillonnait ! Comme ils ne voyaient ni Bruno ni moi, ils se demandaient la raison de ce tapage.

— À propos, dit Grand-mère, aimeriez-vous savoir *qui* a transformé ainsi votre fils ?

Elle eut un petit sourire diabolique, et je devinais qu'elle était sur le point d'embarquer M. Jenkins sur un drôle de bateau.

— Qui ? cria-t-il. Qui a fait ça ?

— Cette femme là-bas, répondit Grand-mère. La toute petite, en robe noire, qui préside à la grande table.

— *La présidente de la Société royale pour la protection de l'enfance persécutée !*

— Oh, non, dit Grand-mère. C'est la Grandissime Sorcière, la plus grande sorcière du monde.

— Vous affirmez que c'est elle, ce petit bout de femme, cria M. Jenkins. Diable, je vais lui envoyer mes avocats, et je lui ferai payer jusqu'au trognon !

— A votre place, dit Grand-mère, je ne ferais pas d'imprudences. Cette femme a des pouvoirs magiques. Elle peut vous transformer en une bête plus horrible qu'une souris. En cafard, par exemple.

— En *cafard*, moi ! hurla M. Jenkins, estomaqué. J'aimerais bien voir ça !

Il tourna les talons et se dirigea vers la table de la Grandissime Sorcière. Grand-mère et moi, nous l'observions, et Bruno avait sauté sur la table pour assister au spectacle. Tout le monde regardait M. Jenkins.

Moi, j'étais resté dans la poche, à l'intérieur du sac. Je pensais que c'était plus prudent.

La victoire

M. Jenkins n'avait pas plus tôt fait quelques pas en direction de la table que la Grandissime Sorcière poussa un cri perçant.

Je la vis sauter en l'air...

Puis elle fut debout sur sa chaise, hurlant...

Puis, debout sur la table, agitant les bras...

— Qu'arrive-t-il ? demandai-je.

— Attends ! dit Grand-mère. Reste tranquille et regarde !

Soudain, toutes les autres sorcières (plus de quatre-vingts) hurlèrent, bondirent sur les sièges, sur les tables, comme si on leur avait piqué les fesses avec un clou.

Puis elles se calmèrent...

Elles se raidirent. Chacune devint rigide comme un cadavre.

La salle était mortellement calme.

— Elles rétrécissent, Grand-mère ! criai-je. Comme moi !

— Je sais, répliqua Grand-mère.

— C'est la potion ! m'exclamai-je. Regarde ! Du poil pousse sur leurs figures. Pourquoi ça se passe si vite ?

— Je vais t'expliquer, répondit Grand-mère. Elles ont pris des doses énormes, comme toi. Le réveil est devenu fou.



Toutes les personnes présentes dans la salle à manger s'étaient levées et se rapprochaient pour mieux voir. Elles commençaient à faire un cercle autour des deux grandes tables.

Grand-mère nous souleva, Bruno et moi, pour que nous ne rations pas cette scène irrésistible. Tout excitée, elle sautait sur sa chaise.



En quelques secondes, toutes les sorcières avaient complètement disparu et de petites souris brunes grouillaient sur les deux tables.

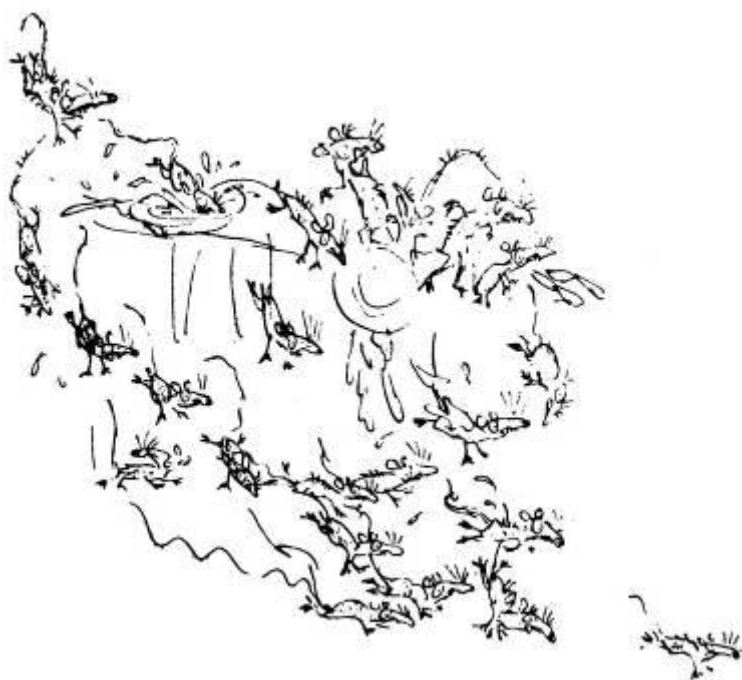
Dans la salle à manger, les faibles femmes hurlaient et les hommes forts blêmissaient.

— C'est fou ! criaient-ils. C'est incroyable, invraisemblable ! Filons d'ici au plus vite !

Les serveurs attaquaient les souris à coups de chaise, de bouteille de vin et de tout ce qui leur tombait sous la main. Je vis le chef cuisinier, coiffé de sa grande toque, jaillir de la cuisine en brandissant une poêle à frire. Derrière lui, quelqu'un d'autre aiguisait un couteau.

— Les souris ! Les souris ! Il faut s'en débarrasser ! criait tout le monde.

Seuls les enfants s'amusaient vraiment. Ils semblaient savoir d'instinct que ce qui se déroulait sous leurs yeux était une bonne chose, et ils applaudissaient, acclamaient et riaient comme des fous.



— Il est temps de s'en aller, décréta Grand-mère. Nous avons fait notre travail.

Elle descendit de sa chaise, prit son sac et le mit à son bras. Dans sa main gauche, elle tenait Bruno et, dans sa main droite, moi.

— Bruno, déclara-t-elle, c'est le moment de rentrer au sein de ta famille.

— Maman n'adore pas les souris, dit Bruno.

— J'ai remarqué, dit Grand-mère. Eh bien, il faudra qu'elle s'y habitue.

Trouver M. et Mme Jenkins ne fut pas difficile. La voix stridente de Mme Jenkins résonnait dans toute la salle.

— Herbert ! criait-elle. Herbert, sors-moi d'ici ! Il y a des souris partout ! Elles montent sur ma jupe !

Elle était littéralement pendue au cou de son mari !

Grand-mère s'approcha d'eux et fourra Bruno dans la main de sa mère.

— Voici votre fils, dit-elle. Il faudra le mettre au régime.

— Salut, papa ! Salut, maman ! lança Bruno.

Mme Jenkins se remit à vociférer de plus belle.

Grand-mère, me tenant toujours dans sa main, tourna les talons et sortit de la salle. Elle traversa le vestibule de l'hôtel, franchit la sortie et se retrouva à l'air libre.

La soirée était chaude et délicieuse. J'entendais les vagues se briser sur la plage.

— Je voudrais un taxi, dit Grand-mère au grand portier en uniforme vert.

— Certainement, madame, répondit-il.

Il mit deux doigts dans sa bouche et siffla de façon stridente. Je l'observai avec envie. Pendant des semaines, j'avais essayé de siffler comme ça, sans résultat. Maintenant, je n'avais plus aucune chance d'y arriver.



Le taxi arriva. Le chauffeur était un vieil homme qui portait une grosse moustache noire à la gauloise.

— Où allez-vous, madame ? demanda-t-il.

Soudain, il m'aperçut, moi, petite souris blottie dans la main de Grand-mère.

— Peste ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que c'est ?

— Mon petit-fils, répondit Grand-mère. Conduisez-nous à la gare, s'il vous plaît.

— J'ai toujours aimé les souris, dit le vieux chauffeur de taxi. Quand j'étais petit, j'en avais des centaines. Les souris sont des animaux qui se reproduisent à toute vitesse, le saviez-vous, madame ? Aussi, si c'est votre petit-fils, je parie que dans deux semaines, vous aurez quelques arrière-petits-fils.

— Conduisez-nous à la gare, s'il vous plaît, répéta Grand-mère, l'air pincé.

— Oui, m'dame. Tout de suite.

Grand-mère s'assit sur la banquette arrière du taxi et me posa sur ses genoux.

— Nous allons chez nous ? demandai-je.

— Oui, répondit-elle. En Norvège.

— Hourra ! m'écriai-je. Hip hip hip hourra !

— Je savais que tu serais content, dit-elle.

— Et les bagages ? demandai-je.

— Aucune importance, dit-elle.

Le taxi roulait dans les rues de Bournemouth. À cette heure-ci, les trottoirs étaient bondés de touristes qui se promenaient sans but.

— Comment vas-tu, mon petit ? demanda Grand-mère.

— Bien, répondis-je. Merveilleusement bien. Du doigt, elle se mit à me caresser derrière le cou.

— Aujourd'hui, nous avons accompli de grands exploits, dit-elle.

— C'est fabuleux, dis-je. Absolument fabuleux.

Le cœur d'une souris

Ce fut merveilleux de revenir enfin en Norvège, dans la vieille et belle maison de Grand-mère. Mais maintenant que j'étais souriceau, tout semblait différent, et je mis un moment à me retrouver. J'évoluais dans un univers de tapis, de pieds de table et de chaise, et de petites fentes, derrière des meubles géants. Je ne pouvais ni ouvrir une porte ni prendre un objet sur la table.

Au bout de quelques jours, Grand-mère se mit à inventer des gadgets dans l'intention de me faciliter la vie. Elle demanda à un charpentier de construire des échelles miniatures et elle en plaça une devant chaque table pour que je puisse grimper dessus quand je voudrais. Elle-même inventa un astucieux système pour ouvrir les portes, avec des fils de fer, des ressorts, des poulies, des cordes et des poids. Bientôt, toutes les portes furent équipées de ce système. Je n'avais qu'à appuyer la patte sur une minuscule plate-forme en bois et *illico presto* ! un ressort se détendait, un poids basculait et la porte s'ouvrait.



— Il ne faut pas que tu aies des caries, dit-elle. Je ne peux pas amener une souris chez le dentiste. Il me croirait folle !

— C'est drôle ! fis-je. Depuis que je suis souriceau, je déteste le goût des bonbons et des chocolats. Donc, ça m'étonnerait que j'aie des caries.

— Continue quand même à te brosser les dents après chaque repas, dit Grand-mère.

Et je lui obéis.

En guise de baignoire, elle m'offrit un sucrier en argent et je m'y trempais chaque soir, avant d'aller au lit. Elle ne permettait à personne d'entrer dans la maison, pas même à une femme de chambre ou à une cuisinière. Nous nous débrouillions tout seuls et nous étions heureux de vivre ensemble.



Un soir, j'étais sur les genoux de Grand-mère, en face de la cheminée, lorsqu'elle me dit :

— Je me demande ce qui est arrivé à ce petit Bruno.

— Son père l’a peut-être donné au portier pour qu’il le noie dans son baquet, dis-je.

— Hélas, tu as peut-être raison, répliqua Grand-mère. Pauvre enfant !

Nous restâmes silencieux pendant quelques minutes. Grand-mère rejetait la fumée de son cigare noir et moi, je somnolais douillettement, bien au chaud.

— Puis-je te poser une question, Grand-mère ? demandai-je.

— Ce que tu veux, mon petit.

— Combien de temps vit une souris ?

— Ah... dit-elle. J’attendais cette question.

Il y eut un silence. Elle s’assit, tout en continuant à fumer, les yeux fixés sur le feu qui flambait dans la cheminée.

— Alors, répétais-je, combien de temps vivons-nous, nous autres souris ?

— J’ai lu des livres sur les souris, répondit Grand-mère. Je voulais tout savoir à leur sujet.

— Alors, raconte-moi !

— Si tu veux vraiment savoir, dit-elle, une souris ne vit, hélas, pas très longtemps.

— Combien de temps ? demandai-je.

— Eh bien, une souris ordinaire vit environ trois ans. Mais ce n’est pas ton cas. Tu es un souriceau-enfant, ce qui est fort différent.

— Combien de temps vit un souriceau-enfant, Grand-mère ?

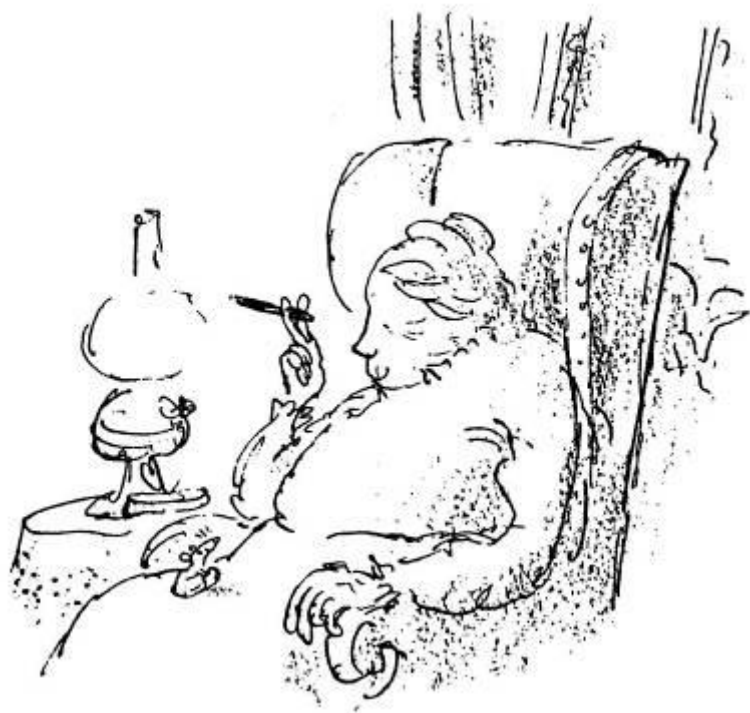
— Plus longtemps, dit-elle. Beaucoup plus longtemps.

— C’est-à-dire ?

— Un souriceau-enfant devrait vivre trois fois plus longtemps qu’un souriceau ordinaire. C’est-à-dire neuf ans.

— Formidable ! m’écriai-je. C’est formidable ! Voilà la meilleure nouvelle de la journée !

— Pourquoi donc ? demanda Grand-mère, étonnée.



— Parce que je ne veux pas vivre plus longtemps que toi. Je ne supporterai pas que quelqu'un d'autre s'occupe de moi.

Il y eut un petit silence. Puis elle me gratta derrière les oreilles, du bout des doigts. C'était délicieux.

— Quel âge as-tu, Grand-mère ?

— Quatre-vingt-six ans.

— Tu vivras huit ou neuf ans de plus ?

— C'est possible, dit-elle. Avec un peu de chance.

— Il le faut, insistai-je. Avec huit ou neuf ans, je serai un très vieux souriceau et tu seras une très vieille grand-mère. Alors, nous pourrons mourir ensemble.

— Ce sera parfait, dit-elle.

Après quoi, je dormis un peu. Je fermai les yeux, sans penser. Je me sentais réconcilié avec le monde entier.

— Veux-tu que je te dise quelque chose de très intéressant sur toi ? demanda Grand-mère.

— Oui, Grand-mère, s'il te plaît, dis-je sans ouvrir les yeux.

— Au début, je n'y croyais pas, mais c'est vrai.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je.

— Le cœur d'une souris, dit-elle, c'est-à-dire ton cœur, bat cinq cents fois par minute. N'est-ce pas stupéfiant ?

— Pas possible ! dis-je en ouvrant les yeux.

— C'est aussi vrai que je suis assise dans ce fauteuil. C'est un miracle !

— Ça fait presque neuf battements par seconde ! m'écriai-je.

— Très juste. Ton cœur bat si vite qu'on ne peut pas distinguer les battements. On n'entend qu'un doux murmure.

Elle portait son éternelle robe noire et la dentelle me chatouillait le nez. Je posai la tête sur mes pattes avant.

— As-tu entendu battre mon cœur, Grand-mère ?

— Souvent, répondit-elle. Lorsque tu es couché près de moi, au lit, sur ton coussin.

Nous restâmes un long moment silencieux, en rêvant devant le feu qui flambait dans la cheminée.

— Mon petit, dit enfin Grand-mère, tu es sûr que ça ne t'ennuie pas d'être une souris pour le restant de ta vie ?

— Ça m'est absolument égal, dis-je. Du moment que quelqu'un m'aime, peu m'importe qui je suis ni à quoi je ressemble.



Le travail nous attend !

Le soir, Grand-mère dîna d'une omelette et d'une tranche de pain. Je grignotai un bout de fromage de chèvre norvégien, le *gjetost* (je l'adorais même quand j'étais petit garçon). Nous mangions auprès du feu, Grand-mère dans son fauteuil et moi, sur la table, avec mon fromage dans une petite assiette.

— Grand-mère, dis-je, maintenant que nous nous sommes débarrassés de la Grandissime Sorcière, est-ce que toutes les sorcières du monde vont disparaître peu à peu ?

— Bien sûr que non, répondit-elle.

J'arrêtai de manger et je la fixai.

— Mais il faut ! m'écriai-je. Elles doivent disparaître !

— Hélas non, dit-elle.

— Mais si la Grandissime Sorcière n'est plus là, comment vont-elles obtenir tout l'argent qu'elles veulent ? Et qui va leur donner des ordres, les exciter pendant le congrès annuel, et leur inventer des potions magiques ?

— Quand la reine des abeilles meurt, une remplaçante prend sa place dans la ruche. C'est la même chose chez les sorcières. Dans le quartier secret de la Grandissime, une autre Grandissime attend pour la remplacer, en cas de besoin.

— Oh, non ! m'exclamai-je. Alors, nous avons travaillé pour rien ! Je suis devenu souriceau pour rien !

— Nous avons sauvé les enfants d'Angleterre, dit-elle, et ce n'est pas rien.

— Je sais, je sais ! dis-je. Mais ce n'est pas suffisant. J'étais sûr que toutes les sorcières du monde disparaîtraient après la disparition de leur chef ! Et tu m'apprends que la situation va continuer comme avant !

— Pas exactement, dit Grand-mère. Par exemple, il n'y a plus de sorcière en Angleterre. C'est quand même une victoire !

— Et dans les autres pays ? demandai-je. En Amérique ? En France ? En Hollande ? En Allemagne ? Et... en Norvège ?

— Ne crois pas que ces derniers jours je sois restée les bras croisés, dit-elle. J'ai beaucoup pensé à ce problème.

Je levai les yeux vers son visage. Un petit sourire se dessinait autour de ses yeux et aux coins de sa bouche.

— Pourquoi souris-tu, Grand-mère ? demandai-je.

— J'ai des nouvelles intéressantes à t'apprendre.

— Quelles nouvelles ?

— Je peux commencer par le commencement ?

— S'il te plaît, dis-je. J'adore les bonnes nouvelles.

Elle avait fini son omelette et j'avais mangé assez de fromage. Elle s'essuya la bouche avec sa serviette.

— Dès notre retour en Norvège, j'ai décroché le téléphone et j'ai appelé l'Angleterre.

— Qui as-tu appelé ?

— Le commissaire de police de Bournemouth, mon petit. Je lui ai raconté que j'étais le ministre de l'Intérieur norvégien et que je m'intéressais aux étranges événements qui s'étaient récemment produits à l'hôtel *Magnificent*.



— Attends, Grand-mère, dis-je. Jamais un policier anglais ne croira que tu es ministre de l'Intérieur...

— J'imite très bien la voix d'un homme, dit-elle. Bien sûr, il m'a crue. Le commissaire de police de Bournemouth était très

honoré de recevoir un coup de téléphone du ministre de l'Intérieur du royaume de Norvège.

— Et que lui as-tu demandé ?

— Je lui ai demandé le nom et l'adresse de la dame qui habitait la chambre 454 à l'hôtel *Magnificent*, celle qui a disparu.

— C'est-à-dire la Grandissime Sorcière ?

— Oui, mon petit.

— Et il te les a donnés ?

— Évidemment. Entre policiers, on s'entraide.

— Diable ! Tu es culottée, Grand-mère.

— Je voulais son adresse, continua Grand-mère.

— La connaissait-il ?

— Tiens ! On avait retrouvé son passeport dans sa chambre et son adresse y était marquée. Elle figurait aussi dans le registre de l'hôtel. Tous les gens qui vont à l'hôtel doivent y inscrire leur nom et leur adresse.

— Mais la Grandissime Sorcière n'a certainement pas inscrit son *vrai* nom et sa *vraie* adresse, dis-je.

— Pourquoi pas ? fit Grand-mère. Personne n'avait la moindre idée de ce qu'elle était, sauf les autres sorcières. Quand elle voyageait, les gens la prenaient pour une femme charmante. Toi, mon petit, toi seul, tu as vu son véritable visage sans masque. Même dans le village qu'elle habite, les gens croient que c'est une baronne très riche et très gentille qui donne beaucoup d'argent aux œuvres de charité. J'ai vérifié ces informations.

Tout cela commençait à m'exciter.

— Et l'adresse que tu as, Grand-mère, c'est celle du quartier secret de la Grandissime Sorcière ?

— Exact, répondit Grand-mère. Et ce sera là où la nouvelle Grandissime vivra avec sa cour d'assistantes sorcières. Les chefs importants sont toujours très entourés.

— Où est son quartier secret ? demandai-je. Dis-moi vite !

— Dans un château, répondit Grand-mère. Et le plus fascinant, c'est que, dans ce château, il y a tous les noms et toutes les adresses de toutes les sorcières du monde ! Comment une Grandissime Sorcière pourrait-elle travailler sans cela ?

Comment pourrait-elle donner des ordres aux sorcières de tous les pays pour leur congrès annuel ?

— Où se trouve ce château, Grand-mère ? Dans quel pays ?

— Devine ! dit-elle.

— En Norvège ! m'exclamai-je.

— Gagné ! répondit-elle. Dans un petit village perché sur la montagne.

Quelles palpitantes nouvelles ! Je dansai la gigue sur la table. Grand-mère était aussi très emballée. Elle se leva de son fauteuil et se mit à faire les cent pas dans la pièce, en donnant des coups de canne sur le tapis.



— Le travail nous attend ! s'écria-t-elle. Nous avons une grande tâche à accomplir. Dieu merci, tu es une souris. Une souris peut se faufiler partout. Je n'aurai qu'à te poser près du château de la Grandissime et tu entreras très facilement à l'intérieur. Et là, tu rôderas en ouvrant grand les yeux et les oreilles.

— Oh oui ! Personne ne me verra. Se promener dans un château doit être bien plus facile que de se déplacer dans une cuisine bourrée de cuisiniers et de serveurs.

— Tu pourras y passer des journées entières, si c'est nécessaire, dit Grand-mère.

Elle était si excitée qu'elle agitant sa canne et, soudain, elle fit tomber un très beau vase qui vint s'écraser sur le sol.

— Aucune importance, dit-elle. Ce n'est qu'un vase Ming. Tu peux passer des semaines dans ce château, si tu veux, et personne n'en saura rien. Moi, je louerai une chambre dans le

village. Chaque nuit, tu te faufiles hors du château pour dîner avec moi et me raconter les dernières nouvelles.

— Exactement ! m'écriai-je. Et à l'intérieur du château je furèterai partout.

— Mais ta tâche principale, continua Grand-mère, c'est évidemment de détruire toutes les sorcières du lieu. Ce qui signifie la fin de leur organisation !

— Moi, les détruire ? répétai-je. Mais comment ?

— Tu ne devines pas ? dit-elle.

— Explique-moi !

— Formule 86. Potion Souris à retardement ! hurla Grand-mère. Tu en distribueras à tout le monde. Il n'y a qu'à verser des gouttes dans leur nourriture. Tu te rappelles la recette, n'est-ce pas ?

— Dans les moindres détails, répondis-je. Mais... nous allons fabriquer nous-mêmes la potion ?

— Pourquoi pas ? fit Grand-mère. Si elles y arrivent, pourquoi pas nous ? Il faut juste savoir la formule.

— Qui grimpera en haut des arbres pour cueillir des œufs de grognassier ? demandai-je.

— Moi ! s'écria-t-elle. Moi ! La vieille bête est encore pleine de vie !



— Je crois qu'il vaut mieux que ce soit moi, Grand-mère. Tu peux tomber...

— Babioles ! jeta Grand-mère en agitant sa canne. Rien ne m'arrêtera.

— Et ensuite ? questionnai-je. Que se passera-t-il lorsque la Grandissime Sorcière et ses assistantes auront été changées en souris ?

— Le château sera absolument vide, je viendrai t'y rejoindre et...

— Attends ! m'écriai-je. Attends, Grand-mère ! Je pense à quelque chose d'affreux.

— Vraiment affreux ? demanda-t-elle.

— Quand la potion m'a changé en souris, expliquai-je, je ne suis pas devenu un souriceau ordinaire qu'on attrape avec une souricière. Je suis devenu un souriceau-enfant qui pense, parle et qui ne tombera jamais dans un piège !

Grand-mère avait deviné la suite...

— D'ailleurs, continuai-je, si nous utilisons la potion pour transformer en souris la nouvelle Grandissime Sorcière et ses sorcières réunies, tout le château grouillera de souris-sorcières, très méchantes et très dangereuses, qui penseront et parleront. Des souris-sorcières, ça doit être vraiment horrible !

— Diable, tu as raison ! dit Grand-mère. Je n'y avais pas songé.

— Pas question de vivre dans un château rempli de souris-sorcières ! dis-je.

— Évidemment, dit-elle. Il faut se débarrasser d'elles. Il faut les écraser, les pulvériser, les couper en petits morceaux exactement comme ça s'est passé à l'hôtel *Magnificent*.

— Non, je ne pourrai jamais faire ça, protestai-je. Et toi non plus, Grand-mère. D'ailleurs, les souris-sorcières ne nous serviraient à rien. La Grandissime Sorcière s'est trompée à propos des souris-sorcières...

— Oui, oui, dit Grand-mère impatientement. Mais la Grandissime ne m'intéresse plus. Elle a été coupée en tranches, il y a bien longtemps, par le chef cuisinier. Nous devons nous occuper de la nouvelle, de celle qui habite le château avec ses sorcières réunies. Une Grandissime Sorcière est fort méchante quand elle est déguisée en femme, alors imagine ce qu'elle pourrait faire changée en souris ! Elle se fauflerait partout...

— J'ai une idée ! hurlai-je en bondissant. J'ai trouvé la solution !

— Qu'est-ce que c'est ? cria Grand-mère.

— Ce sont les chats ! Faisons venir des chats !

Grand-mère me regarda. Puis un grand sourire illumina son visage et elle hurla :

— Génial ! Absolument génial !

— Mets une demi-douzaine de chats dans le château, continuai-je, et ils tueront toutes les sorcières en cinq minutes, même les plus malignes.

— Tu es un magicien ! s'exclama Grand-mère, en agitant sa canne.

— Attention aux vases, Grand-mère !

— Au diable, les vases ! Je suis si contente que ça m'est bien égal de les casser tous !

— Autre chose, ajoutai-je. Tu dois être absolument sûre que je ne suis pas dans le château quand tu y mettras les chats.

— Promis, dit-elle.

— Que ferons-nous après que les chats auront tué les souris ? demandai-je.

— Je les ramènerai au village. Le château nous appartiendra à tous les deux.

— Et alors ?

— Alors, dit Grand-mère, nous nous dirigerons vers les archives et nous trouverons les noms et les adresses de toutes les sorcières du monde !

— Et après ? demandai-je en frémissant d'excitation.

— Après cela, mon petit, notre grande tâche commencera. Nous ferons nos valises et nous parcourrons le monde. Dans chaque pays, nous chercherons les maisons où vivent les sorcières. Nous les dénicherons une à une, puis nous nous fauflerons chez elles et nous verserons les petites gouttes de la potion Souris sur le pain, dans les corn-flakes, sur les gâteaux de riz, sur toute la nourriture qui traîne. Quel triomphe, mon petit ! Un triomphe gigantesque, colossal ! Nous ferons tout cela nous-mêmes, rien que toi et moi. Ce sera l'œuvre de notre vie !

Grand-mère me prit dans le creux de sa main et m'embrassa sur le museau.

— Oh, mon Dieu ! Nous allons être bien occupés pendant des semaines, des mois, des années ! s'exclama-t-elle.

— En effet, dis-je. Mais nous allons bien nous amuser !

— Ça, tu peux le dire ! s'écria Grand-mère en m'embrassant encore. Allez, le travail nous attend !

